



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

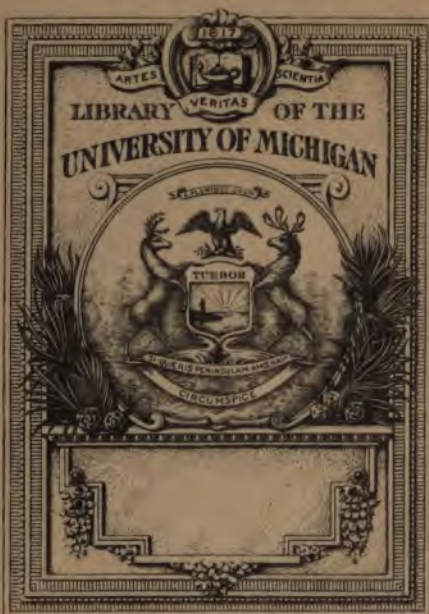
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

1211

.A2

B58

10⁶ Sec



BIBLIOTHÈQUE
DES
THEATRES,

Lettre V.

T O M E X L I I .

Pièces contenues dans ce Volume.

Vanda , Reine de Pologne.

Varon.

Venceslas.

Venise sauvée.

Valet (le) maître.

Valets (les) maîtres de la Maison.



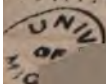


F. Boucher delinavit

J. Ph. Le Bas sculp

..... Meurs libre; et sois vengé d'un Traître

Act



BIBLIOTHEQUE **DES** **THÉÂTRES,**

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province ; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre V.

T O M E X L I I .



A P A R I S ,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Golt.

1784



V A N D A ,
R E I N E .
D E P O L O G N E .
T R A G E D I E .

P A R M. ^{de l'ant} L * * * * .

Représentée pour la première fois par les
Comédiens François Ordinaires du Roy ,
le Mercredi 17 May de l'année 1747. &
imprimée en 1751.

Le prix est de 30 sols.



A P A R I S ,
Chez CAILLEAU , rue S. Jacques au-dessus
de la rue des Mathurins , à S. André.

M. D C C. L I .

Avec Approbation & Permission.



...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

Mam. 72.
Dipl. 72. Ranc. 72.
3.7. 68

AVERTISSEMENT.

CETTE Tragédie , qui fut jouée pour la première fois le 17 May 1747 , n'eut que six représentations ; mais elles furent assez considérables , & l'Auteur ne la retira du Théâtre que pour la rendre plus digne du Public , en y faisant *les corrections qui avoient paru nécessaires*. Ces corrections ont été faites , & M. Linant se dispoſoit à remettre cette Pièce au Théâtre , lorsque les maladies continues , dont il a été accablé , l'ont conduit au tombeau.

Ce ſeroit faire tort au Public que de le priver d'une Tragédie qu'il a jugée digne de ſes applaudisſemens , & on a lieu d'eſpérer que la lecture n'en ſera pas moins agréable que la représentation. On y trouvera de ces nouveaux détails qui font honneur au Poète , & dont les beautés ſe font ſentir ſans avoir beſoin du ſecours

AVERTISSEMENT.

de l'Acteur. Il n'est pas nécessaire d'en parler des talens que M. Linant possédoit pour la Poësie: ils se sont fait connoître par différentes Pièces , & entr'autres par celles qui lui ont procuré trois triomphes Académiques. Si on donne quelque jour le recueil de ses Poësies fugitives, on connoîtra aisément que de tous les Disciples de M. de V. M. Linant n'est pas celui qui a le moins profité des leçons de son Maître,



VAN D A,
R E I N E
DE POLOGNE.
T R A G E D I E.



A C T E U R S.

•

VANDA , Reine de Pologne ,
Mlle Clairon.

FRÉDÉRIC , Roi de Dannemark ,
sous le nom de Volomir, *M. Roselli.*

ULRIE, Sœur de Frédéric , & fem-
me de Prémislas, *Mlle Gauffin.*

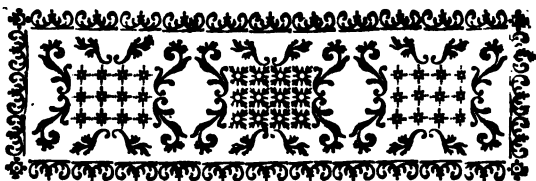
PRÉMISLAS , Palatin de Sando-
mir , *M. Grandval.*

HERNICE, Confidante de Vanda ,
Mlle Lavois.

BOLESTKY , Capitaine des Gar-
des , *M. Dubois.*

CASIMIR , Garde.

*La Scène est à Varsovie , dans le Palais
des Rois de Pologne.*



V A N D A ,
R E I N E
D E P O L O G N E .

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
ULRIE , VOLOMIR.
U L R I E .



UELLE funeste nuit ! Que mon sort est
affreux !

Où me conduisez-vous , Frere trop gé-
néreux ?

V O L O M I R .

Dans Varsovie , où loin des fureurs d'un Barbare ,
Vous braverez les coups que sa main vous prépare.

A *iiiij*

3
V A N D A ,
U L R I E .

C'est mon époux : il m'aime , & ma vie est à lui.

V O L O M I R .

Non , puisque son courroux la poursuit aujourd'hui ,
Ce nouvel attentat ajoute à ma colere.
Il osa vous ravir du sein même d'un Pere.
Si ma juste vengeance eut pû le prévenir ,
Je n'aurois pas ici deux crimes à punir.

U L R I E .

Son malheur fit son crime , & le bonheur d'Ulrie ,
Vous seul le condamnez , quand tout le justifie.
D'infidèles discours ont porté jusqu'à vous
Le triste événement qui le rend mon époux.
Vous couriez les dangers d'une guerre étrangere
Lorsque de ces climats envoyé vers mon Pere ,
On vit en Dannemark paraître Prémislas.
Les Polonois long-tems défendus par son bras
Autant par équité que par reconnoissance ,
De leur Empire alors lui donnoient l'espérance ,
Et mon Pere jura qu'il obtiendrait ma main ,
Si leur choix l'élevoit au rang de Souverain.
Il n'eut point ma couronne : il avoit ma tendresse.
Instant fatal ! le Roi dégagea sa promesse ,
Tandis qu'un nœud secret unissoit nos deux cœurs.
Ce revers fut suivi de mille autres malheurs :
Nous scûmes qu'un Rival attentif à nous nuire ,
Dont l'art & les trésors nous frustroient de l'Empire

TRAGÉDIE.

9

Le Pere de Vanda prétendoit à ma main.
Rébelle par-devoir , je changeai mon destin ;
Mon malheur m'imposoit la fuite la plus prompte ,
Je suivis Prémillas tremblante , mais sans honte ;
Il étoit mon époux , quoiqu'il ne fût pas Roi ,
Quand tout le trahissoit , je lui gardois ma foi.

V O L O M I R.

Il n'est point couronné : son hymen nous outrage :

U L R I E.

On l'a privé d'un trône acquis par son courage :
Mais il a conservé ces vertus , & ce bras
Que le trône demande & qu'il ne donne pas.

V O L O M I R.

Par une aveugle ardeur votre ame prévenue
Pourroit-elle oublier , que lui même à ma vue
S'est livré cette nuit aux plus noires fureurs ?
Que ne terminez-vous notre honte & vos pleurs ?
De ces heureux climats la loi nous favorise ;
Elle rompt un hymen dont le joug tyrannise ;
Etouffés un amour allumé malgré nous :
Demeurez près d'un frere , & fuyez votre époux ;

U L R I E.

Moi ! le fuir ! ah , plutôt , que je sois la victime
D'une erreur qui lui rend son courroux légitime !
Je l'adore , il m'aimoit , nos cœurs étoient heureux ;
D'un si parfait hymen tout resserroit les nœuds ,
Jusqu'au moment fatal.....

Sans sa fureur jalouse ,
 Eut-il à cent périls exposé son épouse ?
 Auriez-vous dans un camp frappé mes yeux surpris ?

U L R I E.

Mon amour l'a voulu : le sien me l'a permis.
 Ennemi dès long-tems d'une ingrate Patrie ,
 Il s'est uni contr'elle au Prince de Hongrie ,
 Qui vient en Conquérant , plutôt qu'en Souverain,
 S'offrir à notre Reine , & demander sa main.
 J'ai suivi mon époux ; à combattre il s'empresse ,
 Pour voler aux dangers , s'arrache à ma tendresse.
 Votre sœur en gémit , en demandant aux Dieux
 De veiller sur des jours pour moi si précieux.
 Vous retrouvant alors , quelle fut ma surprise !
 Livrée aux doux transports que le sang autorise ,
 Je vole avec ardeur au devant de vos pas ;
 Prémissas reparoît & me voit dans vos bras ;
 Son erreur tout à coup arme sa jalousie ;
 Je fuis , il me poursuit , & je ne dois la vie
 Qu'à vos vaillantes mains dont l'effort généreux
 M'enlève à ses fureurs , & nous sauve tous deux.
 Sur ses justes transports d'où naît votre colere ;
 Les yeux de mon époux n'ont jamais vû mon frere :
 Par quels soupçons , hélas ! pouvoient-ils éclaircir
 Un destin que les miens ont peine à découvrir ?
 Et pourquoi dans ce jour qui vers moi vous ramène ,
 Le Roi de Dannemark sert-il ici la Reine ?

TRAGÉDIE.

11

V O L O M I R.

Lorsqu'un Sujet rébelle eut changé mon destin ,
Que rendant en cent lieux mon séjour incertain ,
Après la mort d'un pere , & pendant mon absence ,
Il m'eut de mes Etats ravi l'obéissance ,
On me crut au pouvoir du bras qui me poursuit ,
Et du trône tombé dans l'éternelle nuit.
Un faux nom au Tyran a dérobé ma vie
En ces lieux où l'on croit que Prague est ma Patrie ;
Mes services , mes soins, mes brigues , mes trésors ,
De ma prompte fortune ont été les ressorts ,
De Fuld en m'y cachant j'y braverai la haine ;
Appui des Polonois & de leur Souveraine ,
Je prétends à sa main , pour prix de mes exploits.
Du Sénat en secret j'obtiens déjà les voix ;
Dès qu'il m'aura choisi , je me ferai connaître ,
Suivi de cent Héros j'irai punir un Traître ;
A la Pologne alors dont je ferai le sort ,
J'unirai mes Etats , & l'Empire du Nord.

U L R I E.

Qu'un si noble projet pour vos jours m'épouvante !
Dès aujourd'hui, pour vous , Ulrie étoit tremblante .
Comment des Polonois conduisant les soldats ,
Dans les camps du Hongrois portâtes-vous vos pas ?
Taber est-il tombé sous les coups de la Reine ?

V O L O M I R.

Par un événement qu'on ne croira qu'à peine ,

Et qui doit à jamais étonner l'avenir ,
Les deux camps , sans combattre , ont scû se réunir :
Sitôt que cette Reine & si fière & si belle
Est sûre que Tabor fuit la troupe rébelle ,
Rassemblant ses soldats par la terreur épars ,
Elle court du Hongrois braver les étendarts.
Déjà nous le joignons , au combat il s'apprête :
Elle s'offre à ses yeux ; il la voit , & s'arrête.
A l'aspect de Vanda les coups sont suspendus ,
Tous les regards fixés , & tous les cœurs émus.
Ses guerriers l'admiroient en répandant des larmes ;
Le rébelle à ses pieds laisse échapper ses armes :
Du féroce Hongrois le courage indompté
Veut résister , chancelle , & cède à la beauté.
A nos cris d'allégresse à l'instant tous répondent ;
On s'approche, on s'unit, & les camps se confondent ,
Par ce charme Tabor le premier entraîné ,
Aux genoux de Vanda lui-même prosterné ,
L'ame d'étonnement , de tendresse saisie ,
Lui demande le trône & sa main , & la vie.
» N'attends de moi , Tyran , que de l'inimitié :
» A peine ton trépas causeroit ma pitié ,
Lui dit-elle. A ces mots , plein de rage & de honte ,
Il pâlit, tremble, & court à la mort la plus prompte ,
Il se frappe... Vanda n'arrête point son bras ,
Le regarde , le plaint , & porte ailleurs ses pas.
Il meurt : & de la paix votre époux est le gage.
Tel est de la beauté , tel est l'heureux ouvrage ,

TRAGÉDIE.

13

Et son pouvoir , souvent source de tant de pleurs ,
Ne triomphe aujourd'hui que pour unir les cœurs.

U L R I E.

De tant d'attraits mon frere a senti la puissance ?

V O L O M I R.

Non : j'ai vû cette Reine avec indifférence :
Je n'aspirai jamais qu'au rang des Souverains ,
Et j'ai vaincu l'amour , pour dompter les humains.
Je regnerai , ma sœur , & vous serez vengée.

U L R I E.

Moi, vengée ?....

V O L O M I R.

Il le faut ; vous êtes outragée,
Punissons le perfide.....

U L R I E.

O Ciel ! c'est mon époux.
S'il périt par vos mains , je meurs des mêmes coups.
Réunissés nos cœurs : il me croit infidelle ;
Courons le délivrer d'une erreur si cruelle ;
Que du moins je le voie,

V O L O M I R.

Evités-le aujourd'hui.
Contre sa violence il vous faut un appui.
La pitié de Vanda vous donnant un azile ,
Rendra de Prémilas la fureur inutile.

Je ne veux de pitié que du cœur d'un époux ,
 Je ne veux que le voir , tomber à ses genoux ,
 Vous nommer , lui prouver l'innocence d'Ulrie ,
 Et , s'il ne m'aime plus , abandonner la vie.

Sur mon destin si-tôt n'éclairés pas ses yeux :
 Rappelez-vous mes maux, mes périls & mes vœux.
 La Reine à la Pologne aujourd'hui donne un maître ;
 Un de mes concurrens le deviendra peut-être ;
 Je risque tout alors , si je suis découvert ;
 Et Fuld au même instant me poursuit , & me perd.
 Mon sort dépend de vous , & je vous le confie.

Mon frere obtiendra tout : il y va de sa vie ;
 La tendresse un seul jour peut céder au devoir ,
 Et j'accepte un azile où j'espère vous voir.
 Dieux ! sauvez Prémislas au milieu des orages.

La Reine l'a fait mettre au nombre des otages.
 Qu'il craigne mon courroux, s'il nuit à mes projets;
 Secondés-les. Vanda revient dans ce Palais ,
 Se dérobant aux cris d'une joie effrénée
 Qu'inspire à ses Sujets cette grande journée.
 Je la vois : à ses yeux cachons notre dessein.



SCÈNE II.

VANDA, ULRIE, VOLOMIR,
HERNICE, Suite.

V A N D A.

Fuyons le faux éclat d'un spectacle si vain,
Triomphe de l'orgueil que l'usage autorise,
Que l'Univers admire, & que Vanda méprise.
Que me demandez-vous, généreux Volomir ?
Pour vous récompenser, je dois tout vous offrir.
Vous servez en Héros : je veux payer en Reine.

V O L O M I R.

Content de mes destins, Auguste Souveraine,
Pour une autre que moi j'implore votre appui ;
Que cette infortunée en jouisse aujourd'hui ;
En daignant m'accorder un azyle pour elle,
Vous comblez votre gloire, & vous payez mon zèle.

V A N D A.

Sans doute que l'amour unit vos intérêts.

V O L O M I R.

Des liens plus puissans les joignent pour jamais ;
Je les dérobe aux yeux sous un profond mystère.

V A N D A.

Sans vouloir l'éclaircir, je veux vous satisfaire.

Il suffit de ces nœuds pour vous en assurer :
 Dans mon appartement elle peut demeurer ;
 Qu'on l'y conduise ; allez.

S C E N E III.

V A N D A , H E R N I C E .

V A N D A .

Quelle que soit ma gloire ,
 Et l'éclat que sur moi répandit ma victoire ,
 Mon ame sans transport l'entend par tout vanter :
 Ce triomphe si grand ne peut la contenter.

H E R N I C E ,

Mais vous ne le devez cependant qu'à des charmes ;
 Plus puissans aujourd'hui que la terreur des armes.
 Puisqu'un sort si brillant est pour vous sans appas ,
 Qui pourroit vous toucher ?

V A N D A .

Le cœur de Prémillas.
 Tu sçais que la Pologne en Etats divisée
 Offroit à ses voisins une conquête aisée ;
 On y porta bientôt la mort & la terreur :
 Elle avoit douze Rois , & pas un défenseur.

Pré.

Prémislas osa seul opposer son courage
 A des flots d'ennemis fiers de notre esclavage.
 Dans une nuit profonde il les attaque tous :
 On s'épouvante , on fuit , on tombe sous ses coups ;
 D'un joug presque certain il sauve sa Patrie ,
 Rétablit le Sénat , proscriit la tyrannie.
 Comment de tant d'exploits fut-il récompensé ?
 On lui promet le trône , un autre y fut placé :
 Voilà ce qui pour lui me parle & m'intéresse.
 Son malheur que j'ai crâint excita ma tendresse ;
 La gloire & la pitié me l'offrant tour à tour ,
 Dans mon cœur pour jamais firent entrer l'amour.
 Ses hauts faits à l'aimer avoient scû me réduire.
 Dans le tems qu'à mon pere il disputoit l'empire ,
 En ses élections , où fiere de ses droits ,
 La Pologne aux Héros offre le rang des Rois ,
 Et fait à la vertu d'éclatantes promesses ,
 Le défère à l'intrigue , ou l'accorde aux largesses ,
 Mon pere l'emporta. Digne de l'obtenir ,
 Prémislas qu'on trompoit , aux Hongrois vint s'unir ;
 Son Rival cependant n'eut pas long-tems le trône ;
 Il mourut : sur ma tête on remit sa couronne ,
 Et même on prétendit m'accorder encore plus :
 Pour prix de mon courage & de quelques vertus ,
 Avec les Sénateurs mon choix d'intelligence
 Des exploits d'un Héros sera la récompense.
 Prémislas en est digne , & l'a seul mérité.

Il a pour lui l'amour , la gloire & l'équité.
 Entre tant de guerriers arrêtés par mes charmes ,
 Et qui tous à mes pieds ont vû tomber leurs armes ,
 Mes regards malgré moi dans ce jour glorieux
 N'ont distingué que lui , n'ont cherché que ses yeux.
 Je sçais qu'au sort d'un autre un funeste hyménée
 De ce Héros que j'aime a joint la destinée ,
 Sans effroi , sans douleur je n'y sçaurois penser.
 Je ne puis le haïr , faudra-t'il m'y forcer ?
 Jamais ne vaincre , hélas ! & combattre sans cesse !
 S'aiment-ils ? son épouse a-t'elle sa tendresse ?

H E R N I C E.

Je n'en suis point instruite. On prétend qu'aujourd'hui ,
 Dans les camps ennemis elle étoit avec lui.

V A N D A.

Quoi ! si près de ses lieux !

H E R N I C E.

Mais on dit que lui-même
 Atteint d'une fureur aussi prompte qu'extrême ,
 A voulu cette nuit lui donner le trépas.
 On ignore où le sort a pû guider ses pas.

V A N D A.

Ils feroient désunis ! est-il vrai ? je respire :
 Ah ! s'ils s'aiment encor , du moins leur flâme expire ;

Ils ne jouissent pas en paix de leurs amours ;
 Quelque sombre nuage obscurcit leurs beaux jours ,
 Et me laisse entrevoir un rayon d'espérance :
 Pour la punir , peut-être , il court à la vengeance ;
 On a trahi ses vœux : il peut s'offrir aux miens ,
 Et sans obstacle alors je romprai ses liens :
 La Loi me le permet. Je l'y ferai souscrire ,
 En lui donnant ce trône où sa valeur aspire ,
 Sans qu'on plaigne une épouse indigne de sa foi ;
 Telle est de mes Etats la plus antique Loi :
 On peut rompre un hymen que le cœur désavoue.
 Que le reste du monde ou nous blâme , ou nous loue ,
 Nous usons de ces droits , mais sans en abuser :
 Nous respectons un nœud que nous pouvons briser.
 Un cœur libre aisément consent à se contraindre ;
 Pour bannir le divorce , il suffit de le craindre.
 Et l'on ressent long-tems par un heureux retour
 Les douceurs de l'hymen , & les feux de l'amour.

H E R N I C E.

De quel œil la Pologne aujourd'hui verra-t-elle ,
 Couronner par vos mains un Citoyen rébelle ?

V A N D A.

Chère Hernice , qu'il soit coupable envers l'Etat ,
 Pourvu qu'envers l'amour il ne soit point ingrat.
 A faire mon bonheur tout ici se dispose ,
 Je puis m'en assurer : je le puis , & je l'ose.

B ij

Cette Rivale enfin que je ne connois pas ,
 A qui mes feux constans disputent Prémislas ,
 Ne pourra déplorer sa triste destinée.
 Je sçaurai par mes dons la rendre fortunée ,
 S'il s'en trouve jamais qui puissent remplacer
 Le bien qu'à lui ravir mon cœur se sent forcer.
 S'ils s'aimoient , mon projet seroit sans doute
 un crime.

L'amour plus que les loix rend l'hymen légitime ,
 Loin de rompre un lien formé par leur accord ,
 Je subirois plutôt le plus funeste sort ,
 Et victime en secret d'une ardeur furieuse ,
 Je périrois plutôt , que de vivre odieuse.
 Ulrie & Prémislas gémissent de leurs nœuds ;
 Moi-même j'en gémis : soyons tous trois heureux.
 Revoyons ce guerrier : c'est à lui de m'instruire
 Si des mains de sa Reine il veut tenir l'Empire.

S C E N E I V.

VANDA , HERNICE , BOLESTKY.

B O L E S T K Y.

LE Sénat dans l'instant , Madame , à vos genoux
 Vient vous féliciter du sort qu'il tient de vous ,
 D'un triomphe inoui , le plus beau dont l'histoire
 Conservera jamais l'éclatante mémoire.

TRAGÉDIE.

21

V A N D A.

Ces Hongrois , Prémislas , seuls gages de la Paix ;
Vont-ils , pour l'assurer , paraître en ce Palais ?

B O L E S T K Y.

Ils y portent leurs pas , Madame....

V A N D A.

Ah ! si ton zèle.

A mes yeux tant de fois s'est montré si fidèle ,
C'est dans ce seul instant qu'il faut me le prouver
Tu chéris Prémislas : prends soin de l'observer ,
Vois s'il recherche encor les honneurs de l'Empire ,
Connois les sentimens que sa révolte inspire ,
Et des Chefs du Sénat gagne en secret les voix.
Qu'aujourd'hui , quel qu'il soit , ils adoptent mon
choix ,

Promets tout , n'omets rien : vole , & reviens
m'apprendre

Ce qu'ils ont terminé , ce qu'ils vont entreprendre.
Allons , en recevant un importun honneur ,
Disposer mes Sujets à seconder mon cœur.

Fin du premier Acte.





A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

PREMISLAS, BOLESTKY,

BOLESTKY.

AU nom de l'amitié dont Prémisslas m'honore
 Écoutez-moi : calmés l'ennui qui vous dévore ;
 Le sort depuis long-tems si contraire à vos vœux
 Semble vous préparer un destin plus heureux ;
 Il offre à vos desirs la suprême puissance.
 Oui , la Reine , Seigneur , si j'en crois l'apparence ,
 Sans hésiter , sur vous fera tomber son choix ,
 Et vous allez monter au trône de nos Rois.

P R E M I S L A S.

Qu'ai - je fait ? . . Quelle horreur ! . . Cruelle
 destinée ! . . .

Ah ! qu'est-tu devenue , Epouse infortunée ? . . .
 Mais pourquoi ces remors ? Et qu'est-ce que je
 crains ?

Elle me hait , m'outrage , & c'est-moi qui la plains.
 Je te laisse trop voir une indigne tendresse ,
 Mes pleurs t'ont découvert l'excès de ma foiblesse

Excuse un malheureux par l'amour opprimé ,
 Cher Bolestky.... j'aimois,.. je me croïois aimé.....
 Hélas ! on m'a trahi.... de ce coup effroiable
 Grands Dieux , quel est l'auteur ?.. L'objet le plus
 aimable ,

Que j'ai cru le plus tendre & le plus accompli.
 Juge aux transports d'un cœur de sa fureur rempli ,
 Des graces qu'elle offroit à mon ame éperdue ,
 Des vertus dont son art éblouissoit ma vue.
 Victime de la gloire & de l'ambition ,
 Je recherchai l'amour , plus douce illusion !
 L'Amour me consolait en remplissant mon ame ,
 Le désir de régner fut détruit par ma flâme ;
 Ulrie étoit à moi : je ne voulois plus rien ;
 Son bonheur chaque jour s'augmentoît par le mien ,
 Et ses feux redoublés , me ranimant sans cesse ,
 Auroient éternisé l'excès de mon yvresse ;
 La sienne y répondoit.... c'étoit pour me tromper ;
 Elle apprêtoit le coup qu'elle vouloit frapper.
 En ce jour... Ciel ! mes yeux... La parjure ! ... Un
 perfide ! ...

La surprise m'arrête , & la fureur me guide ,
 Entraîné , déchiré par ce juste transport ,
 J'allois punir Ulrie en lui donnant la mort ;
 Le barbare à l'instant l'arrache à ma vengeance ,
 Je les vois fuir... Leurs cris , mon trouble , leur
 présence ,

L'horreur , l'obscurité , tout suspendit mes coups.
 Ils bravent maintenant un si foible courroux :
 Au milieu de la nuit qui me cachoit ce traître ,
 Mes regards furieux n'ont pû le reconnaître :
 Il excitera donc ma rage impunément !
 Mais , je ne te peins point mon plus cruel tourment :
 L'ingrate que j'ai vue éplorée & tremblante
 A mon ame offensée est sans cesse présente :
 Ne puis-je l'en bannir , & ne la plus aimer ?
 Inutiles efforts ! prêt à se renflâmer ,
 Mon cœur désespéré , qui la sçait criminelle ,
 Ami , plus que jamais , est emporté vers elle.
 Je m'accuse en secret de trop de cruauté ;
 Tout me retrace en vain son infidélité ;
 Je sens couler mes pleurs , quand je songe à ses
 larmes :

Je connois ses forfaits , & ne vois que ses charmes.

B O L E S T K Y.

Oubliés-la , Seigneur , fuyez-les , vengez-vous ,
 Et regnez aujourd'hui sur vous-même & sur nous.
 Secondez les desseins d'une Reine charmante ,
 Vous désiriez son rang , la main vous le présente.
 Quittez ses ennemis , & commandés ici.

P R E M I S L A S.

Que ne puis-je l'aimer , & me venger ainsi !
 Mais sçais-tu les projets de ma douleur cruelle ?

Sçais-tu

T R A G E D I E. 25

Sçais-tu ce que je veux ? La mort de l'infidelle ,
 Et le plus prompt trépas de son indigne amant :
 Non ; rien ne sçauroit mieux adoucir mon tour-
 ment ,
 Tout autre objet , ami , ne peut me satisfaire ,
 Et loin de m'appaïser , excite ma colére :
 Découvrons mon rival ; sortons pour le chercher ;
 Mais , ô Ciel ! de ces lieux pourrai-je m'arracher ?
 Ne m'y retient-on pas dans un vil esclavage ?
 D'une honteuse paix Prémislàs est le gage ;
 Dure loi, que sans crime on ne peut violer !
 Tout dans ce jour affreux conspire à m'accabler :
 Je m'arme pour punir une injuste Patrie
 Qui m'a toujours trahi , que j'ai trop bien servie ;
 Sans livrer de combat , le Hongrois fait la Paix :
 Mes regards sont témoins du plus noir des forfaits ,
 J'espérois dans le sang effacer mon outrage ;
 En ce triste Palais on enchaîne ma rage.
 Dans un gouffre de maux sans cesse replongé ,
 Malheureux sans secours, sans vengeance outragé ;
 Je voudrois sur moi-même épuiser ma furie ,
 Et je me vois contraint de supporter la vie.
 Ah ! quel motif , grands Dieux ! me force à la
 souffrir ?
 J'en rougis : un espoir qui ne sçauroit périr ,
 Qui m'entraîne toujours , sans oser rien prétendre ,
 Des plus vives fureurs , à l'amour le plus tendre.

V A N D A ,

B O L E S T K Y.

Modérez les transports de vos sens agités ;
 Que les vœux de Vanda ne soient point rejetés ,
 Ne rendez pas encor votre sort plus à plaindre :
 Ah ! redoutés du moins....

P R E M I S L A S.

Tout ce que je dois craindre
 Est qu'Ulrie indignée, insensible à mes pleurs ,
 Se souvienne à jamais de mes vaines fureurs.
 En quel funeste état m'a mis sa perfidie !
 Quoiqu'elle soit l'opprobre & l'horreur de ma vie ,
 Je brûle en ce moment du désir de la voir ,
 De montrer à ses yeux mon cruel désespoir ,
 De tomber à ses pieds , quand c'est-moi qu'elle
 opprime ,

D'obtenir le pardon... Eh ! de quoi ?.. de son crime.
 Ah ! lâche , qu'as-tu dit , & quelle est ton erreur ?
 Sens-tu bien de ton sort & la honte & l'horreur ?
 Qui , cette seule idée & m'occupe & m'accable....
 Mais , ami , prends pitié d'un destin déplorable....
 Je ne vois point Ulrie.... à mes pleurs tu comprends
 Que c'est le plus affreux des maux que je ressens.
 Trouve-moi cet objet qui me hait , que j'adore ,
 Si tu veux que je vive , & que je t'aime encore.

Boleski sort,

SCÈNE I I.

VANDA , PRÉMISLAS ,
HERNICE , Suite.

V A N D A .

Illustre Prémislas , avant de révéler
Des secrets importans qu'il faut vous dévoiler ;
Certaine d'obtenir votre reconnoissance ,
Je croi devoir pour vous signaler ma clémence ;
Mon Pere à votre Amante avoit promis sa foi ,
Vous ravîtes Ulrie aux vœux de votre Roi ;
On vous a vû depuis à nos loix infidèle ,
Contre moi du Hongrois embrasser la querelle ;
De nôtre ingratitude est né votre attentat :
D'un seul mot envers vous j'acquitterai l'Etat ,
Quoi qu'ait fait Prémislas , ma volonté l'efface.
Oublions à la fois & le crime & la grace ;
N'en parlons plus , Seigneur. Un dessein généreux
Que depuis trop long-tems je cache à tous les yeux
Aux regards des humains désormais va paraître :
Mais , Seigneur , avant tout , vous devez le con-
naître ,
Seul propre à le conduire , ou même à l'arrêter ;
Et c'est vous seul aussi que je veux consulter.

Cii

Cet honneur est pour moi le comble de la gloire ,
 Madame ; dans ce jour marqué par la Victoire ,
 Qui vous acquiert un nom mémorable à jamais ,
 Vous daignez rechercher l'avis de vos Sujets :
 Quel bonheur de vos soins ne faut-il pas attendre !
 Quel que soit ce projet que je dois entreprendre ,
 Peut-on rien faire ici qui soit plus glorieux ,
 Que les miracles nés du pouvoir de vos yeux ?

V A N D A .

Je le compte pour rien , s'il ne me rend heureuse.
 Me croiant équitable autant que généreuse ,
 Mes Peuples d'un époux m'abandonnent le choix ,
 Et je vois à mes pieds des Princes & des Rois
 Attendre qu'à leurs vœux mon ame soit propice ;
 J'en vois d'autres encor dignes qu'on les choisisse.
 Je prétends en ce jour couronner la valeur ,
 L'amour & la vertu qu'éprouva le malheur.
 A ce titre , il en est que vous devez connaître ;
 Je vous remets le droit de nous choisir un Maître.
 Pour prix de ses exploits j'en charge Prémislas ;
 Nommez-moi le plus digne , & ne balancez pas.

P R E M I S L A S.

A vous le désigner souffrez que je diffère ,
 Madame : l'embarras qui me force à me taire ,

Naît de l'étonnement qui frappe mes esprits
Charmés de vos vertus plus encor que surpris ;
Mais malgré tout l'éclat qui m'enchanté & m'étonne,
Il faut parler enfin ; ma Reine me l'ordonne ;
Je lui dois pour le prix de sa rare bonté
Un conseil généreux par sa gloire dicté.
Maîtresse de l'Etat , vous vous donnez un Maître :
En devez-vous avoir ? Sachez mieux vous connaître ;
Votre ame est sage , grande , incapable d'effroi ;
C'est l'ame d'un Héros : Madame , soyez Roi ;
La Pologne en veut un , non une Souveraine :
ses arrêts devant vous vont se taire sans peine ;
Mieux que nous la Nature a voulu vous traiter :
Elle vous excepta : la Loi doit l'imiter ;
Et quoi que contre vous son caprice publie ,
Parlez , daignez paraître ; à l'instant on l'oublie ,
Vous avez un attrait plus puissant que ses droits ,
Et qui change les cœurs , peut bien changer les loix.

V A N D A.

Ce conseil que de vous je ne pouvois attendre ,
Queique flatteur qu'il soit , a lieu de me surprendre.
N'auriez-vous pas dû voir , que sans vous consulter ,
S'il m'eût pû convenir , j'aurois sçu l'adopter ?
Il n'honore qu'autant qu'on le prend de soi-même.
Croyez-vous que sans peine , en ce pouvoir suprême ,
Je me sois résolue à partager des droits
Qui font seuls le bonheur & la grandeur des Rois ?

La Loi qui me dispute une entière puissance.
 Sans doute garderoit un éternel silence ,
 Si contr'elle un instant Vanda daignoit parler.
 Mais faut-il plus long-tems vous le dissimuler ?
 Attachée à son rang & née ambitieuse
 Votre Reine est encor cent fois plus généreuse.
 Loin de moi tout bonheur qu'on ne peut partager ,
 Et ce charme où l'orgueil avoit sçu m'engager ,
 Par un plaisir flatteur autant qu'il est frivole !
 Pour rendre un autre heureux aujourd'hui je m'im-
 mole ,
 De ma fierté pour lui j'étouffe les combats :
 Peut-être en m'immolant je ferai des ingrats ;
 N'importe , c'en est fait.



S C E N E I I I.

VANDA , PREMISLAS , BROSTKY ,
 H E R N I C E .

B R O S T K Y .

SAchez ce qu'on prépare ,
 Madame , le Sénat presque entier se déclare ;
 Volomir par sa brigue est prêt de l'emporter ,
 Et les complots secrets vont bien-tôt éclater.

V A N D A.

Qu'entens-je ! Volomir forme en ces lieux des
brigues !

B R O S T K Y.

Il a jusqu'à ce jour sçu cacher ses intrigues ;
Cet Etranger , Madame , a versé des trésors ;
Mille soins de son crime ont voilé les ressorts ;
Il pourroit réussir.

V A N D A.

Volomir feroit Maître !

Il seroit mon Epoux ! il faut punir ce traître ;
De ses noirs attentats , Seigneur , défendés-moi ;
Soyez libre à l'instant : je vous rends votre foi :
Que Prémisslas m'arrache à l'objet de ma haine ,
Qu'on soit soumis par vous aux loix de votre
Reine ;

Vous concevés le prix qu'en recevront vos mains.

P R E M I S L A S.

Je vais périr , Madame , ou fixer vos destins ,
Rien ne peut m'arrêter , & vous allez apprendre
Qu'un Guerrier qui vous sert ose tout entreprendre.





S C E N E I V.

V A N D A , H E R N I C E .

V A N D A .

JE ne suis point aimée ; & je n'en puis douter.
 Ah ! toute ma douleur est prête d'éclater :
 Volomir aujourd'hui n'est pas le plus coupable ;
 L'impitoyable auteur du tourment qui m'accable ,
 Est bien plus criminel de ne me plaindre pas.
 Il a vû sans amour mon cruel embarras ;
 Une autre, hélas ! sans doute, une autre en est chérie ;
 Par Ulrie en ce jour son ardeur est trahie ;
 L'aimerait-il encor ? ne puis-je le sçavoir ?
 Que ton zèle au plutôt serve mon désespoir.
 Je sens sa violence à chaque instant renaître ,
 Et mon cœur dont les feux malgré moi vont paraître ,
 De ma foible raison ne connoît pas le frein. .
 Pour elle mon orgueil combat encore en vain ;
 Esclave de moi-même , indigne d'être Reine ,
 Je languis sous un joug que je supporte à peine.
 O toi , qui dans ton sang à mes yeux t'es plongé
 Infortuné Tabor , tu n'es que trop vengé !

H E R N I C E .

Je sçais de Boléftki , que malgré sa furie ,
 Prémislàs en ce jour adore encore Ulrie :

Qu'ignorant son azile. . . .

V A N D A.

Où faut-il la chercher !

Quel azile en ces lieux pourroit me la cacher ?

Elle est aimée , ô Ciel ! je serai satisfaite :

Va , ne néglige rien : découvre sa retraite ;

Unissons , pour détruire un hymen odieux ,

Nos Loix à ma puissance , & les mortels aux Dieux.

Sur leurs décrets sacrés fondons notre espérance.

Mais où va m'emporter l'excès de la vengeance !

Eh , quoi ! je suis réduite à troubler leur repos ,

A me plaindre , à punir pour terminer mes maux !

Ce tourment si honteux , l'affreuse jalousie ,

Va m'ôter le bonheur & l'éclat de ma vie.

Je l'ai déjà terni : ma malheureuse ardeur

Ne s'est que trop montrée aux yeux de mon Vain-
queur.

A l'auteur de ses feux les avoir fait connaître ,

Quand on n'est point aimée ôte l'espoir de l'être ;

Nos vœux sont importuns s'ils ne sont acceptés ,

Et sans prudence offerts sont toujours rejetés.

Il faut donc qu'en secret nos ames en gémissent :

Dès qu'ils ne touchent pas , nos pleurs nous avilissent ,

Et par l'effet d'un mal aussi cruel que prompt ,

Le plus grand des tourmens est encore un affront.

Trop rempli d'un objet qui doit troubler son ame ,
Prémislas aujourd'hui n'a point vû votre flâme ;
Mais reprenés des soins propres à vous guérir :
Madame , repoussés les coups de Volomir ;
Il est à redouter.

V A N D A .

Volomir ! moi le craindre !

C'est à lui de trembler : je pourrai l'y contraindre.
J'arrêterai du moins ses dangereux desseins.
Oui , je vois aujourd'hui son épouse en mes mains ;
Certain de mon appui que j'ai sçu lui promettre ,
C'est elle qu'en ces lieux il est venu remettre.
Elle me répondra de tous ses attentats.
O Ciel ! que n'ai-je ainsi celle de Prémislas !





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULRIE, VOLOMIR.

U L R I E.

Parmi vos ennemis quel projet vous ramène ?
Tout vous menace ici du courroux de la Reine.

V O L O M I R.

Par un Parti puissant je ferai défendu ,
Et la voix du Sénat à mes trésors vendu
Assure en ce Palais ma liberté , ma vie.
Que n'y vois-je la vôtre aussi bien garantie ?
O sœur infortunée , en quels lieux êtes-vous ?
Un frere vous arrache aux fureurs d'un époux ,
Et par une pitié qui vous devient fatale ,
Il vous livre lui-même aux mains d'une rivale.

U L R I E.

Qu'entens-je ? quoi ! la Reine. . .

V O L O M I R.

• Adore Prémissas ,
Et joint l'éclat d'un sceptre à de brillans appas.

V A N D A ,

U L R I E .

L'aimeroit-il ? parlés :

V O L O M I R .

A regner il aspire.

U L R I E .

Puis-je le croire ? ô Ciel !

V O L O M I R .

Tout a sçu m'en instruire.

Je viens vous l'annoncer pour éteindre une ardeur ,

Qui vous couvre de honte & vous livre au malheur.

Votre époux aux Traités comme à vous infidèle

Contre moi pour la Reine a fait agir son zèle ;

Et même a prétendu dissiper mon Parti ,

Qui déjà par ses soins seroit anéanti ,

Si je n'eusse opposé la brigue à son audace.

Il me cherche en tous lieux , m'outrage , me menace ,

Ne nuit à mes desseins qu'en trahissant vos feux ,

Et son ambition nous immole tous deux

Aux désirs de Vanda qui lui promet l'Empire :

Vous n'en pouvés douter.

U L R I E .

Pour moi sa flâme expire !

Il me ravit sa foi ! je ne le verrois plus !

En ce terrible instant tous mes sens éperdus

Succombent sous le poids de ma douleur cruelle.
 Plus d'amour ! plus d'espoir ! Prémislas infidèle !
 Quelle main par pitié pour mes destins affreux ,
 En terminant ma vie étouffera mes vœux ?
 Que dis-je ? il faut chercher l'auteur de ma misère ;
 C'est à lui de percer le cœur qu'il désespère :
 Qu'on ne m'arrache plus à ses fougueux transports :
 Que ce forfait du moins le livre à des remords.
 Allons... où vais-je ? hélas ! quel sort je me prépare !
 Et dans quels vains projets mon désespoir m'égare !
 Ce funeste récit me porte un coup mortel ;
 Le plus sanglant trépas m'eut été moins cruel.
 Excusés des douleurs dont l'excès vous étonne ,
 Puis-je trop m'y livrer ? mon époux m'abandonne.

V O L O M I R.

Calmez-vous : rougissez , ou plutôt vengeons-nous.
 Dans quel abaissement à mes yeux tombez-vous ?
 Et quel nouvel affront voulez-vous donc attendre ?
 L'orgueil contre l'amour devrait seul nous défendre ;
 Qui rampe sous les loix mérite les tourmens :
 Soyez digne de moi par d'autres sentimens.

U L R I E.

Il m'évite ! il me hait ! non ; je ne puis le croire ;
 On veut finir ma vie : on veut ternir sa gloire.
 Au milieu de mes maux j'entrevois quelque espoir ,
 Il pense encor qu'Ulric oubliera son devoir ;

S'il recherche Vanda , ce n'est que par vengeance :
 Il me rendra son cœur , s'il sçait mon innocence ;
 Il l'ignore. . . Ah ! grand Dieux ! doit-il la soupçonner ?

A ce doute un instant j'ose l'abandonner ,
 Daignés me secourir en ce besoin extrême ;
 Il faut qu'il vous connaisse , & lui parler vous-même.

V O L O M I R .

Songez-vous à quel point il doit m'être odieux ?
 Ce traître en découvrant mon destin dans ces lieux
 En doit plus redouter ma haine & ma puissance ,
 Et du trône plutôt m'arracher l'espérance.

U L R I E .

Non , il est généreux : connoissés ses vertus ;
 Vous l'aimerez , du moins vous ne le fuirez plus.
 Si vous le recherchés , vous devez tout attendre
 D'un Guerrier , qui toujours juste , intrépide & tendre ,
 Est autant incapable , heureux ou malheureux ,
 De redouter vos coups , que de trahir vos vœux.
 En m'ôtant le seul bien que mon ame désire ,
 Vanda par son hymen vous prive de l'Empire ;
 Vos projets seront vains , si nos nœuds sont rompus :
 Ils vont l'être à l'instant : ne différés donc plus.
 Il vont l'être ; est-il vrai ? que dis-je , malheureuse !
 Quelle douleur j'éprouve à cette idée affreuse !

Puis-je sans expirer en soutenir l'horreur ?
 De mes transports jaloux apaisés la fureur :
 Dans les fers de Vanda par vous-même entraînée,
 Et par lui , pour vous seul , de crime soupçonnée ,
 J'attends de vous la fin d'un désespoir mortel.
 Faut-il que vous soyiez des trois le plus cruel ?
 A l'aspect de mes maux ferez-vous insensible ?

V O L O M I R.

Aux miens, par un seul mot, vous deviendrez sensible.
 Quand je ne craindrois pas les yeux de votre Epoux,
 Que je m'avilirois à fléchir son courroux ,
 Dois-je moins en ce jour appréhender l'orage
 Qu'excite contre moi l'injustice & la rage ?
 Je ne puis le braver , qu'obscur & couronné.
 Des pièges de la mort sans cesse environné ,
 J'apprens qu'en ces lieux Fuld est prêt à me surpren-
 dre ,

Des Danois que Dantzic de ses murs voit descendre
 Recherchent en ces murs la trace de mes pas.
 Dévoiler mon destin , c'est hâter mon trépas.
 Le vôtre est résolu : craignés tout de la Reine.
 En accablant ma sœur sous le poids de sa haine ,
 Elle assure un hymen qui fait son amant Roi ;
 Mais du soin de vos jours reposez-vous sur moi.
 Le Sénat que j'aigris , leur deviendra funeste ;
 Du parti des Hongrois j'ai rassemblé le reste :

Il faut se taire encor ; je sçai vos sentimens :
 Ils nous épargneront la honte des sermens ;
 Je compterois sur vous , quand j'aurois votre haine.
 Souvenés-vous qu'un mot rendroit ma mort certaine ;
 Vous m'aimés ; il suffit : j'espère tout de vous ,
 Et je cours nous venger.

U L R I E .

Epargnés mon époux.



S C E N E I I .

U L R I E , seule.

ON vient donc m'assurer, en m'ôtant l'espérance,
 Et de mon infortune , & de son inconstance !
 Je le perds pour toujours... éteignés mon amour ,
 Ou par pitié du moins délivrés-moi du jour ,
 Grands Dieux ! vous avez vû la malheureuse **Ulrie**
 Vous supplier cent fois de reprendre sa vie ,
 Si jamais **Prémilas** bruloit de nouveaux feux ;
 Il méprise ma flâme : exaucés donc mes vœux.
 Son cœur qui sans retour me hait & m'abandonne ,
 D'un crime au sien semblable aujourd'hui me soup-
 çonne.

Quand je tremble pour lui , d'infidèles amours
 Font , malgré ses dangers ; le bonheur de ses jours.

Il ne voit point l'orage assemblé sur sa tête.
 Bravons , en le sauvant , le trépas qu'il m'apprête ;
 Il vaut mieux expirer sous son bras furieux ,
 Que dans mille tourmens , & si loin de ses yeux.
 Je lui dirai du moins de garantir sa vie
 Des périls dont ici je la vois poursuivie.
 Il est pour moi sans foi , sans égards , sans pitié,
 N'importe , on le poursuit : le reste est oublié.



SCÈNE III.

ULRIE , PREMISLAS.

PREMISLAS.

LA Parjure en ces lieux ne frappe point ma vue ;
 Mais... Ciel ! à cet aspect que mon ame est émue !
 C'est elle ; Ulrie , ô Dieux !

ULRIE.

Que vois-je ? Ah ! cher époux !
 D'amour & de douleur j'expire à vos genoux ,
 Disposés de mes jours.

PREMISLAS.

Ah ! que devient ma rage ?
 Plus que jamais l'ingrate & me trompe & m'outrage ;
 Je sçai tous ses forfaits ; elle n'en doute pas !
 Cruelle épouse ,... ainsi tu cause mon trépas.

D

Qu'ose-tu dire ? ô Ciel ! je te cherche , je l'ose ;
 Aux coups de ta fureur ton épouse s'expose ;
 Pour me justifier j'affronte le trépas :
 Donne-le moi , cruel : je ne m'en plaindrai pas ,
 Puisqu'il fera connaître à ce cœur qui t'honore ,
 Que , malgré tes soupçons ; tu peux m'aimer encore.

P R E M I S L A S .

Quoi ! tu ne me hais point , tu m'aimerois ! ah ! Dieux ,
 Je n'ai jamais senti de transports plus heureux ,
 Tu m'aimes , je te vois : tu gémis , je t'adore .
 Daigne oublier toi-même un crime que j'abhorre .
 Mais quoi ! lorsque ma rage a voulu t'accabler ,
 Si tu n'avois pas fui , tu m'aurois vu trembler ;
 Et mon bras dont les coups menaçoient ce que j'aime ,
 N'eut sans doute à tes yeux immolé que moi-même .

U L R I E .

De quel souvenir viens-tu me déchirer ?
 A guérir tes soupçons dois-je encor différer ? ..

P R E M I S L A S .

Chere Ulrie , à l'instant tu peux donc les détruire ?

U L R I E .

Je puis par un seul mot qui de tout va t'instruire ,
 Arrêter les effets d'une odieuse erreur ,
 Assurer mon repos , & calmer ta fureur .
 Mais devrois-je si-tôt apaiser votre haine ?
 Dites-moi , Prémissas ; épousez-vous la Reine ?

TRAGÉDIE.

43

PRÉMISSAS.

Ah ! qu'entens-je à mon tour ? Prémissas l'épouser !
D'un si lâche forfait devez-vous m'accuser ?
Ah ! barbare , as-tu pû le croire , & me le dire ?
Avant ce coup affreux , qu'à tes regards j'expire.
Ah ! quand même une épouse auroit pû m'outrager ,
De tes crimes ainsi pourrois-je me venger ?
Ma mort feroit alors toute mon espérance ,
Mon bonheur le plus grand , & ma seule vengeance.
Crois-tu que si ton ame est digne encor de moi ,
Quelque bien sous les ciëux me soit plus cher que toi ?

ULRIE.

Bonheur inespéré ! Tu me rends ta tendresse !
Comment de mes transports peindre à tes yeux l'y-
vresse ?
Que j'ai plaint tes tourmens ! que j'ai craint ton
danger !
Le devoir au silence avoit sçu m'engager ;
Mais mon premier devoir est de te satisfaire ;
Aucun n'est si sacré que celui de te plaire.
Avant que ton épouse ait pû te révéler
Des secrets qu'à tout autre il faut ici céler ,
Sur leur objet , pour prix de toute ma constance ,
Promets-moi de garder le plus profond silence.

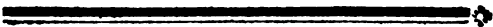
P. R. E. M. I. S. S. A. S.

Quel est donc ce mystère ? Où tendent vos discours ?

ULRIE.

Apprends que ce Héros dont on poursuit les jours...

Dij



S C E N E I V.

ULRIE, PREMISLAS, BROSTKY.

B R O S T K Y.

M Adame , en ce moment ma voix ne peut sans
peine ,
Vous annoncer ici les ordres de la Reine.

U L R I E.

Que veut-elle ? Parlez.

B R O S T K Y.

Je dois vous arrêter ,
Madame , ...

P R E M I S L A S.

Jusques-là peut-elle s'irriter ,
Ou plutôt se méprendre ?

U L R I E.

Affreuse destinée !

P R E M I S L A S,

Quels desseins ! Que dit-on ?

B R O S T K Y.

Que cette infortunée ,

A sçu de Volomir les crimes importants ,

Et qu'il est avec elle uni depuis longtems.

P R E M I S L A S.

Qu'entens-je ! Volomir ! c'est donc-là ma victime ?
Malgré tous vos détours , je connois votre crime.

U L R I E , à *Brostky*.

Laissez-nous un instant. à *Premislas*. J'allois vous
révéler.

B R O S T K Y.

Madame , aux étrangers vous ne pouvez parler ;
Les ordres sont pressans.

U L R I E.

Quelle horreur m'environne !

B R O S T K Y.

La Reine vous l'impose , & le Conseil l'ordonne ;
Ne differez donc plus ; daignez suivre mes pas.

P R E M I S L A S.

Dieux ! . . .

U L R I E.

Veillez sur vos jours : ne me soupçonnez pas ;
Plaiguez-moi.



S C E N E V.

P R E M I S L A S *seul.*

LA douleur m'interdit & m'accable.
 Il est donc découvert ce Rival si coupable !
 J'excusois la perfide , & j'allois ressentir
 Le supplice d'un cœur ouvert au repentir.
 Je frémis maintenant d'avoir tremblé pour elle :
 Que je suis malheureux , & qu'elle est criminelle !
 Avec quel artifice elle a séduit ma foi !
 Mais les plaintes , les pleurs sont indignes de moi ;
 Et puisque je connois l'auteur de mon offense ,
 Il m'est honteux de vivre un instant sans vengeance.
 Sortons , pour leur ravir de trop heureux momens ;
 Que leurs maux , s'il se peut , égalent mes tourmens.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PREMISLAS , BOLESTKY.

PREMISLAS.

CHaque instant , de ma rage accroît la violence,
Tout s'oppose à mes vœux : tout suspend ma ven-
geance.

Ulric est loin de moi victime de l'Etat ;
La Reine est au Conseil , Volomir au Sénat.
J'allois y pénétrer pour perdre qui m'outrage.
Ses amis allarmés m'en ferment le passage :
Au Sénat à leurs yeux je l'aurois immolé.
Sous mes coups redoublés son sang auroit coulé :
Il vit encore , il vit aimé de la parjure !
Mon bras doit la punir d'une mortelle injure ,
Et mon ame frémit de ce nouveau danger.
Dans de plus grands tourmens elle a sçu me plonger :
Toi seul a pu la voir ; comment supporte-t-elle
Le poids d'une infortune , hélas ! trop peu cruelle ?

BOLESTKY.

Ses fers ne semblent point augmenter ses malheurs ;

Mais faut-il vous le dire ? on l'entend dans ses
pleurs ,

Quoique plaignant vos maux, demander la pré-
fence

P R E M I S L A S .

De qui ? . . .

B O L E S T K Y .

De Volomir , & même avec instance.

P R E M I S L A S .

Que me dis-tu , barbare ? elle veut le revoir !

Ta funeste amitié comble mon désespoir.

Suivons les mouvemens du courroux qui me guide.

Plus d'égards , de pitié , d'amour pour la perfide ,

Ses crimes l'ont banni pour jamais de mon cœur ;

Mes feux en expirant allument ma fureur.

Effaçons par ma rage aux yeux de l'infidelle ,

La honte de l'ardeur dont je brûlai pour elle :

Rendons-lui mon Rival , j'y consens , vengeons-

nous ;

Offrons-le à ses regards percé de mille coups ;

Que sans attendre alors qu'une coupable vie

Lui soit à cet aspect par la douleur ravie ,

Ce fer teint de son sang dans mon sein soit plongé ,

Qu'elle meure après lui punie , & moi vengé.

Elle recherche un traître en bravant ma colère !

Pour pénétrer l'horreur de cet affreux mystère

Il faut suivre le fil de ses noirs attentats ,

Et

TRAGÉDIE

47

Et que ma main lui porte un plus cruel trépas.
Vanda veut-elle aussi se soustraire à ma vue ?

BOLESTKY.

On croit que sa vengeance à nos yeux inconnue,
D'un Sujet redouté va changer le destin ;
Ou du moins le Conseil concerte un grand dessein.

PREMISLAS.

Tu plains mon amour : fers maintenant ma haine
Obtiens que je me montre aux regards de la Reine.
Dis-lui que son repos en dépend aujourd'hui ;
Que contre un ennemi j'implore son appui :
Prends pitié des tourmens d'un malheureux qui t'aime ;
Cours, cher ami. . .

BOLESTKY.

Seigneur, elle vient elle-même.

SCÈNE II.

VANDA, PREMISLAS.

VANDA.

DEs plus pressans périls vous êtes menacé,
Premislas : un perfide à vous perdre empressé,
Ardent à m'outrager, & soigneux de me nuire,
Soulève contre vous tous les Chefs de l'Empire,

E

Au crime qu'aujourd'hui vous impute l'Etat,
 Vous venez d'ajouter un nouvel attentat,
 En attaquant ce Traître aussi hardi qu'habile,
 Aux portes du Sénat inviolable azile.
 Redoutés tout. L'appui que je vous ai promis
 N'est qu'un foible rempart contre tant d'ennemis.
 Ils me pressent déjà de leur donner un Maître ;
 Si je n'en choisis pas , ils choisiront peut-être :
 Alors je quitte un rang à la brigade vendu.
 Si je ne regne plus , Prémilas est perdu.
 Il ne vous reste donc, Seigneur, qu'un choix à faire ;
 Vous n'avez qu'un moyen de braver leur colère.
 Ne le refusez pas, ou vous allez périr :
 Le Trône seul vous sauve , & je viens vous l'offrir.

P R É M I L A S.

A de si grands bienfaits aurois-je dû m'attendre ?
 Mais, Madame, avant tout, le parti qu'il faut prendre
 Est de verser le sang d'un indigne ennemi.

V. A. N. D. A.

Son pouvoir en ces lieux est trop bien affermi.
 Tandis que mes Guerriers & les siens se rassemblent,
 Que le Peuple gémit , que les Sénateurs tremblent,
 Saissés , pour regner , cet instant précieux.
 De quel œil verriez-vous un rival odieux ,
 Me chassant de mon Trône , y placer sa complice ,
 Et Vanda suiivre un jour Prémilas au supplice ?

TRAGÉDIE.

35

Prévenés tant de maux : dégagés votre foi :
Vengés l'amour , l'hymen , le sceptre , vous & moi ,

P R E M I S L A S.

Qu'entens-je ?

V. A. N. D. A.

Le Sénat doit bien-tôt y souscrire ;

Et de mes volontés le Conseil va l'instruire.

P R E M I S L A S,

à part.

Madame, mon hymen... Ah ! cachons ma douleur !

V A N D A.

D'où naît votre embarras ? Qu'espérez-vous , Sei-
gneur ?

P R E M I S L A S,

Un grace de vous ; je n'en implone qu'une ;

J'ose vous demander...

V A N D A,

Quoi !

P R E M I S L A S,

D'où naît l'infortune

De celle que tantôt vos ordres rigoureux...

V A N D A.

J'ignore quel motif lui mérita vos vœux ;

Mais bientôt de son sort vous pourrez-vous instruire ?

E ij

On doit même à l'instant devant moi la conduire ;
 Et tous mes ennemis qui vont me redouter ,
 Sçauront en même-tems qu'il faut me respecter.
 La voici.

 S C E N E I I I .

V A N D A , U L R I E , P R E M I S L A S ,
 H E R N I C E , Suite.

V A N D A .

Vous avez violé votre azile ,
 Madame. . . mais je crois tout reproche inutile.
 Sortés de mes Etats : sûre d'un autre appui ,
 Je brave Volômir , & je vous rends à lui.

P R E M I S L A S .

O Ciel ! à Volomir ! Que faites-vous , Madame ?

V A N D A .

Quel trouble en ce moment vient agiter votre ame ?
 A mes soins généreux vous opposeriez-vous ?
 Ma main ne la remêt qu'aux mains de son Epoux ;
 Il me l'a confiée , & je la lui renvoie :
 Que doit vous importer sa douleur ou sa joie ,
 Lorsque pour vous sauver d'un péril trop certain
 Votre sort pour jamais s'unit à mon destin ?

TRAGÉDIE.

57

U L R I E.

Quelle est mon infortune ! O funeste hyménée !
Des femmes à vos pieds la plus infortunée
Ose encor se flatter d'attendrir votre cœur.

P R E M I S L A S.

Qu'entens-je ? Quel spectacle ! il comble mon mal-
heur :

Quoi ! Je la vois en pleurs ! Que prétend l'infidelle ?
Vous me portés , Madame , une atteinte mortelle ;
Rien n'éteindra l'ardeur dont je suis enflammé ,
Rien ne rompra ce nœud que l'hymen a formé ;
Je renonce à l'Empire , & vous livre ma vie ;
Pour prix de vos bienfaits , je vous la sacrifie.
Des coups les plus cruels ne percés pas mon cœur ;
Pardonnés à l'amour ; sortez de votre erreur ,
Reconnoissés l'objet de ma fureur jalouse :
Du traître Volomir elle n'est point l'épouse ;
C'est la mienne.

V A N D A.

Seigneur ! Quoi ! c'est la vôtre ? Eh bien !
Puisqu'elle a votre amour , je dompterai le mien ;
Mais à mes volontés il faut qu'on se soumette ,
Que ma Garde à l'instant dans ses fers la remette.

P R E M I S L A S.

Qu'allez-vous faire ? ô Ciel ! Je ne souffrirai pas.

E iij

Réprimés vos fureurs, voyez les attentats ;
Autant envers l'Etat qu'envers vous criminelle ,
Elle nous trahit tous : confondons l'infidelle.

U L R I E.

N'épargnés pas mes jours : respectés ma vertu.
La terreur & l'amour dans mon cœur combattu
En étouffant l'honneur voudroient se faire entendre ;
Il suffiroit d'un mot , Seigneur , pour me défendre :
En sa présence , hélas ! que ne puis-je parler ?
Mais ce n'est qu'à vous seul que je dois révéler
Ce secret qui m'expose à perdre ici ma gloire ;
Il me justifiera : c'est à vous de m'en croire :
Vous m'aimez , il suffit : je ne crains plus les coups ;
Et j'ose attendre tout du cœur de mon époux.

V A N D A.

Cette audace hautaine & ce foible artifice ,
Sont des crimes de plus qu'il faut que je punisse.

P R E M I S L A S.

Ah ! plutôt mille fois arrache-moi le jour.

V A N D A.

Quoi ! Vous ne voulez pas que vengeant votre
amour ,
Quoi qu'elle ait attenté , ma puissance l'opprime ?
Vous la plaignés encore , incertain de son crime ,

Mais brûlant d'en punir le complice odieux !
 Eh bien ! son châtement va nous venger tous deux
 Que malgré le Sénat qui le voudroit pour Maître ,
 Sans égard pour les lieux qui recélent ce Traître :
 On cherche Volômir , & qu'il soit immolé.
 Gardes , obéissés.

U L R I E *d'une voix interrompée.*

Madame...

V A N D A.

Elle a tremblé :

Seigneur , vous l'avez vu.

U L R I E , *à part.*

Ciel !

V A N D A.

à ses Gardes. Il suffit. . .

à Prémislas. Ses craintes ,
 Dévoilant ses forfaits dans ses regards sont peintes ,

U L R I E.

Hélas ! fut-il jamais un destin plus affreux ?

V A N D A.

Cassimir , qu'on l'emmène , & que loin de ces lieux
 Elle attende son sort. . .

SCÈNE IV.

V A N D A , P R E M I S L A S ,

V A N D A .

J E l'ai donc confondue !

Jusques-là cependant je ne suis descendue,

Que pour fonder l'excès de mon inimitié.

Un sentiment de gloire & non pas de pitié,

Me faisoit redouter de frapper ma victime ,

Avant que j'eusse assez manifesté son crime.

Je n'ai plus cette crainte , & tes yeux sont ouverts :

Qu'ils ne regardent plus l'ingrate que tu perds ;

Ne vois que ses forfaits ; apprends à me connaître ,

Puisqu'enfin de mes feux mon cœur n'est plus le
maître.

La gloire que j'aimois sçut pour toi m'emflâmer ;

Je crus que te chérir , c'étoit encor l'aimer.

Si ma flâme irritée excitant ma colère

Aujourd'hui de Vanda ternit le caractère ,

Si je ne rougis pas autant que je le doi ,

C'est, tu n'en peux douter, que j'ai tout fait pour toi,

Je veux faire encor plus, me vaincre, te surprendre ;

De mon Trône à l'instant tu vas me voir descendre ,

Confondre encore Ulric en t'y faisant monter ;

TRAGÉDIE.

37

Avec elle à tes yeux je viens me présenter ;
Choisis d'elle , ou de moi : des vertus ou du crime.
Si Premislas que j'aime autant que je l'estime ,
Préfère à tant d'amour , de générosité ,
L'ingratitude même & l'infidélité ,
Désespérée alors , non de te voir mon Maître ,
Mais d'aimer un objet si peu digne de l'être ,
Sans pitié pour mes maux , contre toi sans fureur ;
J'efface par ma mort ma honte & mon erreur.

P R E M I S L A S.

Ciel ! que tant de vertus méritent ma tendresse !
Qu'elles me font rougir d'une indigne faiblesse !
Je la vaincrai sans doute , & j'en conçois l'espoir.
Ulrie est en ces lieux : laissez-moi la revoir ;
Surprise & consternée elle n'a pu répondre ;
Je veux l'interroger , l'entendre , la confondre ;
Et la connaissant mieux , je dois . .

V A N D A.

Vœux superflus !

Ses perfides regards ne te séduiront plus.

P R E M I S L A S.

Ah ! que vos vœux redoublés l'horreur qui me déchire ,
De honte , de douleur & de rage j'expire.
Dieux ! quel sort !

V A N D A.

Plus que moi tu te crois malheureux ,

Tu penſes éprouver le ſort le plus affreux ;
 Tu te trompes : il eſt un plus cruel ſupplice ,
 Que celui d'un amour trahi par l'artifice :
 C'eſt le toutment d'un cœur où l'orgueil a regné ,
 Qui réduit à ſe plaindre eſt enfin dédaigné.



S C E N E V.

V A N D A , P R E M I S L A S , H E R N I C E .

H E R N I C E .

V Olomir en ces lieux guidé par la vengeance ,
 Suivi de ſes Soldats , demande avec inſtance ,
 Que d'Ulric enchaînée on change les deſtins ,
 Que vous la remettiez à l'inſtant en ſes mains ;
 Il inſpire au Sénat de choiſir ſeul un Maître ,
 Et ſans votre ſuffrage il pourra bientôt l'être ,
 Madame , & vous ravir , aidé d'un tel appui ,
 Le dépôt que ſa main vous confie aujourd'hui.

P R E M I S L A S .

Je ne puis retenir la fureur qui me guide !
 Il faut qu'à mon courroux j'immole le perfide ,
 Que me vengeant d'Ulric. . .

V A N D A .

Oublie un cœur ingrat ;
 Il faut venger ta Reine : il faut ſauver l'Etat ,

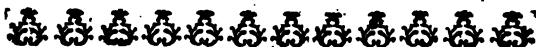
TRAGÉDIE.

59

A moi seule immoler Volomir qui l'opprime.
Je devrois-lui livrer ta coupable victime :
Je la tiens de ce Traître ; il la réclame en vain.
Malgré tout , de ma foi tu dois être certain ,
Et je connois assez la grandeur de ton ame ,
Pour croire que la gloire étouffera ta flamme ,
Et qu'Ulrie en ce jour se verra condamner.
Certain de ses forfaits , tu vas l'abandonner ,
La détester , la fuir , l'oublier , me connaître ;
Laisse-moi cet espoir : quoique trop vain peut-être
Il rend pour un instant mon cœur moins malheureux !
Mais il faut arrêter des transports dangereux.
Notre ennemi m'attend ; notre injure est commune,
Tu combattras pour moi : je brave la fortune.
Conduis donc mes Guerriers : qu'avec un fort plus
beau ,
Vanda remonte au Trône , ou descende au tombeau.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

U L R I E , *Gardes.*

P Rémilas va périr : Dieux ! protégés sa vie.
 Par Volomir encore elle est donc poursuivie ?
 On veut , pour le fléchir, me remettre en ses mains ;
 On sçait que j'y consens pour changer les destins
 D'un époux malheureux , contre qui tout conspire ,
 Et qui peut-être, hélas , dans ce moment expire !
 Coup affreux , que mes cris auroient pû prévenir !

Aux Gardes.

Quel est votre dessein ? Pourquoi me retenir ?
 Mais j'accrois son erreur en lui sauvant la vie !
 Il s'agit de ses jours : craindrai-je sa furie ?
 C'est à moi d'arracher ce Héros au trépas :
 Faisons plus que Vanda qui l'entraîne aux combats ;
 Montrons qui peut le plus, d'une Amante orgueilleuse
 Ou d'une épouse tendre autant que malheureuse.
 Ma rivale pour lui ne voudroit que mourir ,
 Et moi, qui mille fois ai formé ce désir ,
 A ses jours , par un trait qu'on aura peine à croire ,
 J'immole mon bonheur , & plus encore ma gloire,

TRAGÉDIE.

61

L'Univers sur mon sort quelque tems dans l'erreur ,
Ne jettera sur moi que des regards d'horreur .
Que la voix des humains me blâme ou m'applaudisse
Avec joye en mourant je fais ce sacrifice ,
Sans daigner m'informer si la terre l'apprend :
Qu'on l'ignore à jamais , il en fera plus grand.
On vient.



SCÈNE II.

ULRIE , BOLESTKY ,
un poignard à la main.

U L R I E.

VErs Volomir vous venez me conduire :
Du sort de mon époux daignerez-vous m'instruire ?
Hâtons-nous de sauver ses jours infortunés.

B O L E S T K Y.

Vous voulez les sauver, vous qui l'assassinés ?

U L R I E.

De douleur & d'effroi que mon ame est émue !
O Ciel ! funeste erreur que j'ai trop bien prévue ,
Lui-même croiroit-il ?

B O L E S T K Y.

Plein d'un projet fatal ,

Il vouloit expirer , ou perdre son rival.
 Il le voit , le poursuit , en prodiguant sa vie ;
 L'ennemi plus prudent l'attaque avec furie :
 Trop éloigné des siens qu'emporte leur valeur ;
 Ce Héros accablé sans céder au malheur ,
 Se jette dans un Fort qu'il ose seul défendre.
 Vanda pour le sauver propose de vous rendre
 Aux vœux de Volomir qu'elle avoit rejetés.
 Il s'arrête à ce prix , & vous y consentés !
 On instruit Prémislàs qu'une épouse qu'il aime ,
 Va combler ses malheurs , que vous voulez vous-
 même
 Vers un Traître. . .

U L R I E.

Ah ! Grands Dieux !

B O L E S T K Y.

Quelle fut sa fureur !

Quel désespoir cruel a déchiré son cœur !
 Il veut d'abord sur vous signaler sa vengeance ;
 Mais dans son infortune il en perd l'espérance :
 Aveuglé par sa rage , il commande à ma main
 De le venger sur vous. Ciel ! quel ordre inhumain !
 Il me l'a fait jurer. . . Serment que je déteste. . .
 Effroyable projet ! jour affreux ! coup funeste !

U L R I E.

Mélàs ! . . Je l'ai donc vû pour la dernière fois !

TRAGÉDIE.

63

BOLESTKY.

Dieux ! faut-il obéir à ses barbares loix ?

ULRIE.

Frappés ; qu'il soit instruit de mon obéissance ;
Certaine de ma mort & de mon innocence ,
Amante d'un époux qui doit me soupçonner ,
Et que tout , malgré lui , porte à me condamner ,
Je le plains seul, hélas ! qu'il m'aime ou me haïsse ,
Quels coups l'accableront , s'il sçait mon injustice !
Oui : son destin alors sera plus malheureux
Que le mien ne l'est même en cet instant affreux.
La vertu qui périt sous le masque du crime
A pour témoins les Dieux vengeurs de la victime ;
L'opprobre & le regret d'avoir pû la punir ,
Sont d'horribles tourmens que rien ne doit finir.
Que ne puis-je adoucir , époux cher & barbare ,
Les maux qu'en m'immolant ton erreur te prépare !
Dites-lui que sans crime il m'a donné la mort ;
Qu'il ne s'impute point un attentat du fort ,
Qu'Ulrie en ce moment où Prémislav l'abhorre ,
En expirant le plaint , lui pardonne & l'adore.
Vous balancés encore ?



S C E N E I I I.

ULRIE, BOLESTKY, VOLOMIR.

V O L O M I R.

JE viens sauver vos jours.

B O L E S T K I.

Que devient Prémislas ? volons à son secours.

S C E N E I V.

ULRIE, VOLOMIR, *Gardes.*

V O L O M I R.

DE quels nouveaux forfaits instruit-on votre frere ?

Un Epoux ordonnoit ce coup si sanguinaire !

Pourquoi l'a-t-on si-tôt arraché de mes mains ?

Les Polonois vainqueurs ont changé ses destins.

Je me suis emparé d'une secrète issue

Ouvrte à mes Guerriers, faiblement défendue :

Et tandis que le reste à la mort échappé ,

Fuit devant Prémislas à le suivre occupé :

Venez. . . .

ULRIE.

TRAGÉDIE.

65

U L R I E.

Que dites-vous ?

V O L O M I R.

Qu'il faut que je vous guide
Loin de ce lieu funeste , & des coups d'un perfide.
Ma Cour est votre azile ; oui , le Tiran n'est plus.
Ces Danois que j'ai craints à Dantzic descendus ,
Du sein de mes Etats partis pour m'y conduire ,
En combattant pour moi sont venus m'en instruire.
Suivez-moi : tout est prêt ; pourquoi différez-vous ?

U L R I E.

Je recevrai la mort de la main d'un Epoux ,
Plûtôt que d'accepter , quelque ordre qui m'en
presse ,

La retraite que m'offre une aveugle tendresse.
Ne tremblant plus pour vous , j'éclaircirai l'erreur ;
Qui d'un Epoux si cher m'enleve encor le cœur.
Tout enchaîne en ces lieux & mes pas , & mon
ame.

Tout m'y retient, l'honneur, le devoir & ma flâme.

V O L O M I R.

Dans ces lieux aujourd'hui vous voulez expirer ?
D'un Traître pour jamais il faut vous séparer.
Vous ne le verrez plus : il y va de ma gloire ;
Il m'a ravi ma sœur , l'Empire , la victoire.

F

Indigné de vos feux , outragé par leur choix ,
 Je vous arrache à lui , je le puis ; je le dois.
 Mon appui vous suffit : vous n'en avez point d'autre :
 La vengeance , le sang , ma fureté , la vôtre ,
 Tout m'oblige à guider ma sœur dans mes Etats.
 Vous résistés en vain , & vous suivrés mes pas.

U L R I E .

Arrête , frère injuste autant qu'impitoyable :
 Si tu ne l'étois pas sur le sort qui m'accable ,
 Tu verrois que c'est toi qui fait tout mon malheur ,
 Que pour toi j'allois perdre & la vie & l'honneur :
 Hélas ! à ton repos j'immolerois la mienne.
 Prémissas détrompé respectera la tienne ;
 S'il me chérit encore , espère tout de moi ,
 Et s'il me hait , je meurs sans me plaindre de toi.
 Ah ! pardonne aux transports d'une sœur éplorée ,
 Livrée à ses tourmens , par toi désespérée ,
 Dont toi seul est l'appui , qui tombe à tes genoux :
 Rends lui l'honneur , la vie , & le cœur d'un Epoux.

V O L O M I R .

Ne puis-je l'attracher à son erreur extrême ?



SCÈNE V.

ULRIE, PREMISLAS,
VOLOMIR, Suite.

PREMISLAS, dans l'enfoncement.

Dieux ! Vengeons mon amour... Oui, frappons ?
c'est lui-même.

ULRIE, en l'arrêtant.

Que faites-vous ? Ô Ciel !

VOLOMIR, tirant l'épée.

Traître, tu vas périr.

Meurs...



SCÈNE DERNIÈRE.

VANDA, ULRIE, PREMISLAS,

VOLOMIR, Suite.

V A N D A , à *Volomir*.**A**rrête, cruel.

U L R I E .

Daignez les secourir ,
 Madame , que sur moi tombe votre colere :
 Sauvez de leurs fureurs mon Epoux & mon frere.

P R E M I S L A S .

Son frere! . . .

V A N D A .

Ciel! qu'entends-je ?

V O L O M I R .

Qui : connais ton erreur ;
 Je devois me cacher , & te ravir ma sœur.
 Tu poursuivois ses jours : Fuld menaçait ma vie ,
 Il ne vit plus , je regne , & pars avec Ulrie.

P R E M I S L A S .

Chère Ulrie , à vos pieds vous me voyez mourir

D'horreur , de désespoir , d'amour , de repentir.

V A N D A.

Je ne m'atendois pas que dans cette journée ,
 Aux plus affreux tourmens je serois condamnée ;
 Ni que le même instant qui comble ton bonheur ,
 De mon fort malheureux auroit comblé l'horreur.
 Je reviens du Sénat , où malgré ta victoire
 On vouloit t'immoler dans les bras de la gloire.
 J'ai fait parler pour toi tes vertus , tes exploits ,
 Et devant mon pouvoir j'ai fait taire les Loix :
 Ton crime est effacé ; pour jamais on l'oublie :
 Mais ce n'est pas assez d'avoir sauvé ta vie ;
 J'ai contraint le Sénat à t'accorder son choix ;
 Il n'a rien fait encor si je n'y joins ma voix ,
 Et seule de l'Etat je suis encor Maîtresse.
 D'élire un Souverain cependant tout me presse ,
 Je ne puis avec toi partager mon pouvoir ,
 Et de tout autre choix naîtroit mon désespoir.
 En dénouant des nœuds dont le bonheur m'accable ,
 Que ne puis-je adoucir mon destin déplorable ?
 Mais je sens que mon cœur qui n'a pû t'obtenir ,
 Quoique désespéré , n'est pas né pour punir.
 S'il suivit les transports de sa flâme cruelle ,
 Il a crû ton épouse à tes vœux infidelle ;
 Je cède , en étouffant des regrets superflus :

Ulric a ton amour , l'Empire a tes vertus ,
 Je te perds. . . mes fureurs ont terni ma mémoire :
 J'en gémis. . . mais ma mort va me rendre ma gloire.

Elle se frappe.

P R E M I S L A S.

Arrêtés. . .

V A N D A.

Que ferois-je, en proie à mon ardeur ,
 Du Trône sans ta main , & du jour sans ton cœur ?
 Je meurs.

P R E M I S L A S.

Mon infortune à la sienne est égale.

U L R I E.

O Ciel ! tu me contrains à plaindre ma rivale.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier
 une Tragédie , qui a pour titre *Kanda* : Je
 crois qu'on peut en permettre l'impression. Fait à
 Paris , ce 16 Avril 1750. DE CAHUSAC.

Le Privilege se trouve à la fin de CALISTE
 Tragédie , imprimée chez le même Libraire.

Grave, Jean Hyacinthe de

VARON,

TRAGEDIE.

Par M. le Vicomte de G.... Capitaine au
Régiment de C....

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens François Ordinaires du Roi,
le 20 Décembre 1751.*

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez DUCHENE Libraire, rue S. Jacques
au-dessous de la Fontaine Saint Benoît,
au Temple du Goût.

M. D C C. LII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

A C T E U R S.

S O S T R A T E, Roi de Siracuse. M. LE KIRK:

VARON, ancien Tiran de Siracuse. M. SARASIN.

Z O R A I D E. Mlle CLAIROU.

PHILOS, Confident de Sostrate. M. LE GRAND:

EURIBAN, Confident de Varon. M. DUBOIS:

EURICLES, un des Chefs de la conjuration.
M. BONNEVAL.

PALMIRE, Confidente de Zoraïde. Mlle LAVOIS.
Gardes.

La Scène est à Siracuse Ville de Sicile.



VARON,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.
SOSTRATE, PHARE'S.

SOSTRATE.



LAISSE agir ma clémence ; un Prince
magnanime

N'a jamais confondu l'innocence & le
crime ;

Et je ne dois rougir que de la cruauté

Qui fermoit mon oreille aux cris de l'équité.

A ij

Qui moi , dans les horreurs d'une prison cruelle ;
 J'ai pu faire gemir une *Auguste Mortelle* ?
 Hé , qu'importe, *Pharès* , qu'un coupable *assassin*,
 Qu'un monstre ait donné l'être à cet objet divin,
 Si du sang que poursuit ma vengeance obstinée,
 Cet objet épura la source empoisonnée!

P H A R E' S.

Je ne condamne point ces nobles sentimens ;
 Seigneur , heureux les Rois qui dans leurs châti-
 mens ,

Entendent comme vous une main équitable ,
 Et savent séparer l'innocent du coupable !

Varon est un barbare , il mérite la mort ;

Sa fille est vertueuse , on doit plaindre son sort.

Mais, Seigneur c'est assez que de rompre sa chaîne,

Votre cœur devant elle a dépouillé la haine :

N'étendez pas plus loin l'effet de la pitié.

Quel seroit votre espoir ? Auriez-vous oublié

Que du trône sanglant, qu'occupoient vos ancêtres,

Son pere a renversé le meilleur de nos Maîtres ,

Et que dans le tombeau de ce Roi vertueux

Le fer précipita trois jeunes malheureux ?

Hélas ! je me flattois qu'aux rigueurs du supplice

Le Ciel auroit du moins arraché Cléonice ,

Et qu'un jour, dans ces murs , témoins de ses mal-
 heurs ,

L'Hymen avec vos droits confondroit vos douleurs.

Mais , Seigneur , le Tyran n'épargna son enfance ;
 Qu'autant qu'il crut par elle affermir sa puissance.
 Le Barbare vouloit , par des nœuds solennels ,
 Rendre un jour , de son fils , les titres plus réels.
 A peine il fut privé d'une tête si chère ,
 Qu'il livra Cléonice aux traits de sa colère.
 Ce bourreau l'immola. Jugez si vos bontés
 Doivent être le prix de tant de cruautés ?
 Ah ! loin de consoler une aimable captive ,
 Souffrez qu'elle abandonne une funeste rive ;
 Où sa vertu , baissant un front humilié ,
 Ne voit que le mépris où son sort est lié.

S O S T R A T E.

Quoi , Pharès ! il faudra qu'une fuite barbare
 L'enlève à Syracuse , & qu'elle nous sépare !
 Tu vois mon désespoir. Je ne puis le cacher :
 Dans le sein d'un ami je veux bien l'épancher.
 J'adore Zoraïde. Hé quel cœur si sauvage ,
 Eût pu s'armer contre elle ou conserver sa rage !
 Je me rappelle encor ces momens pleins d'horreur ,
 Cette nuit , qu'au trépas consacra ma fureur ;
 Où je crus que d'accord avec ma vigilance ,
 Le sommeil livreroit un traître à ma vengeance.
 Inutiles projets ! Instruit de son danger ,
 Varon trompa la main qui devoit l'égorger.
 La fuite à mes transports déroba la Victime ;
 Je parcourus ces lieux habités par le crime :

J'appertus Zoraïde. Ah ! Pharès , quel instant !
 Mon bras , entre la rage & le respect flottant ,
 Ne savois que refondre en ce moment terrible s.
 L'aimable Zoraïde , à la mort insensible ,
 Rendoit son ennemi d'autant plus incertain .
 Qu'au poignard sans murmure elle tendoit le sein .
 Le respect l'emporta : mon courroux , moins sévère ,
 L'envoya dans les fers achever sa misère .
 J'ai depuis de son sort adouci la rigueur :
 Je l'ai dû pour calmer le trouble de mon cœur .
 Le Ciel , pendant trois ans qu'elle fut opprimée ,
 N'a répandu qu'horreur dans mon âme allarmée ;
 Ma vertu se laissoit de nourrir ce poison ,
 Je crus qu'en arrachant du sein de sa prison
 La Beauté qu'accabloient les loix de la vengeance ,
 J'appaiserois ce trouble armé pour sa défense .
 Je ne me trompois point . A peine ses beaux yeux
 Revirent parmi nous la lumière des Cieux ;
 Mon allarme cessa . Leur éclat adorable
 Me rendit cette paix aux grandeurs préférable :
 Ou plutôt je sentis qu'un pouvoir enchanteur
 Vengeoit la cruauté de leur persécuteur .

P H A R È S .

Vous devez méconnoître une injuste puissance ;
 Etouffez cet amour nourri sans espérance ;
 Vous êtes vertueux , & je ne puis songer . . .

TRAGÉDIE,

SOSTRATE.

Que dis-tu ? quel soupçon ! garde toi d'outrager
Un cœur, malgré ses feux, jaloux de sa mémoire,
Je connois les devoirs où m'engage la gloire.
Je sçai que Zoraïde est fille de Varon ,
Et qu'il faut soupirer & me taire à ce nom.
Je ne veux que la voir , qu'en essuyer les larmes ,
Je puis sans espérance en adorer les charmes.
Souffre que j'adoucisse un ennui si profond :
Un caractère auguste est gravé sur son front.
Peins toi ce front aimable & cette modestie,
Ce respect pour la main sur elle appesantie.
Cher Pharès, quel mélange, & comment concevoir
Qu'un monstre, qui forma le projet le plus noir ,
Qui marqua sa fureur d'un lâche parricide ,
Qui bravant le lieu même où la foudre réside ,
Jusqu'en son sanctuaire osa faire égorger
Des Prêtres dont le zèle avoit pu l'outrager ,
Qui libre des remords dont notre ame est atteinte,
A banni de la sienne & l'espoir & la crainte ;
Oui , comment concevoir qu'à ce monstre odieux
Nous devions un objet si ressemblant aux Dieux ?

PHARÈS.

Vous me voyez frappé d'un effet si bizarre ;
Mais, pour être étonnant, il n'en est pas plus rare :
Et l'on voit chaque jour, par un prodige heureux,
D'un pere criminel naître un fils vertueux.

V A R O N ,

Loin d'en vouloir chercher la cause impénétrable ,
Ne songez qu'à détruire un penchant redoutable ;
Et qu'à mettre l'objet de ce fatal pouvoir ,
En état dès ce jour de ne vous plus revoir.

S O S T R A T E .

Ah ! quelle est ta rigueur , & que m'oses-tu dire ?
Qui moi , que de ma Cour.... Mais que nous veut
Palmire ?

S C E N E I I .

SOSTRATE , PHARE'S , PALMIRE .

P A L M I R E .

ZORAÏDE, un instant , peut-elle sans effroi
Se prosterner, Seigneur, aux genoux de son Roi ?

S O S T R A T E .

L'aimable Zoraïde à mes pieds prosternée !
Qu'entens-je ? Mes égards pour cette Infortunée ,
Ne lui prouvent-ils pas que sans rien redouter
Ses innocens attraits peuvent se présenter ?
Qu'à toute heure , en tous lieux je suis prêt à l'en-
tendre ?

Vous pouvez l'en instruire , allez.

TRAGÉDIE.

5

SCÈNE III.

SOSTRATE, PHARE'S, GARDES,

SOSTRATE.

QUEL parti prendre ?
Je prévois son dessein, me rendrois-je à ses pleurs ?
Cher ami, quels combats ! excuse mes douleurs.
Tu vas voir si ma crainte est injuste ou fondée ;
Si l'objet, dont l'Amour m'offre partout l'idée ;
Doit inspirer ce trouble à mon cœur abbatu !

PHARE'S.

Il est tems que ce cœur rappelle sa vertu :
Zoraïde paroît.

SCÈNE IV.

SOSTRATE, ZORAÏDE, PHARE'S,
PALMIRE, GARDES.

ZORAÏDE.

UN triste captive ;
Que l'opprobre a dû rendre incertaine & craintive ;
Pourra donc de son Maître embrasser les genoux ?

V A R O N , S O S T R A T E .

Ah ! Madame ! Prenez des soins dignes de vous ;
 Pour cet abaissement la vertu n'est point née :
 Et je benis cent fois l'heureuse destinée
 Qui remet à mon bras le soin de reparer
 Les maux , où ma fureur avoir pu vous livrer.
 Contemplez maintenant ce terrible Sostrate ;
 Voyez si dans ses yeux la moindre haine éclate.
 Levez ce front modeste , il n'a point à rougir ,
 Et pour vous sans remords ma bonté peut agir.
 Quel dessein vous conduit , vertueuse Princesse ?

Z O R A I D E .

Où suis-je ? quel langage ? Est-ce à moi qu'il s'a-
 dresse ?

Moi , fille de Varon pros crit sur ces remparts ,
 Moi , dont j'ai vu l'arrêt tracé dans vos regards ,
 Je puis vous inspirer une pitié si tendre !
 Dans mon étonnement je crains de me méprendre.
 Quoi , Seigneur ! voulez-vous enchaîner, malgré
 moi ,

Un courroux Non le sort m'impose une au-
 tre loi.

Je dois me souvenir qu'un funeste salaire ,
 Livre au premier vengeur la tête de mon pere ?
 Qu'en ce moment peut-être entouré d'assassins ,
 Varon finit par vous ses malheureux destins.

TRAGÉDIE.

11

Non que je vous reproche un soin qui vous honore.

Vous vengez des parens dont le sang fume encore ;
Mais le même devoir qui paroît vous guider ,
M'apprend qu'avec horreur je dois vous regarder ;
Et que de vos bienfaits le seul qui doit me plaire ,
Est l'exil où je veux renfermer ma misère.
Ne le refusez point à mes desirs pressans ,
Ou permettez , Seigneur , que mes cris impuissans
Soient encore étouffés dans cette Tour funeste ,
Qui devoit de mes jours ensevelir le reste.

SOSTRATE.

Quel choix vous me laissez ! Qu'il me paroît affreux !

Hé quoi ! vous exigez qu'un Prince généreux
Laisse errer sur la terre, ou gémir dans les larmes ;
Un objet, dont les Dieux ont respecté les charmes ?
Non , je veux me régler sur ces Dieux bienfaisans ;
Je veux calmer mon trouble & mes remords pressans.

Je veux à ces regards, dont le pouvoir m'attire ,
Devoir le nouvel être & le jour où j'aspire ,
Près de vous , malgré moi , je me sens retenu.
Un Dieu , dont le pouvoir ne m'étoit pas connu ,
Semble même prédire à ce cœur qu'il anime ,
Que je vais m'appuyer d'un titre légitime.

Mais quoi ! Vos yeux encor se remplissent de pleurs !
 Cet aveu mettroit-il le comble à vos malheurs ?
 Hé bien , fuyez , Madame , & loin de ce rivage ,
 Dérobez-vous aux soins d'un odieux hommage.
 Je vais , de ce départ , ordonner les apprêts :
 Souffrez que leur éclat égale mes regrets ;
 Qu'il m'aide à reparer une injuste vengeance :
 Jusques-là , jouissez d'une entière puissance.
 Libre dans ce Palais , daignez en écarter
 Le premier , dont l'aspect pourra vous irriter.

à Pharès.

Vous , Pharès , que sa Garde ait soin de disparaître.

Si quelque audacieux condamnoit votre Maître ,
 Que la terreur apprenne à sa témérité ,
 Qu'on ne connoît ici de loix que l'équité.

SCENE V.

ZORAIDE , PALMIRE.

PALMIRE.

QU'us de grandeur, Madame, & que votre
 courage,
 Triomphe avec éclat d'un dangereux hommage !
 Souffrez que j'applaudisse au dessein généreux,
 Qui va vous arracher de ces bords malheureux.

TRAGÉDIE.

13

Une vertu si rare eût mérité sans doute
Qu'on essuyât les pleurs que le devoir vous coûte.

ZORAÏDE.

Ah ! que dis-tu , cruelle ? Epargne mes ennuis.
Cesse de me vanter, & vois mieux qui je suis.
Je ne veux pas du moins surprendre ta tendresse,
Et te paroître illustre avec tant de foiblesse.
Tu ne vois plus en moi cet objet vertueux,
Digne de ta pitié ni d'un sort plus heureux.
Les Dieux ont rejeté ta chere Zoraïde.
Son cœur , triste jouët d'une flâme perfide ;
N'offre plus qu'un Autel, où ce coupable amour
Ose verser le sang qui me donna le jour.
Tu frémis , je le vois , je frémis plus encore ;
Et si dans les replis de ce sein qui s'abhorre ,
Je laisse à tes regards entrevoir mon erreur ,
C'est pour en mieux connoître & mieux sentir
l'horreur :

C'est pour mieux engager ton zele & ta prudence ,
A m'arracher des bords où ce feu prit naissance ,
Où ma gloire courroit d'autant plus de danger ;
Que mon propre vainqueur daigne m'y protéger ;
Qu'ainsi que dans son ame une voix criminelle ,
Applaudit dans la mienne à cette ardeur rebelle
Et me dit que ce Roi , qui doit m'être odieux ,
Ce Sostrate est l'Epoux que m'ont choisi les Dieux.

Quoi, Solrate ? Ah, qu'entens-je !

ZORAIDE.

Où , ce Vainqueur funeste ,
Ce fléau de mon sang , qu'il faut que je déteste ,
Je l'adore , te dis-je , & loin que ma raison
Me serve à repousser ce dangereux poison ;
Ce charme , dont mon cœur , trop foible & trop
 sensibile ,
Fut surpris à l'aspect d'un ennemi terrible ,
Je sens même . . .

PALMIRE.

Arrêtez, & daignez renfermer
Le secret d'un amour qu'on ne peut que blâmer.
On vient.

SCENE VI.

ZORAIDE, PALMIRE, EURIBAN.

EURIBAN.

PUIS-je sans crainte, illustre Zoraïde,
Ouvrir sur votre sort une bouche timide ?
Nul Mortel ne peut-il m'observer en ces lieux ?

TRAGÉDIE.

25

ZORAÏDE.

Mes secrets n'ont ici de témoins que les Dieux;
Je ne suis plus réduite à dévorer mes larmes;
Le Roi, qu'ont pénétré mes mortelles alarmes,
Me laisse dans sa Cour aussi libre que lui.
Parlez, cher Euriban, dissipez mon ennui.
Les Dieux, dont j'éprouvois la vengeance sévère,
Se sont-ils expliqués sur le sort de mon père?
Est-il encor vivant & sçait-on en quels lieux...

EURIBAN.

Vos vœux sont exaucés; rendez grâces aux Dieux;
Ils l'ont soustrait aux coups d'une main meurtrière,

ZORAÏDE.

Ce Prince infortuné voit encor la lumière?
Hé, quels sont les climats où je dois le chercher?

EURIBAN.

Madame... parmi nous il vient de se cacher.

ZORAÏDE.

Dans Syracuse? O Ciel!

EURIBAN.

Renfermez cette crainte :
J'ai prévu la frayeur dont votre ame est atteinte.
Le danger de ce Prince, entouré d'ennemis,
Allarme avec raison ce cœur tendre & soumis;

Mais , Madame , songez que de votre prudence
 Dépendent, les complots que trame sa vengeance.
 Déjà , s'il n'avoit crainit un transport indiscret,
 Il se fût jusqu'à vous introduit en secret.
 Sans témoins maintenant vous goûteriez vous-
 même

La douceur d'embrasser un pere qui vous aime.
 Il brûle de paroître à vos regards surpris.
 Je viens à ce moment préparer vos esprits.
 Non moins que votre allarme, il a crainit votre joie
 Gardez qu'un ennemi la soupçonne ou la voye.
 Sous les pas de Varon un abime est ouvert ;
 Donnez le réms , Madame , au parti qui le sert ,
 D'affurer des projets dont l'écueil est terrible.
 Je vais joindre ce Prince à vos maux si sensible.
 Sous les traits d'un Esclave il viendra vous trou-
 ver.

Que, comme vous , Palmire ait soin de s'éprouver,
 Qu'elle songe qu'un cri , qu'un geste involon-
 taire ,

Peut dans son propre piège entraîner votre Pere.



SCENE

SCÈNE VII.

ZORAÏDE, PALMIRE.

ZORAÏDE.

VIENS, suis-moi ; je succombe à ce nouveau
revers ;

Je frémis , je voudrois être encor dans les fers
Pour Varon , pour Sostrate également troublée ;
Je vois d'un coup certain ma tendresse accablée.

PALMIRE.

Quoi ? de sort d'un Amant votre esprit occupé ,
Ose encor . . .

ZORAÏDE.

Ne peut-on n'en pas être frappé ?
N'as-tu pas vu toi-même avec quelle clémence
Sostrate use envers nous des droits de la ven-
geance ?

Je ne m'aveugle point : mon pere est son sujet ;
Et loin d'en approuver le barbare projet . . .
Mais que dis-je ? Est-ce à moi de condamner un
pere ?

Malheureuse ! Où portai-je un regard téméraire ?

B.

Ah ? par respect du moins je devois le baisser.
Le danger d'un Amant a droit d'intéresser ;
Mais l'Auteur de nos jours, fut-ce un pere con-
pable ,
N'est pas moins revêtu d'un titre respectable ;
Et dans quelques projets qu'il se laisse entraîner ;
Il n'appartient qu'aux Dieux de les examiner.

Fin du premier Acte.





A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VARON EURIBAN.

VARON.



N croirai-je mes yeux ? Suis-je dans
 cet azile ,
 Dans ce même Palais , en revers si fer-
 tile ,
 Où surpris sans secours dans les bras du sommeil ,
 J'eus peine à fuir la mort, offerte à mon reveil ?
 Souffre que mes regards en parcourent l'enceinte ;
 Souffre qu'un lieu funeste , où ma honte est em-
 preinte ,
 Ranime un désespoir qui ne s'est occupé
 Que du sort du Barbare, à mes coups échapé.
 Quoi ! d'un sang odieux la source coule encore !
 Ah ! déjà dans mon cœur ma haine le dévore.
 B ij

Parle. Que dit ma Fille ? Est-ce ici que tès soins ;
Que ton zèle à mes yeux doit l'offrir sans té-
moins ?

E U R I B A N .

Où , Seigneur , vous voyez la paisible retraite
Où son cœur s'abandonne à sa crainte inquiète.
Sostrate a défendu qu'on y vienne épier
Les soupirs que son trouble ose m'y confier.
J'ai sçu , par des détours que l'on connoît à peine ,
Vous guider jusqu'aux murs de l'enceinte pro-
chaine.

Ne craignez rien. Dailleurs , sous ce déguisement,
Vos traits sont si voilés qu'on s'y trompe aisé-
ment.

Votre Fille , elle même , auroit pu s'y méprendre ;
Si votre amour trop prompt eût voulu la surpren-
dre.

Vous allez la revoir plus belle que jamais.
Les pleurs , dont sa tristesse a baigné ce Palais ,
Loin d'éteindre des yeux où regnoient tant de
charmes ,

N'ont fait que leur prêter de plus puissantes ar-
mes.

On dit même , qu'épris de leur attrait vainqueur ,
Sostrate osoit former des projets sur son cœur.
Jugez , si les complots d'un amour si coupable ,
Ont dû mettre le comble à l'ennui qui l'aocable.

TRAGÉDIE.

21

Compagnon de ses fers , j'en ai vu les regrets ;
Son tiran s'est armé du dernier de ses traits.
Pour moi , quelque revers dont le sort vous me
 nace ,

Je suis prêt à confondre , à punir son audace.
Disposez de mon bras , rien ne peut m'effrayer.

V A R O N.

Viens , embrasse ton Roi. Qu'il est doux d'essuyer
Les larmes d'un ami , si tendre & si sincère.
Ma juste confiance en fera le salaire.

Oui , je veux dans ton cœur déposer un secret ;
Que le mien dès long-tems te faisoit à regret.
Mais j'aperçois ma Fille , & malgré sa prudence
Je ne puis l'honorer de cette confiance.

Laisse-nous. Je ne veux que ses yeux pour té-
 moins.

Près de ce lieu funeste , Ami , je te rejoins ;
Va m'attendre , & permets que ma haine fidelle
Concerte ma vengeance ou ma perte avec elle.

S C E N E I I.

VARON, ZORAIDE,
PALMIRE.

ZORAIDE.

LE voici. Quel instant ! Qu'il a pour moi d'as-
pas ! *en avançant.*
Est-ce une illusion ? Mon Pere dans mes bras !

VARON.

O ma Fille !

ZORAIDE.

Hé quel Dieu vous rend à ma espé-
dresse ,
Mon Pere ? Ah ! que ce jour répandroit d'allé-
grette ;
Si parmi tant d'écueils vos jours infortunés
N'offroient point votre perte à mes sens étonnés ?
Quel soin peut vous conduire en ce lieu redouta-
ble ?

VARON.

Quoi, ma Fille ! Un Cruel , dans sa rage impla-
cable ,
Ose y faire gémir sous un joug odieux ,
Le seul de mes enfans que m'ont laissé les Dieux !

Et te crois que muet aux cris de la nature ,
 Je me déguiserai ta honte & mon injure ;
 Tu crois que, sans frémir , apprenant tes douleurs
 Ma tendresse pourra se borner à des pleurs.
 Ah , combien éloigné des maximes du trône ,
 Ai-je vu d'un autre œil l'horreur qui t'environne !
 Souffre que dans tes bras mon amour paternel ,
 S'efforce d'adoucir un ennui si cruel.
 Ma Fille ! ... N'est-ce point un songe qui m'abuse ?
 Es-tu bien ce trésor que ma rage confuso ,
 Fut contrainte , en fuyant , de livrer au vainqueur ?
 Quelle perte pour moi ! Qu'elle afflige mon cœur !
 Que de fois , vers ces lieux ma tendresse inquiète
 Fit revoler ce cœur du fond de ma retraite !
 Il me sembloit toujours , contre des inhumains ,
 Te voir rendre , vers moi , tes innocentes mains.
 Juge si de tes fers l'empreinte remarquable ,
 Rend ton Pere sensible , & Solitaire coupable.
 Quoi ! d'une indigne chaîne il osa te charger ,
 Ma Fille ! Ah ! j'en frissonne , & je veux t'en venger.
 Tu pâlis ? Juste ciel ! aurois-tu la foiblesse
 De trembler à l'aspect du péril qui le presse ?
 Ah , si pour soutenir ta gloire ou ta douleur ,
 Il ne te suffit point de ton propre malheur ,
 Joins y le désespoir d'un Pere déplorable ,
 Obligé de traîner un sort si misérable ,
 Pourrois-tu , sans frémir , concevoir le destin
 D'un Pere , à chaque pas pressé d'un assassin !

Non , je te rends justice , & te crois plus sensible ;
 Non , tu ne voudras point que cette main terrible ;
 Frappe seule des coups que tu dois m'envier.
 Sans doute à mes transports tu vas t'associer.
 Ta main leur est utile , il faut qu'elle s'apprête ;
 Il faut qu'en ce lieu même , où tu crains pour ma
 tête ,

Tes soins adroitement attirent l'ennemi ,
 Qui brave mon courroux , ou le croit endormi.
 Je sçais que le Barbare ose avec insolence ,
 Offrir à tes appas un culte qui t'offense.
 Venge toi. Ma fureur n'exige de ton bras ,
 Que de tendre le piège , & d'y guider ses pas.
 Je frapperai. Choisis le lieu du sacrifice ;
 Dis-moi l'heure qu'il faut que ma haine faisisse ;
 Je previendrai tes vœux ; tu n'as qu'à le régler.

ZORAIDE.

Mon Pere. . . .

VARON.

He quoi ! ton cœur semble encor
 se troubler ?
 Quel soupçon fais-tu naître , ô Fille infortunée !

ZORAIDE.

Ah ! que n'ais-je au tombeau rempli ma destinée ;
 Je n'aurois pas , du moins , par de coupables vœux ,

VARON,

Que dis-tu ?

ZORAIDE.

ZORAÏDE.

Vous voyez mon desespoir affreux ;
Je me meurs ; je ne puis en dire davantage.

V A R O N.

Ah ! tu m'en dis assez , & je vois mon outrage.
Cruelle , ainsi ton cœur , trahissant son devoir ,
D'un ascendant honteux , subiroit le pouvoir ?
Quoi ! dans le même instant qu'un Prince sangui-
naire

Ne respire à tes yeux que la mort de ton Père ,
Je t'en vois idolâtre , & loin de l'accabler ,
Ce n'est que pour ses jours que je te vois trem-
bler ?

Ah ! cache moi l'ardeur d'une flamme si noire.
Tu peux trahir les droits réclamés par la gloire ;
Mais les miens sont sacrés ; tu ne peux m'en priver,
Et c'est moi , que ta main doit défendre & sauver.
Le dessein en est pris : rien ne peut m'en distraire.
Choisis. Il te faut perdre ou l'Amant ou le Père ;
Je ne veux point tenter un succès incertain ;
Moi-même du Cruel je veux percer le sein.
Vois le moins cher des deux que ton cœur veut
proscrire.

Si dans ce lieu funeste on sçait que je conspire ;
Je suis perdu. Prononce entre un Amant & moi.
Peut-être que les pleurs que j'ai versés pour toi,
Les soins que ma tendresse a pris de ton enfance
Devroient m'être garans de ta reconnaissance.

Non , je te rends justice , & te crois plus sensible
 Non , tu ne voudras point que cette main terrible ;
 Frappe seule des coups que tu dois m'envier.
 Sans doute à mes transports tu vas t'associer.
 Ta main leur est utile , il faut qu'elle s'apprête ;
 Il faut qu'en ce lieu même, où tu crains pour ma
 tête ,

Tes soins adroitement attirent l'ennemi ,
 Qui brave mon courroux , où se croit endormi.
 Je sçais que le Barbare ose avec insolence ,
 Offrir à tes appas un culte qui t'offense.
 Venge toi. Ma fureur n'exige de ton bras,
 Que de tendre le piège , & d'y guider les pas.
 Je frapperai. Choisis le lieu du sacrifice ;
 Dis-moi l'heure qu'il faut que ma haine faisisse ;
 Je previendrai tes vœux ; tu n'as qu'à le régler.

Z O R A I D E.

Mon Pere !...

V A R O N.

He quoi ! ton cœur semble encor
 se troubler ?
 Quel soupçon fais-tu naître , ô Pille infortunée ?

Z O R A I D E.

Ah ! que n'ais-je au tombeau rempli ma destinée ;
 Je n'aurois pas, du moins, par de coupables vœux.

V A R O N,

Que dis-tu ?

Z O R A I D E.

ZORAÏDE.

Vous voyez mon desespoir affreux :
Je me meurs ; je ne puis en dire davantage,

VARON.

Ah ! tu m'en dis assez , & je vois mon outrage :
Cruelle , ainsi ton cœur , trahissant son devoir ,
D'un ascendant honteux , subiroit le pouvoir ?
Quoi ! dans le même instant qu'un Prince sangui-
naire

Ne respire à tes yeux que la mort de ton Père ,
Je t'en vois idolâtre , & loin de l'accabler ,
Ce n'est que pour ses jours que je te vois trem-
bler ?

Ah ! cache moi l'ardeur d'une flamme si noire.

Tu peux trahir les droits réclamés par la gloire ;
Mais les miens sont sacrés ; tu ne peux m'en priver,
Et c'est moi , que ta main doit défendre & sauver.
Le dessein en est pris : rien ne peut m'en distraire.
Choisis. Il te faut perdre ou l'Amant ou le Père ;
Je ne veux point tenter un succès incertain :
Moi-même du Cruel je veux percer le sein.

Vois le moins cher des deux que ton cœur veut
proscrire.

Si dans ce lieu funeste on sçait que je conspire ;
Je suis perdu. Prononce entre un Amant & moi.
Peut-être que les pleurs que j'ai versés pour toi,
Les soins que ma tendresse a pris de ton enfance
Devroient m'être garans de ta reconnoissance.

Pour prix de tant d'amour , ose à ses assassins ;
 Ose livrer un Père , échappé de leurs mains.
 Le Ciel , jusqu'à ce jour , a pris soin de ma vie ;
 Veux-tu que par tes coups elle me soit ravie ?

Z O R A I D E .

Mon Père ! . . .

V A R O N .

Jete laisse ; & cours à mes amis
 Annoncer le signal , que je leur ai promis.
 Le trépas de Sostrate est ce signal terrible ;
 Ma prudence ne veut , vers ce Palais horrible ,
 Et attirer qu'alors les flots tumultueux.
 Adieu , fais avertir cet Amant malheureux ,
 Et prens soin qu'à tes pieds la fureur qui m'anime ,
 N'ait plus à mon retour qu'à fraper la Victime.

S C E N E I I I .

Z O R A I D E , P A L M I R E .

Z O R A I D E .

QU'ENTENDS-JE ? Quelle loi prescrit-il à mes
 feux ?

Qui moi , que trahissant un maître généreux ,
 Je tends à son amour un piège si funeste !
 Pourriez-vous l'approuver , Dieux vengeurs que
 j'atteste ?

Non , vous m'en puniriez : il n'est point de de-
voir

Qui rende respectable un injuste pouvoir.

Quand mon Père médite une affreuse vengeance ;
Je dois baisser les yeux & garder le silence.

Mais , lorsque sa rigueur , loin de m'en séparer ,
Veut me forcer moi-même à la mieux assurer ,
Je dois désobéir & braver sa colère.

à Palmire.

O toi , qu'a dû confondre un ordre si sévère ;
Parle ; à qui faudra-t'il que je garde ma foi ?
Dans l'un je vois mon Père , & dans l'autre mon
Roi.

L'un veut me rendre injuste & complice d'un
crime ;

L'autre m'arrache aux traits d'un courroux légi-
time :

Et peut-être , au moment que l'on juroit sa mort ;
N'étoit-il occupé que du soin de mon sort.

Peut-être , avec tendresse & plein de confiance ;
Vient-il m'en donner même une prompte assa-
rance ?

Je ne me trompe point , je le vois s'approcher.

Que ma frayeur redouble , ô Ciel ! où me ca-
cher !

SCENE IV.

**SOSTRATE, ZORAIDE,
PHARE'S, PALMIRE,
GARDES.**

SOSTRATE.

OU vous cacher, Madame ? Hé quoi votre
colère

Produit encor sur vous son effet ordinaire ?

Vous ne sçauriez encor soutenir les regards

D'un Vainqueur, dont les loix ont pour vous tant
d'égards ?

De quoi vous plaignez-vous ? Viens-je, au gré de
ma flamme,

Vous retracer le trouble où vous plongez mon
ame ?

Qu'un soin bien différent me conduit en ces lieux !

Je viens y recevoir vos funestes adieux.

Peut-être un cœur moins noble eût saisi l'avan-
tage,

Que donne à ma tendresse un discours qui m'ou-
trage.

De coupables Sujets, lents à me seconder,

Prétendent qu'en ces lieux je devois vous garder ;

Que les Mânes sanglans dont j'occupe le Trône ,

Murmureront des soins que mon zèle vous donne,
 Mais j'imité les Dieux dont les hardis Mortels ,
 Osent souvent blamer les décrets éternels.
 Il suffit à ces Dieux , d'en sentir la sagesse
 Sans descendre à confondre un orgueil qui la blesse.
 Venez , je veux moi-même, aux yeux de mes Sujets ,
 Vous rendre à des soupirs que suivront mes regrets.

ZORAÏDE.

Où me vois-je réduite , & que puis-je répondre !
 Seigneur , tant d'appareil ne sert qu'à me confondre.
 L'éclat ne doit point suivre un sort tel que le mien.
 L'obscurité sied mieux à qui ne prétend rien.
 Que déjà loin de vous une fuite plus prompte ,
 N'a-t-elle enseveli ma douleur & ma honte !
 Laissez-moi dérober mon affreux désespoir ;
 Laissez-moi fuir ce jour que je n'ose plus voir.

SOSTRATE.

J'entens. Vous ne voulez qu'éviter ma présence :
 Et tout , jusqu'à mon zèle , est une violence.
 Je ne vous suivrai point. Il faut vous obéir :
 Ce bonheur est un droit dont Pharès va jouir.
 Souffrez qu'il vous conduise un Peuple téméraire :
 Confond dans son yvresse & la Fille & le Père :
 Pharès le contiendra. Son zèle m'en répond.
 Hâtez-vous de calmer ce désespoir profond.

Partez. Suivez, Madame, un guide si fidèle:

ZORAÏDE.

Quel état ! je succombe à ma douleur mortelle :

Je ne me connois plus dans le trouble où je suis.

SOSTRATE.

Quoi ! Madame

ZORAÏDE.

Ah ! Seigneur, vous voyez mes
ennuis.

Rien ! l'approche des maux où mon ame est livrée.

Souffrez que dans l'horreur, dont elle est péné-
trée ,

Je diffère ma fuite , & cache à l'Univers

Des pleurs, que vos bienfaits ont rendu plus amers.

S C E N E V.

SOSTRATE , PHARÈS , GARDES.

SOSTRATE.

CHer Pharès , d'où peut naître une douleur si
vive ?

Quoi ! lorsqu'à son repos ma tendresse attentive ,

Se fait , pour s'en priver , un effort généreux ,

Son desespoir éclate & devient plus affreux ?

TRAGÉDIE. 31

Qu'en penses-tu ? Quel est ce trouble qui l'agite ?
Elle n'osoit parler , & son ame interdite. . . .

Ah ! si c'étoit l'amour qui comblât ses malheurs !

Viens. Je veux pénétrer le secret de ses pleurs.

Je ne sçai , cher Ami : plus j'observe ses charmes ,

Plus mon cœur s'attendrit & prend part à ses larmes.

Viens. Le Ciel de ses droits ne m'a point revêtu ,

Pour laisser soupirer & souffrir la vertu.

Fin du second Acte.





A C T E I I I .

SCENE PREMIERE.

ZORAIDE, PALMIRE.

ZORAIDE.



U o i ! tu veux que ma main, sur le
bord de l'abîme ,
Précipite les pas d'un Roi si magna-
nime ?

Tu veux que je l'écoute, & le souffre en des lieux ,
Où prétend l'immoler un Père furieux ?

Ah ! peut-être qu'au gré de sa haine implacable ,
Le Cruel va paroître en ce lieu redoutable.

Prends soin d'en écarter un malheureux Amant.

Va l'attendre , préviens son noble empressement.

Ce Monarque me cherche , il pourroit me sur-
prendre ;

TRAGÉDIE.

33

Cours, dis-lui que les pleurs, que j'ai lieu de répan-
dre ,

Ne me permettent pas de m'offrir devant lui ;
Que je veux sans témoins devorer mon ennui.

SCÈNE II.

ZORAÏDE *seule.*

Dieux ! daignez rassurer la triste Zoraïde.
N'est-ce pas votre voix , votre main qui la
guide ?

Quel trouble agite encor son esprit abbatu ?

La paix est-elle ailleurs qu'au sein de la vertu ?

De cet effroi cruel , que faut-il que j'augure ?

Est-ce un cri de l'Amour ou bien de la Nature ?

Qu'ai-je fait pour trembler , pour éprouver l'hor-
reur. . . .

SCÈNE III.

VARON, ZORAÏDE.

VARON.

Zoraïde , est-ce ainsi que tu sers ma fureur ?
Je croyois que fidelle au transport qui m'anime ,

Ta voix eût dans le piège attiré ma victime,
Ton devoir suffisoit pour t'y déterminer.

Z O R A I D E.

Mon Père , à quel emploi m'osez-vous destiner ?
Dans un tendre respect élevé dès l'enfance ,
Mon cœur voudroit garder un modeste silence :
Mais, daignez voir, vous-même, à quelle extrémité
Vous réduisez ce cœur, en secret révolté.
Vous voulez que ma main , à vos ordres soumise ;
Serve un courroux aveugle , & que rien n'autorise.
Sujette de ce Roi , dont il veut se venger ,
De quel droit dans son sang irai-je me plonger ?
Puis-je ignorer qu'un front, orné du diadème ,
Doit paroître , aux Mortels , la Divinité même ?
Que, sans un sacrilège , on ne peut effacer
L'empreinte qu'elle-même elle eut soin d'y tra-
cer ?

Ne vous figurez pas qu'une coupable adresse ,
D'un intérêt sacré couvre ici ma tendresse.
Un cœur , tel que le mien , est né pour triompher
D'un penchant que l'honneur doit lui faire étouf-
fer.

Le soin de ce repos , où le vôtre renonce ,
L'amour de la justice en dicte la réponse.
Souffrez que ma douleur , pour la première fois ,
Ose élever vers vous une timide voix.
Dans vos sanglans projets quelle ardeur vous dé-
vore ?

TRAGÉDIE.

31

Sorti du plus beau sang que Syracuse adore ,
Près du Trône placé par un Roi généreux ,
Étoit-il sur la terre un mortel plus heureux ?
Quel Démon vint troubler une paix si profonde ?
Pourquoi livrer la guerre au plus grand Roi du
monde ?

Pensiez-vous que ce Trône , où vous êtes monté ,
Offrit plus de bonheur ou de solidité ?
Hélas ! est-il un Roi , si nous devons l'en croire ;
Que le trouble n'assiège au milieu de sa gloire ?
En est-il , quelque rang qu'il ait droit d'occuper ,
Qu'un revers n'humilie & n'ait sçu détromper ?
Ah ! si même un Roi juste éprouve l'amertume ,
Que faudra-t'il alors que l'Univers présume
D'un Mortel qui l'opprime , & qui , né pour servir ,
Loin de venger le trône , osera le ravir ?
Mon Père , au nom des Dieux , au nom d'une ten-
dresse ,

Qu'autant que mon repos , votre sort intéresse ;
Daignez suivre mes pas. Abandonnez des lieux ;
Où vous avez à craindre & la terre & les cieux.
Venez dans un azile , à vos jours moins funeste ;
Vous assurer du moins le seul bien qui vous reste.
Venez-y contempler votre sort de plus près :
Venez-y comparer aux douceurs de la paix ,
L'éclat de ces grandeurs que foule la sagesse :
Et vous verrez alors si leur trompeuse yvresse ;
Si le sort de ces Rois , avec faste honorés ,
Vaut le sort des Mortels , de leur Maître ignorés.

Va , tu n'es point mon sang ; va , je te defavoue ;
 Va gémir d'un projet où tu veux que j'échoue.
 Rien ne peut le changer. Le Trône est le seul bien
 Capable de remplir un cœur tel que le mien.
 Formé pour ce haut rang , je veux que mon au-
 dace ,

Je veux que mon orgueil ou s'y brise ou m'y place.
 Le secours de ton zèle auroit pû dans ces murs ,
 Me fournir des moyens & plus prompts & plus
 sûrs ;

Mais , puisque de mes vœux ton amour se sépare ,
 Je vais , à force ouverte , attaquer un Barbare.
 Oui , je vais contre lui , guidé par ma fureur ,
 Soulever des Sujets , prêts à semer l'horreur.
 Je crois entendre ici les noms que tu me donnes ;
 Il me semble . . .

S C E N E I V.

VARON, ZORAIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

A H ! Madame ,
 ZORAIDE.

Hé bien , quoi ! tu frissons ?

PALMIRE.

Ma prudence auroit soin de cacher mon effroi ;
 Si j'avois pû calmer & retenir le Roi.
 Mais, Madame , il me fuit , & son impatience
 M'a permis seulement d'annoncer sa présence,

VARON.

Qu'il paroisse. Je vais observer en ces lieux ,
 L'instant où doit périr ce Vainqueur odieux.
 Prens soin de renfermer le trouble qui t'agite.
 Le hazard me le livre ; il faut que j'en profite.
 Je l'entends Songe au moins , qu'il y va de
 mes jours.

SCÈNE V.

ZORAÏDE, PALMIRE.

ZORAÏDE.

AH ! que n'ai-je des miens précipité le cours !
 Je frémis : quel moment ! quel horrible supplice !
 Quoi de ce coup affreux , je serai la complice !
 Il faudra que muette, & que d'un front serein ,
 Je contemple Sostrate un poignard sur le sein !
 Je le vois. Ciel ; ô Ciel !

S C E N E V I.

SOSTRATE, ZORAIDE,
PALMIRE.

SOSTRATE.

NE pourrai-je, Madame,
Percer le nouveau trouble où se plonge votre
ame !

Votre Roi se flattoit , en comblant vos désirs ,
De suspendre du moins le cours de vos soupirs.
Quel secret desespoir vous les arrache encore ?
N'osez-vous m'avouer l'ennui qui vous dévore ?
Songez-vous que des maux , dont je vous vois
gémir ,
J'ai moi même ? ... Mais , quoi ? Vous paroissez
frémir ?
Quelle horrible pâleur vous couvre le visage ?

SCÈNE VII.

SOSTRATE , ZORAÏDE,
PALMIRE.

VARON, *dans l'enfoncement du Théâtre.*

Profitions d'un instant si propice à ma rage!

SOSTRATE à Zoraïde.

Vous ne répondez point ? Ah ! que vous m'effrayez,

Tournez vers moi ces yeux obscurcis & noyés.

Mes regards ne sont point d'un vengeur inflexible ;

Ils n'annoncent qu'un Roi généreux & sensible.

ZORAÏDE *appercevant son Père qui
leve le poignard.*

O mon Père ! Arrêtez.

SOSTRATE.

Votre Père ? Ah grands
Dieux !

VARON.

Oui , c'est lui que tu vois : c'est cet Ambitieux ;
C'est Varon , en un mot , qu'on livre à ta colère.

V A R O N ;
S O S T R A T E .

Ici entrent les Gardes.

Hola , Gardes

Z O R A I D E .

**O Ciel ! . . Que prétendez-vous
 faire ?**

V A R O N *à sa Fille . •*

**Perfide ; il te sied bien de marquer cet effroi ,
 Quand Varon n'est trahi , n'est livré que par toi .
 Retiens , retiens des pleurs , dont la feinte m'ou-**
trage .

**Ou plutôt , Malheureuse , achève ton ouvrage ;
 Achève , ose plonger dans ce sein paternel ,
 Le poignard que mon bras levoit sur un Cruel .
 Ose verser ce sang , contre qui tu conspires ;
 Ce sang à qui tu dois le jour que tu respires .**

Z O R A I D E .

Je me meurs .

S O S T R A T E .

à Palmire .

Profitez du trouble de ses sens ;

Rentrez .

SCENE

SCÈNE VIII.

SOSTRATE, VARON, GARDES.

SOSTRATE.

ET toi, Tyran, dont les vœux impuissans,
Dont l'aveugle fureur arme un bras téméraire;
Sors, & va dans les fers attendre ton salaire.
aux Gardes.

Que par vous, à l'instant, ce Monstre en soit chargé,
Soldats.

VARON.

N'espère point être le seul vengé.
Cruel ! je veux ici que sous une autre chaîne,
Tu frémisses toi-même, & redoutes ma haine.
Père de cet objet qui paroît te troubler,
Du fond de ma prison je te puis accabler.
J'augure encor assez du cœur de Zoraïde,
Pour croire qu'elle oppose au transport qui te
guide,
Un devoir, qu'à regret elle vient de trahir.
Tremble. De tes combats ma fureur va jouir.
Je prévois ton desordre : & loin que je te craigne
Je veux qu'il soit la honte, ou l'écueil de ton re-
gne.

D

SCENE IX.

SOSTRATE *seul.*

A H ! connois mieux ce cœur que tu veux dégrader.

L'Amour , moins que la gloire , a droit de le guider.

J'aime ; j'aime , sans doute , & ce penchant funeste

Va s'armer du pouvoir que ta fureur atteste.

Mais je sçaurai le vaincre ; & malgré son effort...

SCENE X.

SOSTRATE , PHARE'S.

PHARE'S.

S Eigneur , je viens à vous plein d'un juste transport.

Est-il vrai que Varon soit en votre puissance ?

Palmire , dont le trouble a trahi le silence ,

Et qu'on vient d'entourer au sortir de ces lieux ,

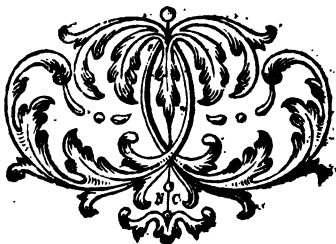
N'a pu taire un secret qu'on lisoit dans ses yeux.

SOSTRATE.

N'en doute point. Les Dieux m'ont livré le Perfide.

Je puis verser ce sang dont ma haine est avide.
 Mais, je veux, cher Pharès, avant de m'y plonger,
 Connoître les ingrats qui l'osoient protéger.
 Essayons, par la crainte & l'aspect des supplices,
 De faire à ce Barbare avoüer ses complices.
 Qu'on ait soin d'arrêter le coupable Euriban ;
 Cours, Pharès ; cet esclave est l'ami du Tyran ;
 Appui de ses projets, il a dû les connoître.
 Qu'on commence par lui : que du cœur de ce traître ;
 On parcoure avec soin les replis odieux,
 Et qu'il aille aux Enfers attendre un Furieux.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, PHARE'S.

PHARE'S.



E n'ai pû satisfaire une juste vengeance,

Le Traître a de mes soins trompé la vigilance.

L'un prétend que déjà sous un ciel étranger,

La fuite l'a soustrait à ce nouveau danger.

L'autre, dans la frayeur qu'éprouve sa tendresse,

Croit qu'Euriban se cache, & sème avec adresse

Un bruit, qui redoublant notre sécurité

Affure un champ plus libre à sa témérité.

J'ai pris soins d'attacher sur les pas des rebelles,

Les yeux que ma prudence a crû les plus fidelles.

Déjà même , suivi d'un peuple de mutins ,
Le perfide Euriclès est tombé dans vos mains.
S'il m'est pourtant permis d'expliquer ma pensée ,
N'attendez pas , Seigneur , qu'une foule insensée ,

Elevant jusqu'à vous ses coupables projets ,
Vous réduise à verser le sang de vos sujets.
Dans le sein de Varon étouffez cette yvresse.
Sa mort est nécessaire , & le peuple la presse.
Je sens qu'il est affreux de dicter un Arrêt ,
Où l'amour malgré nous mêle un tendre intérêt.
Mais , Seigneur , il le faut. Songez que votre gloire

Vous doit d'un meurtre horrible occuper la mémoire ;

Que ce Trône , où le Ciel paroît vous protéger ,
Est encor teint d'un sang que vous devez venger.

S O S T R A T E.

Je n'en perdrai jamais le souvenir funeste :
Je le jure à ce sang dont ton Maître est le reste.
Hé , comment voudrois-tu qu'à mes tristes regards
Echappât un revers écrit de toutes parts ?
Là , je vois le tombeau de ce Roi respectable ,
Massacré sans pitié par un Monstre exécrable.
Ici j'entens gémir ces jeunes malheureux ,
Confondus dans l'arrêt d'un père vertueux.

Non , ne présumez pas que mon cœur vous trahisse. . . .

Vous surtout , que j'atteste , ombre de Cléonice ;
Vous, de qui les appas , dignes d'un sort plus beau,
Furent même à mes vœux promis dès le berceau.
Vous, me verrez fidelle à ce sang qui m'anime ,
Nul respect ne sçauroit m'arracher ma victime ;
Mais prêt à la frapper , pardonnez aux soupirs ,
Qu'un objet respectable oppose à vos desirs.
Se peut-il , cher Pharès , que du sort d'un Barbare
Dépende le destin d'une vertu si rare !
Se peut-il qu'en lançant les traits de mon courroux
Je me trouve forcé de confondre mes coups ?
Quel spectacle j'apprête aux yeux de Zoraïde !
Mais ma gloire l'ordonne. Elle seule me guide ;
Hâte-toi , cours Pharès : que Varon en ces lieux
Satisfasse lui-même un desir curieux.
Je veux le voir. Je sens , quelque horreur qu'il
m'inspire ,
Que sa présence importe au repos où j'aspire.
Cours , te dis-je , qu'il vienne.



SCENE II.

SOSTRATE *seul.*

OUI, je veux lui parler.
Une voix, que mon cœur ne sçauroit démêler,
Semble, par des avis dont mon sort va dépendre,
M'annoncer des secrets que je brûle d'appren-
dre.

Qu'aurois-je encore à craindre ? Et d'où naît le
suspçon. . . .

Mais qu'est-ce que je vois ? La fille de Varon !
Que deviendrai-je , ô Ciel ! évitons sa présence ,
Mon courage s'étonne , & succombe d'avance.

SCENE III.

SOSTRATE, ZORAÏDE.

ZORAÏDE.

AH, Seigneur, arrêtez.

SOSTRATE.

Quoi, Madame, c'est vous ?

C'est moi-même , c'est moi qui tombe à vos genoux :

C'est moi qui viens ici de vous livrer mon Père.
Sentez-vous à ces mots l'horreur de ma misère ?
Concevez-vous la honte & les remords affreux ,
Dont ce crime est suivi dans un cœur vertueux ?
Ah ! combien ce forfait me rendroit execrable ,
Si l'on voyoit périr un Père déplorable !
Seroit-ce vous , Seigneur , qui , muet à mes cris ,
Aideriez à me rendre un objet de mépris ,
Vous dont le cœur tantôt rempli de mes allarmes ,
Prenoit si vivement le parti de mes larmes ?
Vous que l'on voyoit, même aux yeux de vos sujets,
Honorer mon départ des plus tendres regrets ?
Ah ! ne vous armez point d'un visage sévère.
Soyez toujours sensible, & rendez-moi mon Père:
Rendez-moi le seul bien qui reste à ma douleur ;
Ce jour vient de lier ma gloire à son malheur.
Moins pour lui que pour moi ma frayeur vous im-
ploie.

Faut-il à vos genoux me prosterner encore ?

S O S T R A T E.

Que faites - vous , Madame ? Ah quel combat
cruel,

Venez-vous joindre encore à mon trouble mortel !

Pour

Pour abuser ainsi des droits que je vous donne ,
 Ignorez-vous les soins que je dois à mon Trône ?
 Songez-vous que le Roi , qui lui sert de degré ,
 Y périt par l'Ingrat , que vous m'avez livré ?
 Je voudrois adoucir la perte que vous faites.
 Je frémis plus que vous de l'état où vous êtes ;
 Ma constance y succombe. Et croyez que mon
 cœur ,

Va payer. . . .

ZORAÏDE.

Non, Ingrat , & j'en vois la rigueur ;
 N'en vantez point le trouble & la fausse clémence :
 Sous une pitié feinte il cache sa vengeance.
 Où suis-je ? A quel opprobre osez-vous me lier ?
 Quoi ! lorsque pour vos jours trop prompte à m'ef-
 frayer ,
 A peine au coup fatal je viens de vous soustraire ,
 Vous pourriez - vous résoudre à condamner mon
 Père ?
 Juste ciel ! Songez - vous qu'en ces momens af-
 freux
 Vous n'avez d'autres droits sur ses jours malheu-
 reux ,

Que ceux que vous tenez de ma crainte infidelle ?
 Que ces droits maintenant sont réclamés par elle ,
 Et que votre fureur ne s'en peut prévaloir ,
 Sans s'armer du bienfait qui lui rend son pouvoir ?

E

Ah ! si vous abusiez de ce pouvoir funeste,
 Si vos coups m'arracheroient le seul bien qui me
 reste ,
 Sçavez-vous quels transports guideroient ma dou-
 leur ?
 Sçavez-vous que mon bras, pour parer ce malheur,
 Peut sur vous , . . .

S O S T R A T E .

J'y consens , & vous pouvez reprendre
 Ces jours que vos frayeurs ont pris soins de défen-
 dre ;
 Ils sont à vous. Osez en abréger le cours ;
 Osez désavouer un généreux secours ;
 Car enfin, quelqu'affreux que votre sort puisse être,
 Du destin de Varon je ne suis point le maître ;
 J'ai l'univers à craindre , un peuple à ménager ,
 Mon devoir à remplir , des loix à protéger.
 Lié par tant de nœuds , je ne sçaurois absoudre
 L'Ingrat, dont les fureurs m'ont armé de la foudre:
 Elle est prête à partir , je ne puis vous tromper.
 Vengez-vous d'un Cruel, vous n'avez qu'à frapper.
 Voilà mon cœur , ce cœur dont l'audace affer-
 mie ,
 Préférera toujours la mort à l'infamie ;
 Vous êtes équitable ; & j'ose m'assurer ,
 Que même , en le perçant , vous allez l'admirer.

TRAGÉDIE.

59

ZORAIDE,

L'admirer ! moi, Barbare ? Osez-vous bien encore
 Insulter aux ennuis dont l'horreur me dévore ?
 Ah ! loin que j'applaudisse à ce cœur inhumain ,
 Que n'est-il mille fois déchiré de ma main ?
 Par quel charme fatal me trouvai-je enchaînée !
 Malheureuse ! ... tandis qu'une foule effrénée ,
 Demande à haute voix qu'on termine les jours
 D'un Père, qui peut-être implore mon secours ,
 Je ne puis sur Sostrate en venger la ruine ;
 Et deux fois dans un jour ma crainte l'assassine !
 Ah ! par pitié dumoins , ouvrez-moi sa prison ,
 Laissez-moi dans ses bras rappeler ma raison ;
 Mais que vois-je ? on l'amène ! ah quel moment
 terrible !

SCÈNE IV.

SOSTRATE, VARON, ZORAIDE,

PHODAS, GARDES.

ZORAIDE.

MON Père, qu'ai-je fait ? dans quel abîme
 horrible,
 L'excès de mon allarme a-t-il pu vous plonger ?
 Ah ! combien mes remords ont soin de vous ven-
 ger ?

E ij

Ne me reprochez plus ce trouble involontaire ;
 Et reveriez à moi sous un front moins sévère.
 Mais non , j'en suis indigne ; & votre inimitié
 Doit même à mes malheurs refuser la pitié.

V A R O N .

Va , connois mieux ce cœur , qu'offensent tes al-
 larmes ;

Et qui n'a que tes maux pour objet de ses larmes.
 Si ton crime , d'abord , a pû me révolter ,
 Pardonne un mouvement , que j'ai bien sçû dom-
 pter.

Mon amour est encor plus fort que ma colère ,
 Et ton remords suffit pour désarmer ton Père.
 Ma fille , embrasse-moi , que je sens , à tes pleurs ,
 Ranimer ma tendresse , & calmer mes douleurs !
 Non , le coup qui m'attend n'a plus rien de funeste ,
 Puisqu'aumoins il t'épargne , & que ton cœur me
 reste.

A ce prix , mille fois , j'aurois voulu périr ;
 Tu m'aimes , c'est assez , je consens à mourir.

Z O R A I D E .

Vous , mourir ? Vous , mon Pere ? Ah ! Serait-il
 possible ;
 Que Sostrate à mes pleurs fût encore insensible ?

SCÈNE V.

SOSTRATE, VARON, ZORAÏDE,
PHODAS, PHARE'S, GARDES.

PHARE'S *au Roi.*

OUI, Seigneur, vous devez être sourd à ses
cris,
Et punir un Tyran qui vous avoit surpris.
Daignez hâter le coup d'une lente justice;
L'Impositeur vous trompoit, & voilà Cléonice.

ZORAÏDE...

Moi, Cléonice?

VARON *à part.*

O Ciel! Euriban m'a trahi...

SOSTRATE *à Phare's.*

Explique toi : quel est ce prodige inoui?

PHARE'S.

Euriban vient de rompre un coupable silence;
Le Perfide d'abord a trompé ma prudence;
Mais, Seigneur, de si près, j'ai fait suivre ses pas,
Que son propre signal l'a jetté dans nos bras.

E ilj

Soigneux de découvrir jusqu'aux moindres par-
jures,

Je me suis appuyé du secours des tortures :
Foible , & ne pouvant plus en soutenir l'horreur ,
Le Traître s'est offert d'éclairer notre erreur.
Il vient de révéler qu'un heureux artifice
Fit périr Zoraïde au lieu de Cléonice ;
Que Varon , par un Traître informé de son sort ;
Se hâta d'étouffer les témoins de sa mort ;
Sûr que contre vos coups sa politique habile ,
Dans Cléonice , au moins , s'affuroit un azile.

S O S T R A T E.

à Varon.

Perfide !

à Zoraïde

Ainsi sa main n'épargna vos attraits ;
Que pour se voir par eux à l'abri de mes traits ;
Ah ! Qu'à travers mon trouble & ma crainte mor-
telle ,
J'ai souvent démêlé cette fourbe cruelle !
Qu'à regret , sur vos pas , je traînois la terreur !

V A R O N.

J'espérois jusqu'au bout défier ta fureur.
D'un œil fixe , tantôt , j'envisageois ma chute :
Mais, ô ciel ! A quels coups ma constance est en butte ;

Tu l'emportes , Cruel , tu viens de rassembler
Tous les traits, dont ta main me pouvoit accabler ;
J'ai vû périr mon fils , l'espoir de ma famille ;
Pour adoucir sa perte , il me reste une fille ;
Et ton coupable amour , prompt à me la ravir ,
D'un lâche stratagème , ose ici se servir ?
Non , ce peu de vertu , de grandeur qui me reste ;
Ne sçauroit soutenir un coup aussi funeste.

à Cléonice ou Zoraïde.

Ma fille!.. Mais, que dis-je ? Est-ce au triste Varon,
Est-ce à lui désormais de prononcer ce nom ?
Ce nom doit t'outrager, & ton indigne flamme ,
Ne l'a que trop sans doute effacé de ton ame.

ZORAÏDE.

Non , mon Pere , ce nom me sera toujours cher ;
Epargnez-moi l'horreur de ce reproche amer.
Lisez mieux dans le sein d'une fille si tendre ,
Qui prétend, à vos pieds, mourir ou vous défendre.

SOSTRATE.

Vous le défendre ? Vous , qui devez le punir ?
D'une funeste erreur n'osez-vous revenir ?
Quel spectacle , grands Dieux , pour les mânes
d'un Père ,
Qui voit sa propre fille , une fille si chere ,
Eiv

Oùtrager sa mémoire , & pleurer son bourreau !
 Tournez les yeux , Madame , & voyez ce tom-
 beau :

C'est dans ce lieu sacré que repose sa cendre ,
 Ses cris percent sa tombe , & l'on peut les entendre.
 Contemplez , à ses pieds , vos freres malheureux ,
 Confus des sentimens que vous armez contre eux ,
 Pourriez-vous

Z O R A I D E .

Ah ! Cruel , épargnez Zoraïde.
 Prenez pitié d'un cœur si près du parricide.
 Laissez-moi . . . Ciel ! Où suis-je ? Et vers qui de-
 formais ,

Leverai-je les yeux dans ce triste Palais ?
 Jouet infortuné du sort le plus bizarre ,
 Pour qui faut-il , hélas , que mon cœur se déclare ?

V A R O N .

Que dis-tu ? Quoi , ce cœur oseroit balancer ?
 Ah ! De quel coup affreux viens-tu de me percer ?
 Quand je crois ton remords , ta tendresse sincère ,
 Je te vois soupçonner les larmes de ton Père !

Z O R A I D E .

Quel reproche ? Ah ! Seigneur , ce mot me fait
 trembler ,

Et soudain , dans vos bras , il me fait revoler.
 Oui... Je suis votre fille.... Et mon ame confuse...
 Vous rend. . . .

S O S T R A T E.

Que faites-vous ? Quelle erreur vous abuse ?
 Cléonice !

Z O R A I D E.

Barbare ! ôtez-vous de mes yeux.

S O S T R A T E.

Quoi ! Votre amour adopte un Monstre furieux ?
 à Varon.

Misérable , peux-tu , par une indigne feinte ,
 Peux-tu nourrir ainsi sa douleur & sa crainte ?
 Ah ! Sçais-tu quels tourmens je suis près d'inven-
 ter...

V A R O N.

Je ne crains plus ta rage , & je viens d'éviter
 Le seul coup , qu'en secret redoutoit la Nature.
 Par ses nouveaux transports , ma fille me rassure ;
 Et tu n'as , dans le piège , à sa flamme tendu ,
 Gagné que le regret de te voir confondu.

S O S T R A T E.

Ah ! Quel comble d'horreur ! Avec quelle impu-
 dence. . . .

Aux Gardes.

Que ce Monstre , à l'instant , sorte de ma présence.
Que puni de sa fourbe

Z O R A I D E . .

O Ciel ! Que dites-vous ?

Quoi ! Vous le livreriez aux traits de ce couroux ?
Ah ! s'il est vrai , Cruel , que sa mort soit jurée ,
Ne souffrez pas , du moins , que j'en sois séparée ,
Tranchez mes tristes jours , puisqu'il est condamné ,

[*Elle se jette dans les bras de son Père.*]

Me voilà dans les bras d'un Père infortuné ;
Osez , de vos fureurs , remplir ce sanctuaire ,
Et frapper d'un seul coup & la Fille & le Père.

S O S T R A T E .

Qu'on l'éloigne , Soldats ; & que dans ce Palais ;
Loin du trouble , avec elle , on le garde de près.
Vous attendrez mon ordre.



SCENE VI.

SOSTRATE, PHARÈS.

SOSTRATE.

A V E c quel artifice ,
 l'imposteur a surpris la foi de Cléonice !
 tenu par sa feinte , où me vois-je réduit ,
 par Pharès ! Et quel Dieu le protège , & me nuit ?
 uoi ! Ce Monstre à mes coups déroberoit sa tête ?
 on , viens la voir tomber sous le fer qu'il arrête.
 dépend d'un secret qu'il a beau me cacher :
 son perfide cœur , je sçaurai l'arracher.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ZORAIDE, GARDES.

ZORAIDE.



CRUELS ' que faites-vous ? Quoi ! votre
aveugle rage ,

Ose encor à mes maux ajouter cet ou-
trage ?

Ni mes cris , ni mes pleurs , ne sçauroient vous
toucher ;

Et des bras de Varon vous osez m'arracher !

Dieux : que va devenir ce Père déplorable ?

Ou plutôt que prétend la douleur qui m'accable ?

Quels objets offre-t-elle à mes sens agités !

Est-ce vous , que je vois , mânes ensanglantés !

TRAGÉDIE, 61

Est-ce vous, dont la plainte, irritant mes allar-
mes,
Me reproche mon trouble & condamne mes lar-
mes?
Quel Dieu vers ce tombeau m'entraîne malgré
moi ?

SCÈNE II.

PALMIRE, ZORAIDE,
GARDES.

ZORAIDE.

Palmire, viens du moins partager mon effroi.

PALMIRE.

Hé ! quelle crainte encor peut troubler Cléonice ;
Quand les Dieux ont d'un fourbe éclairé l'arti-
fice ?

Quand peut-être, elle même, au fond de votre
cœur,

La Nature dément la voix d'un Impositeur ?

ZORAIDE.

Je veux bien t'avouer ma surprise secrète :
Dans ce desordre affreux la nature est muette :
Rien ne dit dans mon cœur que je doive à Varon

Ce sang , que lui dispute un funeste soupçon ,
 Mais , Palmire , est-ce assez de ce fatal silence ,
 Pour lui ravir un titre acquis dès mon enfance ?
 Eh ! comment opposer des indices cruels ,
 A des gémissemens qui paroissent réels ?
 N'as-tu pas vu le trouble & l'alarme soudaine ,
 Que son front vient d'offrir à mon ame incertaine ?
 N'as-tu pas vu les pleurs échappés de ses yeux ?
 Ah ! si je ne formois qu'un doute injurieux ! . . .
 Si malgré le silence où reste la nature ,
 Je n'étois qu'une Fille & barbare & parjure ! . . .
 Sens-tu la cruauté du sort qui me poursuit ?
 Je n'apperçois qu'horreur dans cette affreuse nuit.
 Si Varon est mon Père , & que je le trahisse ,
 Je suis un monstre alors qu'il faut que l'on punisse :
 Et si je tiens le jour de ce sang glorieux ,
 De ce sang , qu'a versé son bras séditieux ,
 Egalement barbare en défendant sa vie ,
 D'un autre crime encor ma douleur est suivie .

P A L M I R E .

Hé ! Madame , calmez une injuste terreur .
 Voulez-vous de Varon appuyer la fureur ?
 Voulez-vous , qu'animé d'une coupable audace ,
 Un vil peuple l'arrache au coup qui le menace ?
 Je ne puis vous cacher que ce Palais fatal
 Est prêt à recevoir d'un horrible signal :
 Le Roi s'efforce en vain de prévenir l'orage :
 Il n'est point de prudence à l'abri du naufrage .

SCÈNE III.

VARON, ZORAÏDE, PALMIRE,
GARDES.

VARON.

Ciel ! où m'entraîne-t-on ? ... Mais qu'est-ce
que je voi ?

Ah quel ravissement succède à mon effroi !
Ma Fille , t'a-t-on dit de quelle horreur nouvelle ,
On vient d'empoisonner ma tristesse mortelle ?
Sçais-tu pour quel dessein de farouches Soldats ,
Sont venus sans respect t'arracher de mes bras ?
Les Cruels , à mes yeux , te déroboient à peine ,
Que sans me préparer à leur rage inhumaine ,
L'un d'entr'eux est venu m'annoncer ton trépas :
Sans doute , en observant mon cruel embarras ,
Le perfide croyoit surprendre la nature ,
Et voir si ma tendresse étoit une imposture.
Hélas ! mon cœur déjà te suivoit au tombeau ,
Je croyois ... Mais , ma Fille écartons ce tableau.
Les Dieux n'ont point encor assuré la vengeance
Du Cruel , dont tes yeux confondent la prudence.
Son heureuse lenteur favorise un Partu ,
Qui , malgré les efforts , n'est point anéanti.

Non , ma Fille , . . . J'ai sçu, par un avis fidelle ;
 Que tandis que le Roi délibère & chancelle ,
 Resolu dans ces lieux de vaincre ou de périr ,
 L'intrépide Euriclès nous y doit secourir.
 Séche tes pleurs. L'instant n'est pas bien loin peut-
 être ,
 Où , la foudre à la main, je vais parler en Maître.

S C E N E I V.

SOSTRATE , VARON , CLEONICE ,
 PALMIRE , GARDES.

S O S T R A T E .

JE veux bien , malheureux , m'abaisser jusqu'à
 toi ,
 Et te permettre encor d'envisager ton Roi.
 Ton salaire est tout prêt. Ma severe justice
 Va punir tes fureurs du plus affreux supplice.
 Sous l'horreur de ce coup, certain de succomber ,
 Vois si tu veux l'attendre , ou bien t'y dérober.
 Par toi-même à nos vœux Cléonice rendue ,
 Est en droit d'adoucir la peine qui t'est due.
 Son sort est dans tes mains, tu ne peux le nier :
 Le Traître , à qui ta haine a daigné se fier ,
 Le sort des malheureux , qui perçoient ce mys-
 tère ,

Tout me dit , que ton cœur prend un faux caractère.

Ose avouer ta fourbe , & cesse d'abaisser
L'héritière d'un rang , d'où j'ai dû te chasser.

VARON.

Une vertu sublime a pu la rendre digne
De ce rang , qu'au hazard la Fortune désigne.

S'il ne falloit ici , pour faire son bonheur ,

Ou pour lui décerner la suprême grandeur ,

Que te sacrifier le seul bien qui me reste ,

Je te ferois soudain un ayeu si funeste :

Mais, après les transports qu'elle a fait éclater ,

Je croirois la punir , au lieu de la flatter.

Son cœur vient de me rendre un trop beau témoignage ,

Pour payer son amour d'un si sensible outrage.

Non , ma Fille , le mien ne sauroit consentir ,

A taire un mouvement , qu'on a beau démentir . . .

Je t'aime , & je saurai d'un visage intrépide . . .

SCENE V.

PHARE'S, SOSTRATE, VARON,
ZORAIDE, PALMIRE, GARDES.

PHARE'S *au Roi.*

A H ! Seigneur , hâtez-vous d'immoler ce
Perfide :

Suscité par sa rage , un reste de Mutins ,
Forme encor contre-vous de coupables desseins,
Le Chef de ces Ingrats a déjà pris les armes ,
Et sème en ce Palais de terribles allarmes.
Prevenez son audace , & ne permettez pas ,
Qu'un Traître impunément arraché de vos bras...
Que dis-je ? entendez-vous ce tumulte effroya-
ble ?

On vient , ... Ah ! laissez-moi d'un monstre abo-
minable , ...

ZORAIDE.

Malheureux , que prétend votre aveugle fureur ?

PHARE'S.

Immole un Tyran , qui doit vous faire horreur.

SCÈNE VI.

EURICLE'S , SOSTRATE , VARON ,
ZORAÏDE , PHARE'S , PALMIRE ,
GARDES. *Une Troupe de Soldats.*

EURICLE'S à Phare's.

NON , Cruel , nos efforts ont trompé ton at-
tente ;

Ton bras est soutenu d'une haine impuissante ;

à Varon.

Seigneur , vous êtes libre ; osez suivre mes pas ,

PHARE'S.

Quoi ! c'est vous , Euriclès , qui d'un crime aussi
bas...

EURICLE'S à Varon.

Hâtez-vous , venez voir , & conduire vous-même ,

La fureur , où se livre un Peuple qui vous aime ;

Venez voir , sous vos coups , tomber vos Ennemis

VARON.

Que dis-tu ! Je triomphe , & leur sort m'est sou-
mis !

F ij

Ah ! dans ce coup heureux , je dois trop recon-
noître ,

L'appui du Dieu vengeur qui protège ton Maître.
C'est ici , que ce Dieu , dont je suis animé ,
Veut me voir signaler ce cœur qu'il a formé.
à Sostrate.

Oui , Cruel ; c'est ici qu'au défaut du tonnerre ,
Je veux de ton fardeau débarrasser la terre.
Ta lenteur à la fin t'a mis en mon pouvoir.
Meurs , imprudent Rival , avec ce desespoir :
Et , pour sentir encor une mort plus cruelle ,
Reconnois Cléonice , & péris avec elle.

(Il se jette sur l'épée d'Euriclès :)

EURICLÈS.

Perfide ! cet aveu vient de régler ton sort.
Soldats ; ç'en est assez : qu'on le mène à la mort.

V A R O N.

Ciel ! que vois-je ? O noirceur ! ô trahison horrible !
Leur foule m'environne , & de ce lieu terrible ,
M'arrache avec opprobre , au lieu de me jurer !

S O S T R A T E.

Oui , reconnois le piège où j'ai scû t'attirer.
Ce n'est point ce Parti , dont l'intrigue secrète
Te flattoit d'un triomphe , ou bien d'une retraite ;
Tu ne vois que des bras voués à ma fureur.
Ta haine a d'autant moins reconnu son erreur ,

Que ce même Euriclès soutenoit ton audace ,
Et qu'il trompe ta rage , assuré de sa grace.
Va trouver , sous ces murs , le trépas qui t'attend :
Qu'on éloigne ce Monstre : allez ; & qu'à l'instant ,
Trainé sur l'échaffaut , le Barbare y périsse.

VARON *en sortant.*
Ah , Dieux !

SCENE DERNIERE.

SOSTRATE, ZORAIDE, PHARE'S,
PALMIRE.

SOSTRATE.

GRACE au secours d'un heureux ar-
tifice ,
Nous avons de son cœur pénétré les replis.
Vous triomphez , Madame , & mes vœux sont
remplis ;
Reprenez votre rang. Vous me voyez descendre
D'un Trône , qu'à mon bras il suffit de défendre.

ZORAIDE.

Ah ! Seigneur , pensez-vous qu'après tant de bien-
faits ,
Ce Trône , sans Sostate , ait pour moi des attraits ?

70 VARON, TRAGÉDIE.

De ma reconnoissance il doit être le gage :
Heureuse, qu'avec moi, la vertu le partage !

F I N.

E R R A T A.

Page 18 ligne première, devois *lisez* devois.

Page 21 ligne troisième, *ses* lisez *tes*.

Page 24 ligne 18, tombeau *lisez* berceau.



A P P R O B A T I O N.

J'AY lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit ;
intitulé : *Varon Tragedie*, faisant partie du choix de différentes
Pièces, représentées depuis quelques tems aux Théâtres. A Paris, ce
15 Janvier 1752. CRÉBILLON.

Le Privilège se trouve à la fin du quatrième Volume du Choix de
différentes Pièces, &c.

Nouvelles Pièces de Théâtre détachées.

R E V E I L de Thalie.

Le Miroir, Comédie.

Le Bacha de Smirne, Comédie.

L'Année Merveilleuse, Comédie.

La Mort de Bucephale.

Le Pot de Chambre cassé, Tragédie pour rire, &
Comédie pour pleurer.

Les Parfaits Amans, ou les Métamorphoses, Co-
médie, 75 r. de M. DE STE. FOI.

Le Magnifique, Comédie avec Divertissement.

Le Retour de la Paix.

Le Prix du Silence.

} Par M. DE BORAT.

Benjamin , ou Reconnoissance de Joseph Tragédie.

La Double Extravagance , Comédie.

Mahomet , Tragédie. }

Les Fêtes de l'Hymen ou la Rose, Opera Comique.

Les Petits-Maitres, Comédie, réimprimée en 1751.

Le Provincial à Paris , Comédie.

Les Fausses Inconstances , Comédie.

La Feinte supposée , Comédie. }

Caliste , ou la Belle Pénitente , Tragédie.

Mérope , Tragédie nouvelle de M. Clément.

**Le Marchand de Londres , Tragédie Bourgeoise ;
seconde édition, revue & augmentée en 1751.**

La Petite Sémiramis , en cinq Actes.

**Le Plaisir , Comédie , avec un Divertissement. La
Musique se vend séparément.**

Vanda , Reine de Pologne, Tragédie.

Les Sonhairs , Comédie.

Momus Philosophe , Comédie,

Electre d'Euripide , Tragédie.

La Partie de Campagne , Comédie.

Cénie , Pièce en cinq Actes.

La Colonie , Comédie.

Les Veuves , Comédie.

**Le Philosophe duppé de
l'Amour , Comédie.** } **de M. DE SAINT FOIX.**

Le Valet Maître , Comédie.

**La Gageure , Comédie en trois Actes, & en Vers
libres.**

Varon , Tragédie.

*Il se vend aussi chez le même Libraire plusieurs Diver-
tissemens , des Pièces de Théâtre & autres, sçavoir :*

**Recueil des Menuets , Contre-Danses & Vaude-
villes chantés aux Comédies François & Ita-
lienne , dix parties.**

Recueil d'Airs & Menuets , Contre-Danſes , Pa-
rodies chantés ſur les Théâtres de l'Académie
Royale de Muſique , & de l'Opéra Comique ,
huit parties.

L'Amuſement des Dames , ou Recueil de Menuets,
Contre-Danſes , Vaudevilles de table , Airs à
boire , Duo avec accompagnement , dix parties
finies.

La Toilette de Vénus dreſſée par l'Amour , conte-
nant des Menuets , Contre-Danſes , Vaudevil-
les , Airs nouveaux & choiſis , dix parties finies.

Le Paſſe-tems agréable & divertiffant : ce Recueil
eſt rempli de Vaudevilles , Rondes de table ,
Duo , Brunettes & autres ; dix parties finies.

Le Deſſert des petits ſoupers de Madame de * * * à
Monſieur * * * , quatre parties.

Amuſemens champêtres , ou les Aventures de Cy-
thère , Chanſons nouvelles à danſer , 1 partie.

La Nôce de Village , Ballet , Pantomime , utile
pour tous ceux qui jouent la Comédie.

La Paix , Cantatille nouvelle à voix ſeule avec ac-
compagnement , une partie.

Toutes ces Pièces ſe vendent en cinq volumes
reliés , ou ſéparément , & ſont très-utiles à toutes les
Sociétés qui veulent jouer la Comédie.

On trouve chez le même Libraire un Aſſortiment
général de tous les Théâtres & Pièces détachées , tant
anciennes , que nouvelles , & toutes ſortes de Livres
d'Aſſortimens , tant de Paris que des Pays Etrangers ,
& les Opéras Comiques de M. Favart & autres.

VENCESLAS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. ^{Jean} ROTROU;

Représentée, pour la première fois, en
1647, & réimprimée sur le manuscrit
des Comédiens du Roi en 1774.

Prix 30 fols.



A PARIS;

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-
Jacques, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilège du Roi

A C T E U R S.

VENCESLAS, *Roi de Pologne.*

LADISLAS, *premier fils du Roi.*

ALEXANDRE, *second fils du Roi.*

FRÉDÉRIC, *Duc de Curlande & Favar
du Roi,*

OCTAVE, *Gouverneur de Varsovie.*

CASSANDRE, *Duchesse de Cunisberg.*

THÉODORE, *sœur des deux Princes,*

LÉONOR, *suivante de Théodore,*

GRANDS DE POLOGNE,

GARDES *du Roi,*

*La Scène est à Varsovie dans le Palais
des Rois de Pologne.*

•



VENCESLAS, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LADISLAS, VENCESLAS,
ALEXANDRE, GARDES *dans*
le fond du Théâtre.

VENCESLAS.

(*A Alexandre.*)

LADISLAS, prenez place. Et vous, Prince, sortez.

ALEXANDRE, *d Venceslas.*

J'aurai le tort, Seigneur, si vous ne m'écoutez.

VENCESLAS.

Sortez, vous dis-je. Et vous, Gardes, qu'on se retire.

ALEXANDRE *sort*, les GARDES *se retirent.*

A ij

S C È N E II.

LADISLAS, VENCESLAS.

LADISLAS.

QUE vous plaît-il , Seigneur ?

VENCESLAS.

J'ai beaucoup à vous dire.

(A part.)

Ciel , prépare son cœur , & le touche aujourd'hui !

*(Il s'assied.)*LADISLAS , *bas, d part.*

Que la vieilleffe souffre , & fait souffrir autrui !

Sachons ce que la voix d'un flatteur lui conseille.

(Il s'assied.)

VENCESLAS.

Prêtez-moi , Ladislas , le cœur avec l'oreille.

J'attends toujours du tems. qu'il mûrisse le fruit

Que , pour me succéder , mon hymen m'a produit ;

Et je croyais , mon fils , votre mère immortelle ,

Par le reste qu'en vous elle me laissa d'elle.

Mais , hélas ! ce portrait qu'elle s'était tracé ,

Perd beaucoup de son lustre , & s'est bien effacé.

En vous considérant , moins je la vois paraître ;

Plus je sens de sa mort l'amertume renaître.

Toutes vos actions démentent votre rang :

T R A G É D I E.

Je n'y vois rien d'auguste , & digne de mon sang ;
 J'y cherche Ladislas , & ne puis le connaître :
 Vous n'avez rien d'un Roi , que le desir de l'être ;
 Et ce desir , dit-on , peu discret & trop prompt ,
 En souffre avec ennui le bandeau sur mon front.
 Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage ;
 Et n'osant m'attaquer , vous attaquez mon âge.
 Je suis vieux : mais un fruit de ma vieille saison ,
 Est d'en posséder mieux la parfaite raison.
 Régner est un secret , dont la haute science
 Ne s'acquiert que par l'âge , & par l'expérience.
 Un Roi vous semble heureux ; & sa condition
 Est douce au sentiment de votre ambition :
 Il dispose , à son gré , des fortunes humaines :
 Mais, comme ses douceurs, en savez vous les peines ?
 A quelque heureuse fin que tendent ses projets ,
 Jamais il ne fait rien au gré de ses sujets.
 Il passe pour cruel , s'il garde la justice ;
 S'il est doux , pour timide & partisan du vice :
 S'il se porte à la guerre , il fait des malheureux ;
 S'il entretient la paix , il n'est pas généreux :
 S'il pardonne , il est mou ; s'il se venge , barbare :
 S'il donne , il est prodigue ; & , s'il épargne , avare :
 Ses desseins les plus purs , & les plus innocens ,
 Toujours en quelque esprit prennent un mauvais
 sens ;
 Et jamais sa vertu (tant soit-elle connue)
 En l'estime des siens ne passe toute nue.

V E N C E S L A S ,

Si donc , pour mériter de régir des États ,
La plus pure vertu même ne suffit pas ;
Devez-vous vous flatter que le règne succède
A des esprits oisifs que le vice possède ,
Hors de leurs voluptés incapables d'agir ,
Qui , livrés à leurs sens , ne sauraient se régir ?

LADISLAS *tourne la tête & témoigne s'emporter.*

V E N C E S L A S .

Ici , mon seul aspect vous impose silence ;
Mais , un moment , mon fils , faites-vous violence.
Pouvez-vous attenter sur ceux dont j'ai fait choix
Pour soutenir mon Trône & dispenser mes loix ,
Sans blesser les respects dus à mon Diadème ,
Et sans , en même tems , attenter sur moi-même ?
Le Duc , par sa faveur , vous a blessé les yeux ;
Et , parce qu'il m'est cher , il vous est odieux.
Mais , voyant d'un côté sa splendeur peu commune ,
Voyez par quels degrés il monte à sa fortune :
Songez combien son bras a mon Trône affermi ;
Et mon affection vous fait son ennemi !
Encore est-ce trop peu ; votre aveugle colère
Le hait en autrui même , & passe à votre frère .
Votre jalouse humeur ne saurait lui souffrir
La liberté d'aimer ce qu'il me voit chérir :
Son amour pour le Duc a produit votre haine.
Cherchez un digne objet à cette humeur hautaine.
Employez , employez ces bouillans mouvemens
A combattre l'orgueil des peuples Ottomans ;

Renouvellez contre eux nos haines immortelles ;
 Signalez-vous , enfin , en de justes querelles :
 Mais contre votre frère , & contre un favori
 Nécessaire à son Roi , plus qu'il n'en est chéri ,
 Et qui , de tant de bras qu'armait la Moscovie ,
 Vient de sauver mon Sceptre , & peut-être ma vie ;
 C'est un emploi célèbre , & digne d'un grand cœur !
 Votre caprice , enfin , veut régler ma faveur :
 Je fais mal appliquer mon amour & ma haine ;
 Et c'est de vos leçons qu'il faut que je l'apprenne !
 J'aurais mal profité de l'usage , & du tems !

LADISLAS.

Souffrez....

VENCESLAS.

Encore un mot , & puis je vous entends.
 S'il faut qu'à cent rapports ma croyance réponde,
 Rarement le Soleil rend la lumière au monde ,
 Que le premier rayon qu'il répand ici-bas
 N'y découvre quelqu'un de vos assassins ;
 Ou, du moins, on voustient en si mauvaise estime,
 Qu'innocent, ou coupable, on vous charge du
 crime ;

Et que , vous offensant d'un soupçon éternel ,
 Aux bras du sommeil même on vous fait criminel.
 Sous ce fatal soupçon, qui défend qu'on me craigne,
 On se venge , on s'égorge , & l'impunité règne ;
 Et ce juste mépris de mon autorité ,
 Est la punition de cette impunité.

8. V E N C E S L A S ,

Votre valeur , enfin , n'a-guères si vantée ,
Dans vos folles amours languit , comme enchantée ,
Et , par cette langueur , dans tous les bons esprits ,
Vous a perdu d'estime & couvert de mépris.

Et je vois , toutefois , qu'un charme inconcevable ,
Malgré tous ces défauts , vous rend encore aimable.

Vicieux , on vous craint ; mais vous plaisez , heureux ;

Et , pour vous , l'on confond le murmure & les vœux.

Ha ! méritez , mon fils , que cet amour vous dure.

Pour conserver les vœux , étouffez le murmure ;

Et regnez dans les cœurs , par un sort dépendant ,
Plus de votre vertu , que de votre ascendant :

Par elle , rendez-vous digne du Diadème.

Né pour donner des loix , commencez par vous-même ;

Et que vos passions , ces rebelles sujets ,

De cette noble ardeur soient les premiers objets :

Par ce genre de règne , il faut mériter l'autre :

A ces titres , mon fils , mon rang fera le vôtre ;

Mes États , mes sujets , tout fléchira sous vous ;

Et , sujet de vous seul , vous regnerez sur tous.

Mais si , toujours vous-même , en esclave du vice ,

Vous ne prenez de loix que de votre caprice ;

Et si , pour encourir votre indignation ,

Il ne faut qu'avoir part en mon affection ;

Si votre humeur hautaine , enfin , ne considère

Ni les profonds respects dont le Duc vous révère.

Ni l'étroite amitié dont l'Infant vous chérit ,
 Ni la soumission d'un peuple qui vous rit ,
 Ni d'un père & d'un Roi le conseil salutaire ;
 Lors , pour être tout Roi , je ne serai plus père ;
 Et , vous abandonnant à la rigueur des loix ,
 Aux dépens de mon sang , je maintiendrai mes
 droits.

LADISLAS.

Encor que , de ma part , tous vous choque & vous
 blesse ,

En quelque étonnement que ce discours me laisse ,
 Je tire , au moins , ce fruit de mon attention ,
 D'avoir su vous complaire en cette occasion ;
 Et sur chacun des points qui semblent me con-
 fondre ,

J'ai de quoi me défendre , & de quoi vous répondre ,
 Si j'obtiens , à mon tour , & l'oreille , & le cœur.

VENCESLAS.

Parlez ; je gagnerai , vaincu plus que vainqueur ;
 Je garde encor pour vous les sentimens d'un père ;
 Et mon erreur détruite alors me sera chère.

LADISLAS.

Au retour de la chasse , hier , avec les miens ,
 Nous occupant , sans choix , de divers entretiens ,
 Tombés sur le discours des intérêts des Princes ,
 Nous en vîmes sur l'art de régir les Provinces ,
 Où chacun , à son gré , forgeant des Potentats ,
 Chacun , selon son sens , gouvernant vos Etats ,

AV

Et presqu'aucun avis ne se trouvant conforme ,
 L'un prise votre règne , un autre le réforme ;
 Il trouve ses censeurs , comme ses partisans ;
 Mais généralement chacun plaint vos vieux ans.
 Moi , sans m'imaginer vous faire aucune injure ,
 Je glissai mes avis dans ce libre murmure ;
 Et , mon sein à ma voix s'osant trop confier ,
 Ce discours m'échappa , je ne puis le nier.

- « Comment, dis-je, mon père accablé de tant d'âge,
- « Et la force aujourd'hui servant mal son courage ,
- « Ne me charge-t-il pas , avant d'y succomber ,
- « D'un pénible fardeau qui le fera tomber ?
- « Devrait-il , (me pouvant assurer sa Couronne ,)
- « Hasarder que l'État me l'ôte , ou me la donne ?
- « Et n'ai-je pas appris , sous son gouvernement ,
- « Affez de politique & de raisonnement ,
- « Pour savoir à quels soins oblige un Diadème ;
- « Ce qu'un Roi doit aux siens , à l'État , à soi-même ,
- « A ses confédérés , à la foi des traités ;
- « Quel terme il doit prescrire à ses droits limités ;
- « Quelle guerre est nuisible , ou quelle est d'importance ;
- « A qui , quand , & comment il doit son assistance ;
- « Et , jusqu'en l'avenir portant ses soins prudens ,
- « Quel ordre il doit tenir , & dehors , & dedans ?
- « Ne fais-je pas qu'un Roi qui veut qu'on le révère ,
- « Doit mêler à propos l'affable & le sévère ,
- « Et , selon l'exigence & des tems & des lieux ,

«Savoir faire parler & son front , & ses yeux ;
 «Mettre bien la franchise & la feinte en usage ;
 «Porter tantôt un masque , & tantôt un visage ;
 «Quelqu'avis qu'on lui donne, être toujours pareil ;
 «Et se croire souvent plus que tout son conseil :
 «Mais sur - tout , (& de-là dépend l'heur des Cou-
 « rones)
 «Appliquer sagement les emplois aux personnes ;
 «Et faire , par des choix judicieux & sains ,
 «Tomber le Ministère en de fidelles mains ;
 «Élever peu de gens si haut qu'ils puissent nuire ;
 «Être lent à former , aussi bien qu'à détruire ;
 «Des bonnes actions garder le souvenir ;
 «Prompt à récompenser , & tardif à punir ?
 «N'est-ce pas sur cet art , leur dis-je , & ces ma-
 « ximes ,
 «Que se maintient le cours des règnes légitimes » ?
 Voilà la vérité touchant le premier point ;
 J'apprends qu'on vous l'a dite , & ne m'en défends
 point.

VENCESLAS.

Poursuivez.

LADISLAS.

A l'égard de l'ardente colère

Où vous met le parti du Duc & de mon frère ,
 Dont l'un est votre cœur , si l'autre est votre bras ,
 Dont l'un règne en votre âme , & l'autre en vos
 États :

Je hais l'un , il est vrai , cet insolent Ministre ,

▲ vi

Qui vous est précieux , autant qu'il m'est sinistre ;
Vaillant , j'en suis d'accord ; mais vain , fourbe
flatteur ,

Et de votre pouvoir secret usurpateur ;
Ce Duc , pour qui votre âme , à tous autres cachée ,
Jusqu'à l'intimité s'est toujours épanchée ,
Et qui , sous votre nom , beaucoup plus Roi que vous ,
Met , à me desservir , ses plaisirs les plus doux ,
Vous fait mes actions pleines de tant de vices ,
Et me rend près de vous tant de mauvais offices ,
Que vos yeux prévenus ne trouvent plus en moi
Rien qui vous représente , & qui promette un Roi.
J'aurais dissimulé tous les traits dont l'envie ,
Par la voix du perfide , ôse noircir ma vie ,
S'il n'usurpait encor , ne m'ôtait les emplois
Qui , si jeune , m'ont fait l'effroi de tant de Rois :
Aux dépens de ma gloire , il a des Moscovites
Arrêté les progrès , & restreint les limites :
Il triomphe , à ma honte ; & de cette action
Vous avez mis le prix à sa discrétion .
Mais , s'il est trop puissant pour craindre ma colère ,
Qu'il pense mûrement au choix de son salaire ;
Et que ce grand crédit qu'il possède à la Cour ,
S'il méconnaît mon rang , respecte mon amour ;
On , tout brillant qu'il est , il lui sera frivole :
Je n'ai pas , sans sujet , lâché cette parole ;
Quelques bruits m'ont appris jusqu'où vont ses
desseins ;
Et c'est un des sujets , Seigneur , dont je me plains .

VENCESLAS.

Achevez.

LADISLAS.

Pour mon frère, après son insolence,
Je ne puis m'emporter à trop de violence;
Et de tous vos tourmens la plus affreuse horreur
Ne le saurait soustraire à ma juste fureur.
Quoi ! quand le cœur outré de sensibles atteintes,
Je fais entendre au Duc le sujet de mes plaintes,
Et de ses procédés justement irrité,
Je veux en imposer à sa témérité,
Étourdi, furieux, & poussé d'un faux zèle,
Mon frère, contre moi, veut prendre sa querelle;
Et, bien plus, sur l'épée ôse porter la main !
Ha ! j'atteste du Ciel le pouvoir souverain,
Qu'avant que le soleil, sortant du sein de l'onde,
Ote & rende le jour aux deux moitiés du monde,
Il m'ôtera le sang qu'il n'a pas respecté,
Ou me fera raison de cette indignité.
Puisque je suis au peuple en si mauvaise estime,
Il la faut mériter, du moins, par un grand crime,
Et, de vos châtimens menacé tant de fois,
Me rendre un digne objet de la rigueur des loix.

VENCESLAS.

(*A part.*)

Que puis-je plus tenter sur cette âme hautaine ?
Essayons l'artifice où la rigueur est vaine ;
Puisque plainte, froideur, menace, ni prison,
Ne l'ont pu, jusqu'ici, réduire à la raison.

14 V E N C E S L A S ,

(*A Ladislas.*)

Ma créance, mon fils, sans doute un peu légère,
N'est pas sans quelque erreur; elle est involontaire.
Étouffons nos discords dans nos embrassemens.
Je ne puis de mon sang forcer les mouvemens;
Je lui veux bien céder, &, malgré ma colère,
Me confesser vaincu, parce que je suis père.
Prince, il est tems qu'enfin, sur un Trône commun,
Nous ne fassions qu'un règne, & ne soyons plus
qu'un.

Si proche du cercueil, où je me vois descendre,
Je veux me voir en vous renaître de ma cendre;
Et, par vous à couvert des outrages du tems,
Commencer, à mon âge, un règne de cent ans.

L A D I S L A S.

C'est de votre repos que s'occupe mon zèle;
Et si votre faveur à ce haut rang m'appelle,
Je ne l'accepterai que comme un noble emploi,
Qui, parmi vos sujets, fera compter un Roi.



SCÈNE III.

LADISLAS, VENCESLAS,
ALEXANDRE.

ALEXANDRE, à *Venceslas*.

SEIGNEUR !

VENCESLAS, à *Alexandre*.

Que voulez-vous ? sortez.

ALEXANDRE.

Je me retire.

Mais si vous...

VENCESLAS.

Qu'est-ce encor ? que voulez-vous me dire ?

(*Bas, à part.*)

A quel étrange office, ô Ciel ! me réduis-tu ,
De faire accueil au vice , & chasser la vertu !

ALEXANDRE.

Que si vous ne daignez m'admettre en ma défense,

Vous donnerez le tort à qui reçoit l'offense.

Le Prince est mon aîné , je respecte son rang ;

Mais , nous ne différons ni de cœur , ni de sang

Et, pour un démenti , j'ai trop...

VENCESLAS.

Vous, téméraire !

Vous, la main sur l'épée , & contre votre frère !

46 V E N C E S L A S ,

Contre mon successeur , & mon autorité
Implorez , insolent ! implorez sa bonté :
Et , par un repentir digne de votre grâce ,
Méritez le pardon que je veux qu'il vous fasse.

(*A Ladislas.*)

Allez , demandez-lui... Vous , tendez-lui les bras.

A L E X A N D R E .

Seigneur , considérez..

V E N C E S L A S , *d Alexandre.*

Ne me répliquez pas.

A L E X A N D R E .

(*Bas , d part.*)

Fléchirons - nous , mon cœur , sous cette humeur
hautaine ?

Oui , du degré de l'âge il faut porter la peine.

Que j'ai de répugnance à cette lâcheté !

(*A Ladislas.*)

O Ciel ! pardonnez donc à ma témérité ,
Mon frère. Un père veut que je vous satisfasse ;
J'obéis à son ordre , & vous demande grâce.

LADISLAS *ne le regarde point.*

A L E X A N D R E .

Mais , par cet ordre aussi , vous devez l'accorder.

V E N C E S L A S , *d part.*

Le cruel , daigne-t-il , au moins , le regarder ?

LADISLAS , *d Alexandre.*

Et ne suffit-il pas que le Ro vous pardonne

TRAGÉDIE. 17

VENCESLAS, *à Ladislas.*

Prince, encore une fois, donnez-la ; je l'ordonne :
Que le respect, au moins, dompte votre courroux.

LADISLAS, *à Venceslas.*

A quelle lâcheté, Seigneur, m'obligez-vous !

(*À son frère, en l'embrassant.*)

Allez, & n'imputez cet excès d'indulgence
Qu'au pouvoir absolu qui retient ma vengeance.

ALEXANDRE, *bas, à part.*

O Nature ! ô Respect ! que vous m'êtes cruels !

VENCESLAS, *à tous deux.*

Changez ces différends en des vœux mutuels ;
Et, quand je suis en paix avec toute la terre,
Dans ma maison, mes fils, ne mettez point la guerre.

(*À Alexandre.*)

Faites venir le Duc.

ALEXANDRE *sort.*



SCÈNE IV.

LADISLAS, VENCESLAS.

VENCESLAS.

LADISLAS , arrêtez.

LADISLAS.

Vous voulez m'ordonner encor des lâchetés !
Et , pour ce traître , encor solliciter ma grâce !
Mais , pour des ennemis , ce cœur n'a plus de places
Votre sang qui l'anime , y répugne à vos loix.
Aimez cet insolent , conservez votre choix ,
Et du bandeau royal qui vous couvre la tête ,
Payez , si vous voulez , sa dernière conquête :
Mais souffrez m'en , Seigneur , un mépris généreux ;
Laissez ma haine libre , aussi bien que vos vœux ;
Et , loin de me forcer à d'indignes faiblesses ,
Respectez votre sang qui répugne aux bassesses.

VENCESLAS.

Mon fils , si près du Trône où vous allez monter ,
Près d'y remplir ma place & m'y représenter ,
Aussi bien Souverain sur vous que sur les autres ,
Prenez mes sentimens , & dépouillez les vôtres :

TRAGÉDIE. 19

Donnez à mes souhaits, de vous-même vainqueur,
Cette noble faiblesse, & digne d'un grand cœur :
Cessez de prolonger vos disputes cruelles ;
Et, Monarque, du Prince oubliez les querelles.

LADISLAS.

Je préfère ma haine à cette qualité.
Dispensez-moi, Seigneur, de cette indignité.



S C È N E V.

LADISLAS, VENCESLAS, LE DUC
DE CURLANDE, ALEXANDRE ,
OCTAVE.

V E N C E S L A S , à *Ladislas*.

ETOUTFEZ cette haine , ou je prends sa querelle.
Duc , saluez le Prince.

LE DUC *salue Ladislas*.

LADISLAS , à *part*.

O contrainte cruelle !

V E N C E S L A S .

Et d'une amitié tendre unis à l'avenir ,
De vos discours passés perdez le souvenir.

LE DUC , à *Venceslas*.

Pour lui prouver à quoi mon zèle me convie ,
Qu'il ordonne, grand Roi, de mon sang, de ma vie.

V E N C E S L A S .

Assez d'occasions de sang , & de combats ,
Ont signalé , pour nous , & ce cœur & ce bras ,
Et vous ont trop acquis , par cet illustre zèle ,
Tout ce qui d'un sujet rend la gloire immortelle ;
N'exceptez rien aussi de ce que je vous dois :
Demandez : j'en ai mis le prix à votre choix ;
Envers votre valeur acquittez ma parole.

T. R A G É D I E. 21

LE DUC.

Je vous dois tout , grand Roi !

V E N C E S L A S.

Ce respect est frivole :

La parole des Rois est un gage important ,
Qu'ils doivent, le pouvant, retirer à l'instant.

LE DUC.

Pardonnez si l'orgueil que vos bontés m'inspirent,
Si l'espoir d'un bonheur où tous mes vœux aspirent,
Si l'invincible effort d'un amour violent
M'arrachent un secret...

L A D I S L A S , au Duc.

Arrêtez , insolent.

Au vol de vos desirs imposez des limites ,
Et proportionnez vos vœux à vos mérites ;
Autrement , au mépris & du Trône & du jour,
Dans votre infâme sang j'éteindrai votre amour :
Où le respect s'oppose , apprenez , téméraire,
A servir sans espoir , à souffrir & vous taire ;
Ou...

LE DUC , à Ladislas.

Je me tais, Seigneur : & , puisque mon espoir
Offense le respect , il blesse mon devoir.

LE DUC & ALEXANDRE sortent.



S C È N E V I.

LADISLAS, VENCESLAS, OCTAVE.

V E N C E S L A S , à *Ladislas*.

LADISLAS , vous portant à ce délire extrême,
Vous ménagez fort mal l'espoir du Diadème ;
Et votre tête , encor , qui le prétend porter...

L A D I S L A S , à *Venceslas*.

Vous êtes Roi, Seigneur, vous pouvez me l'ôter:
Mais , j'ai lieu de me plaindre ; & ma juste colère
Ne peut prendre de loix, ni d'un Roi, ni d'un père.

V E N C E S L A S .

J'en dois prendre bien moins d'un insensé , d'un fils.
Pensez à votre tête , & prenez-en avis.



SCÈNE VII.

OCTAVE, LADISLAS.

OCTAVE.

O Dieu ! ne sauriez-vous mieux cacher votre
haine ?

LADISLAS.

Veux-tu que , la cachant , mon attente soit vaine ?
De celle que j'adore un sujet amoureux
Sera donc mon rival , & mon rival heureux !
Quoi ! Cassandre sera le prix d'une victoire ,
Qu'usurpant mes emplois , il dérobe à ma gloire !
Et l'État qu'il gouverne à ma confusion ,
L'épargne dont il use avec profusion ,
Les bienfaits qu'il répand , les charges qu'il dis-
pense ,

Ne lui tiennent pas lieu d'assez de récompense ,
S'il ne me prive encor du fruit de mon amour ,
Et si , m'ôtant Cassandre , il ne m'ôte le jour !
N'est-ce pas de tes soins , & de ta diligence ,
Que je tiens le secret de leur intelligence ?

OCTAVE.

Oui , Prince ; mais vos vœux doivent flatter son
cœur ;

Et votre hymen offert fléchira sa rigueur ;

24 V E N C E S L A S.

Pour le lui proposer , l'Infante l'a mandée ;
Et vous verrez sa main à la vôtre accordée.
Cependant, feignez mienx ; & d'un père irrité,
Et d'un Roi méprisé craignez l'autorité.

L A D I S L A S.

C'est mon Roi, c'est mon père ; il est vrai , je m'em-
porte ,

Je trahis mon devoir , mes intérêts ; n'importe ;
L'amour a, sur mon cœur, des droits plus absolus :
Je ne vois que Cassandre , & ne me connais plus.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, CASSANDRE

THÉODORE.

ENFIN, si son respect n'a plus rien qui vous touch
Duchesse, tout l'État vous parle par ma bouche.
Le refus de l'hymen qui vous soumet sa foi,
Lui refuse une Reine & nous prive d'un Roi.
L'objet de vos mépris attend une Couronne,
Que déjà, d'une voix, tout le peuple lui donne:
Que dis-je ? il ne l'attend, qu'afin de vous l'offrir;
Et votre cruauté ne saurait le souffrir !

CASSANDRE.

Quels que soient ses projets, en quelque rang qu'il
monte,

Je n'oublierai jamais qu'il a voulu ma honte;
Et que ce même hymen, qu'il propose aujourd'hui,
Lui parut autrefois trop indigne de lui.

Vos motifs sont puissans : mais ma gloire flétrie
 Se plaint , & parle encor plus haut que la Patrie.
 Je ne vois, sous l'éclat dont il est revêtu ,
 Que le piège odieux qu'il tend à ma vertu.
 Après ses sentimens , à mon honneur sinistres ,
 L'essai de ses présens , l'effort de ses Ministres ,
 Ses plaintes , ses écrits , & la corruption
 De ceux qu'il crut pouvoir servir sa passion ;
 Ces ressorts criminels aidant mal sa poursuite ,
 A des moyens plus purs sa flamme s'est réduite.
 Ah ! plutôt, pour tromper , pour vaincre ma fierté,
 Il employe , à la fois , & crime & piété.
 Et effet, s'il consent que l'hymen nous unisse ,
 C'est appeler l'honneur au secours de son vice.
 Dans ses tristes dégoûts , on sait qu'un Souverain
 D'un hymen qui déplaît a le remède en main :
 Pour en rompre les nœuds , & colorer ses crimes ,
 L'État ne manque pas de plausibles maximes.
 Son infidélité suivrait de près sa foi :
 Seul il se considère ; il s'aime , & non pas moi.

T H É O D O R E .

C'est tirer de sa faute un horrible présage !

C A S S A N D R E .

C'est , comme je le dois , ressentir un outrage.

T H É O D O R E .

Eh ! Madame , en est-il que ne doive effacer
 Le rang où son amour brûle de vous placer ?

On se croit au-dessus d'un bien que l'on rejette :
Mais , quand on l'a perdu , souvent on le regrette.
La fortune vous rit , & ne rit pas toujours.

CASSANDRE.

Je fais son inconstance , & prévois ses retours.
D'ailleurs , je sens le prix d'un si grand hyménée ;
Je fais ce qu'est un Roi , Madame ; & je suis née
Assez près de ce rang dont on veut m'éblouir ,
Pour voir ce qu'il en coûte à qui veut en jouir.

THÉODORE.

Que puis-je vous offrir , après un Diadème ?

CASSANDRE.

Vous me donnerez plus , me laissant à moi-même.

THÉODORE.

Seriez-vous moins à vous , ayant moins de rigueur ?

CASSANDRE.

Ne comptez-vous pour rien la perte de mon cœur ?

THÉODORE.

Vous feriez un échange , & non pas une perte.

CASSANDRE.

J'oublierais une injure impunément soufferte !
Et ce honteux amour , dont il crut me toucher ,
Au sang de Cunisberg pourrait se reprocher !
Excusez ma fierté : je fais , sage Princesse ,
Quelles soumissions je dois à votre Altesse :
Mais , au choix que mon cœur doit faire d'un
époux ,

Si j'en crois mon honneur , je lui dois plus qu'à vous.

Bij

SCÈNE II.

THÉODORE, CASSANDRE,
LADISLAS.

LADISLAS , *entrant à grands pas , & s'arrêtant ,
à lui-même.*

CÈDE , cruel tyran d'une amitié si forte ,
Respect qui me retiens , à l'ardeur qui m'emporte.
Sachons si mon hymen , ou mon cercueil est prêt.
Impatient d'attendre , entendons mon arrêt.

(*A Cassandre.*)

Parlez , belle ennemie ; il est tems de résoudre
Si vous devez lancer , ou retenir la foudre.
L'hymen à vos beaux jours unira-t-il mon sort ?
Obtiendrai-je Cassandre ? obtiendrai-je la mort ?

CASSANDRE , *d Ladislas.*

Que parlez-vous d'hymen ? voudriez-vous , pour
femme

L'indigne & vil objet d'une insolente flamme ?
Moi , malheureuse ! entrer au lit d'un Potentat !
Ah ! Seigneur , quel présent feriez-vous à l'État !
Quoi ! lui donner pour Reine une femme suspecte !
A quel titre , & comment voulez-vous qu'il respecte
Ce que vous-même , hélas ! n'avez pas respecté ?
L'hymen vous punirait de votre indignité ,

LADISLAS.

Non. Vous ferez aimer la vertu la plus pure.
 Ah! de mes premiers feux je déteste l'injure.
 Duchesse ! pardonnez au trouble de mes sens :
 Sur un cœur emporté vos charmes trop puissans ,
 Le feu séditieux d'un âge où l'on s'abuse..
 L'amour est , à la fois , & le crime , & l'excuse.
 Si vous me haïssez , & si je suis banni ,
 J'éprouvai des remords ; je serai trop puni.
 De mes vœux criminels réprimant l'insolence ,
 J'ai réduit sous vos loix toute leur violence ;
 Et restreinte à l'espoir de notre hymen futur ,
 Ma flamme a consumé ce qu'elle avait d'impur.
 Le flambeau qui me guide, & l'ardeur qui me presse,
 Cherche en vous une épouse, & non une maitresse:
 Accordez-la , Madame , au repentir profond
 Qui, détestant mon crime, à vos pieds me confond:
 Sous cette qualité souffrez que je vous aime ;
 Et privez-moi du jour , plutôt que de vous-même.

CASSANDRE.

Et mon mérite , Prince , & ma condition
 Sont d'indignes objets de votre passion.
 Mais quand j'estimerai vos ardeurs véritables ,
 Et quand on nous verrait des qualités sortables ,
 On ne verra jamais l'hymen nous assortir ;
 Et je perdrai le jour avant qu'y consentir,
 Dès lorsque votre amour fit voir, dans sa poursuite,
 Et si peu de respect , & si peu de conduite ;

Je ne vous regardai que comme un séducteur ,
 Qui marchait au triomphe, en détruisant l'honneur ;
 De vos coupables feux je ressentis l'outrage ;
 Je pris en telle haine & vous , & votre hommage,
 Que , si je vous offense en ne vous aimant pas ,
 Et si dans mes vœux seuls vous trouvez des appas ,
 Cette offense est un mal que je veux toujours faire ,
 Et je consens plutôt à mourir , qu'à vous plaire.

L A D I S L A S .

Eh bien ! contre un objet qui vous fait tant d'hor-
 reur ,

Inhumaine ! exercez toute votre fureur ;
 Opposez des froideurs à mes brûlantes flammes ,
 Inventez des secrets de tourmenter les âmes ,
 Suscitez terre & ciel contre ma passion ,
 Intéressez l'État dans votre aversion ,
 Du Trône où je prétends détournez son suffrage ,
 Et, pour me perdre , enfin , mettez tout en usage ;
 Malgré tous vos efforts , & tout votre courroux ,
 Vous ne m'ôterez point l'amour que j'ai pour vous ;
 Dans vos plus grands mépris , je vous serai fidèle ;
 Je vous adorerai furieuse & cruelle ;
 Et, pour vous conserver ma flamme & mon amour ,
 Malgré mon désespoir , je souffrirai le jour.

T H É O D O R E , à *Cassandre*.

Tant de soumissions ne touchent point votre âme

C A S S A N D R E , à *Théodore*.

Dès long-tems il a dû me connaître, Madame ,

TRAGÉDIE. 31

Et savoir que l'honneur m'était sensible , au point
D'en ressentir l'injure , & ne pardonner point.

THÉODORE.

Le Trône a des appas pour une ame bien née.

CASSANDRE.

Le Trône , bien souvent , porte une infortunée ,
Qui , sous le joug brillant de son autorité ,
A beaucoup de sujets , & peu de liberté.

THÉODORE.

Redoutez-vous un joug qui vous fait souveraine ?

CASSANDRE.

Je ne veux point dépendre , & veux être ma Reine :
Qu ma franchise , enfin , si jamais je la perds ,
Veut choisir son vainqueur , & connaître ses fers.

THÉODORE.

Servir , un Sceptre en main , vaut bien votre fran-
chise.

CASSANDRE.

Savez-vous si déjà je ne l'ai point soumise ?

LADISLAS.

Oui , je le fais , cruelle ! & connais mon rival ;
Mais je croyais son sang au mien trop inégal ,
Pour me persuader qu'on dût mettre en balance
Le choix de mon amour & de son insolence.

CASSANDRE , *d Ladislas.*

Si le sort l'a placé , peut-être , un peu plus bas ,
Au sang dont vous sortez le sien ne cède pas :

32 V E N C E S L A S ,

Je ne le crois pas né pour vous porter envie.

L A D I S L A S .

Téméraire ! ce mot lui coûtera la vie :
Et ce fer , dans son sang si noble & si vanté ,
Saura venger le mien déjà trop insulté.

(*A lui-même.*)

Ne suivons plus des loix que j'ai trop respectées.
O sagesse ! ô raison ! que j'ai tant consultées ,
Ne nous obstinons point à des vœux superflus :
Laissons mourir l'amour où l'espoir ne vit plus.

(*A Cassandre.*)

Allez, indigne objet de mon inquiétude ,
J'ai trop long-tems souffert de votre ingratitude.
Je devais vous connaître , & ne m'engager pas
Aux trompeuses douceurs de vos cruels appas :
Ou , m'étant engagé , soumettre qui me brave ,
Et traiter en tyran , qui me traite en esclave :
Mais contre ses desirs mon cœur a combattu.
Je ne me repens point d'un effort de vertu.
De ce fatal amour , que ma raison surmonte ,
Il ne me reste plus qu'une éternelle honte ;
Oui , j'en rougis , ingrate ! & mon juste courroux
Ne peut me pardonner ce que j'ai fait pour vous.
Je veux que la mémoire efface de ma vie
Le souvenir du tems que je vous ai servie :
J'étais mort pour ma gloire ; & je n'ai pas vécu ,
Tant que ce lâche cœur par l'amour fut vaincu ;

Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il vit & qu'il respire,
D'aujourd'hui qu'il renonce au joug de votre em-
pire,

Et qu'avec ma raison , mes yeux & lui d'accord
Détestent votre vue , à l'égal de la mort.

CASSANDRE.

Pour vous en guérir, Prince, & ne leur plus déplaire,
Je m'impose moi-même un exil volontaire :

Et je mettrai grand soin , sachant ces vérités ,

A ne vous plus montrer ce que vous détestez.

Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

THÉODORE, LADISLAS.

LADISLAS , interdit , regardant sortir Cassandre.

QUE faites-vous , ô mes lâches pensées ?
Suivez-vous cette ingrate ? êtes-vous insensées ?...

Mais, plutôt, qu'as-tu fait, mon aveugle courroux ?

Adorable inhumaine , hélas ! où fuyez-vous ?...

Ma sœur , au nom d'amour , ayez pitié des larmes

Que ce cœur outragé donne encore à ses charmes :

Si vous voulez d'un frère empêcher le trépas ,

Suivez cette insensible , & retenez ses pas.

B ♣

La retenir , mon frère l'après l'avoir bannie t.

LADISLAS.

Ah ! contre ma raison , servez sa tyrannie.

Je veux délavouer ce cœur séditieux ,

La servir , l'adorer , & mourir à ses yeux.

Mon mal chérit sa cause , & croît par son remède :

Que je la voye , au moins , si je ne la possède.

Quand mon cœur à ma voix a feint de consentir ,

Il en était charmé ; je l'en veux démentir :

Je mourais , je brûlais , je l'adorais dans l'ame ;

Et le Ciel a de moi fait un être de flamme.

Allez , courez , ma sœur...

THÉODORE *fait quelques pas pour sortir ,
s'arrête & observe son frère.*

LADISLAS , *à lui-même.*

Que fais-tu , lâche amant ?

Quel caprice t'aveugle ? as-tu du sentiment ?

Rentre , Prince sans cœur , un moment en toi-même.

(*Allant à sa sœur.*)

Me laissez-vous , ma sœur , en ce désordre extrême ?

THÉODORE , *revenant.*

J'allais la retenir.

LADISLAS.

Eh ! ne voyez-vous pas

Quel arrogant mépris précipite ses pas ,

Avez combien d'orgueil elle s'est retirée,
 Quelle implacable haine elle m'a déclarée,
 Et que m'exposer plus à l'éclat de ses yeux,
 C'est dans sa frénésie armer un furieux ;
 De mon esprit plutôt chassez cette cruelle ;
 Condamnez les pensers qui me parleront d'elle ;
 Peignez-moi sa conquête indigne de mon rang ;
 Et soutenez en moi l'honneur de votre sang.

THÉODORE.

Je ne puis vous celer que le trait qui vous blesse,
 A, dans un sang royal, trouvé trop de faiblesse.
 Je vois de quels efforts vos sens sont combattus ;
 Mais les difficultés sont le champ des vertus.
 Avec un peu de peine on achète la gloire.
 Qui veut vaincre, est déjà bien près de la victoire.
 Se faisant violence, on est bientôt dompté ;
 Et rien n'est tant à nous, que notre volonté.

LADISLAS.

Hélas ! il est aisé de juger de ma peine,
 Par l'effort qui, d'un tems, m'emporte & me ramène,
 Et par ces mouvemens si prompts & si puissans ;
 Tantôt sur ma raison, & tantôt sur mes sens.
 Mais, quelque trouble, enfin, qu'ils vous fassent paraître,
 Je vous croirai, ma sœur, & je serai mon maître ;
 Je lui laisserai libre, & l'espoir, & la foi
 Que son sang lui défend d'élever jusqu'à moi.

Ne renaissiez donc plus , mes flammes étouffées ,
 Et du Duc de Curlande augmentez les trophées :
 Sa victoire m'honore , & m'ôte seulement
 Un caprice obstiné d'aimer trop bassement.

T H É O D O R E .

Quoi ! mon frère , le Duc a des desseins sur elle ?

L A D I S L A S .

Ce mystère , ma sœur , n'est plus une nouvelle ;
 Et mille observateurs , que j'ai commis exprès ,
 Ont si bien vu leurs feux , qu'ils ne sont plus secrets.

T H É O D O R E .

Ciel !

L A D I S L A S .

Puisque j'ai dessein d'oublier cette ingratitude ,
 Il faut , en les servant , que mon mépris éclate :
 Et pour mieux les braver , en dégageant ma foi ,
 Je vais , pour leur hymen , solliciter le Roi.
 Je mettrai , de ma main , mon rival en ma place ;
 Et je verrai leur flamme avec autant de glace ,
 Qu'en ma plus violente & plus sensible ardeur
 Cette Beauté superbe eut pour moi de froideur.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

THÉODORE, *seule.*

LE Duc aime Cassandre & en quoi ! tant d'apparence,

Tant d'honneurs, de respects, de soins, de déférence,

Ces soupirs échappés, & ces regards confus
N'offraient-ils à mes loix qu'un cœur qu'il n'avait plus ?

Mais, que dis-je ? est-ce à moi d'avouer que j'en aime ?

Et puis-je, sans rougir, l'avouer à moi-même ?

Mes vœux, sur un sujet honteusement bornés,

Laisseraient-ils, pour lui, des rivaux couronnés ?

Ah ! ne me flatte point, orgueilleuse naissance ;

L'amour fait bien, sans sceptre, établir sa puissance ;

Et, soumettant nos cœurs par de secrets appas,

Fait les égalités, & ne les cherche pas.

Si le Duc n'a le front chargé d'une Couronne,

C'est lui qui les protège, & c'est lui qui les donne.

Par quelles actions se peut-on signaler,

Dont la gloire...



SCÈNE V.

LÉONORE, THÉODORE.

LÉONORE.

LE Duc demande à vous parler.

THÉODORE.

(Bas, à part.)

Qu'il vienne... Mais mon cœur se trahirait peut-être.

(Haut.)

Léonore, écoutez. Non, je ne puis paraître.

Avant la fin du jour, vous lui ferez savoir.

Si je puis disposer d'un moment pour le voir.

SCÈNE VI.

THÉODORE, seule.

JE rougis de mon trouble ! ô combat trop pénible !
 D'un amant dédaigné, la perte m'est sensible.
 Mon cœur regrette un bien qu'il ne peut posséder,
 J'ai honte d'y prétendre, & tremble à le céder.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉODORE, LE DUC.

LE DUC.

MADAME, auprès de vous, j'étais heureux de
vivre;

Ma présence vous blesse, & je vous en délivre.

Mais ne puis-je savoir, avant de me bannir,

Quel est le crime, enfin, dont je vais me punir?

THÉODORE.

Vous me le demandez? vous, dont l'injuste haine

Se fait de nos malheurs une joie inhumaine?

LE DUC.

Quoi! si la calomnie a voulu me noircir,

Madame, est-ce à vos yeux qu'elle a dû réussir?

THÉODORE.

Et d'où partent les coups dont le sort nous accable?

Si le meilleur des Rois traite un fils en coupable,

Si Cassandre s'obstine au refus de ses vœux,
 Qui le fait criminel ? qui le rend malheureux ?
 Qui le trahit ?

LE DUC.

Lui seul, Madame : qu'il modère
 L'ardeur de ses desirs, qu'il cède aux loix d'un père,
 Qu'il oppose à l'amour un cœur-maître de soi,
 Il trouvera bientôt un père dans un Roi.

T H É O D O R E.

Et me répondez-vous que son cœur plus paisible
 Trouve aussi dans Cassandre une amante sensible ?

LE DUC.

Hé, Madame ! est-ce à moi de lire au fond des cœurs ?
 Moi, qui n'ai de l'amour connu que les rigueurs,
 Du bonheur d'un amant est-ce à moi de répondre ?
 Le plus tendre est celui qu'on se plaît à confondre.
 C'est peu que le respect contraigne ses desirs,
 C'est peu que le silence étouffe ses soupirs ;
 Si, malgré tant de soins, il se trahit lui-même,
 Dans ses regards confus si l'on peut voir qu'il aime,
 Pour mettre au désespoir l'amour qui l'a surpris,
 La haine est peu de chose, on y joint le mépris.

T H É O D O R E.

Sans doute il est des vœux que notre orgueil rejette ;
 Mais ceux d'un Souverain honorent sa sujette.
 Cassandre se connaît, & ne s'aveugle pas
 Au point de s'offenser du choix de Ladislas.

TRAGÉDIE. 41

Non; du refus constant que son cœur nous oppose,
L'orgueil est le prétexte, & l'amour est la cause.

LE DUC.

L'amour !

THÉODORE.

C'est vainement que vous dissimulez
Les feux dont l'un & l'autre en secret vous brûlez.

LE DUC.

Ciel! qu'entends-je? ah! Madame! & vous l'auriez
pu croire?

THÉODORE.

Et comment en douter, quand vous en faites gloire?
Si mon frère à vos vœux n'est point sacrifié,
Pourquoi n'êtes-vous pas encor justifié?
Car enfin, soit amour, soit mutuelle estime,
De tous vos sentimens dépositaire intime,
Cassandre ne consulte & n'écoute que vous.
Pour le bonheur du Roi, pour le bonheur de tous,
Tâchez de la résoudre à ce grand hymenée.
Nous vous devons la paix, rendez-la fortunée.

LE DUC.

Que n'ai-je sur son cœur, pour y contribuer,
Ce pouvoir absolu qu'on veut m'attribuer!

THÉODORE.

Tranchons de vains discours. Ladislas, auprès
d'elle,
Peut-il, en sa faveur, compter sur votre zèle?
Puis-je en être garant?

L E D U C.

Si pour le rendre heureux ,
Il fallait tout mon sang , doutez-vous ...

T H É O D O R E .

Je ne veux

Que les soins d'un ami , je vous le dis encore.
Intéressez Cassandre au feu qui le dévore ,
Faites qu'elle consente à lui donner la main ;
Parlez , priez , pressez.

L E D U C.

Je tenterais en vain.

T H É O D O R E .

Quel qu'en soit le succès , vos efforts sur son ame
Sont tout ce que j'attends ; puis-je y compter ?

L E D U C.

Madame,

Où me réduisez-vous ?

T H É O D O R E .

Eh quoi ! vous balancez ?

L E D U C.

Un devoir dont je suis esclave...

T H É O D O R E .

C'est assez.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

LE DUC, *seul.*

ELLLE fuit ! & comment l'aurais-je détrompée
De l'injuste soupçon dont elle était frappée ?
F'allait-il m'expliquer ? fallait-il obéir ?
Non , Prince , ami trop cher , je n'ai pu te trahir.
Honneur , vertu , devoir , je suis votre victime :
Mais je soutiendrai mieux le malheur que le crime.

SCÈNE III.

LE DUC, ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

FIDÈLE ami , ma sœur s'éloigne de ces lieux :
Seconde-t-elle encor l'amour d'un furieux ?
Cassandre va la voir : on l'accable , on l'obsède ;
A tant d'efforts enfin , je crains qu'elle ne cède.

LE DUC.

Prince , n'attendez rien de ma triste amitié :
Je ne suis plus , pour vous , qu'un objet de pitié.

ALEXANDRE.

Dans quel abattement , ô Ciel ! je vous retrouve !

L E D U C.

L'amitié seule a fait tous les maux que j'éprouve.
 En m'exposant pour vous, j'ai fait ce que j'ai dû ;
 Mais, sans vous rendre heureux, mon zèle m'a
 perdu.

A L E X A N D R E.

De mon jaloux rival la fureur vous étonne :
 Mais quoi ! Duc, pensez-vous que je vous abandonne ?
 Quel que soit son orgueil, on peut le réprimer ;
 Et je me lasse...

L E D U C.

Moi contre lui vous armer !
 Que plutôt je succombe à sa haine inflexible.
 Mais de tous mes malheurs, c'est-là le moins sensible.
 J'aime, (avec vous mon cœur doit s'ouvrir sans détour)
 J'aime ; & quel est l'objet de ce fatal amour ?
 Celle dont la vertu, la beauté, la naissance,
 Doivent mettre à ses pieds, les Rois & leur puissance,

Théodore.

A L E X A N D R E.

Ma sœur ?

L E D U C.

Je rougis d'un projet
 Qui doit vous révolter dans le cœur d'un sujet :
 Mais, d'un aveugle amour telle est la violence,

Que , si l'on m'eût permis de rompre le silence ,
Quand les bontés du Roi s'empresſaient d'éclater ,
Sa fille était le prix dont j'osais me flatter.

ALEXANDRE.

Non , Duc , ne penſez pas que mon orgueil mé-
prise

Cet amour généreux que la gloire autorife.

Eſpérez tout du Roi.

LE DUC.

J'ai perdu tout eſpoir :

Théodore me fuit , me défend de la voir ,

Me croit de Ladiflas le rival téméraire ;

Et moi , par mon ſilence , à moi-même contraire ,

Ou dans de vains détours facile à me troubler ;

Pour ne vous point trahir , je me laiſſe accabler.



S C È N E I V.

LE DUC, CASSANDRE,
ALEXANDRE.

CASSANDRE, *dans la coulisse.*

EH bien, Madame, eh bien ! j'en serai la victime.
(*A Alexandre.*)

Eh quoi ! Prince , à vos yeux, vous souffrez qu'on
m'opprime ;

Que du plus tendre amour on me fasse un tour-
ment !

Et ne puis-je donner mon cœur impunément ?

ALEXANDRE, *à Cassandre.*

Quel outrage, Madame, émeut votre colère ?

CASSANDRE.

Le zèle d'une sœur pour l'intérêt d'un frère :

Son tyrannique effort veut éblouir mes yeux

Par cet éclat qui touche un cœur ambitieux ;

On prétend m'aveugler avec un Diadème ,

Et l'on veut, malgré moi, que je règne & que j'aime ;

C'est l'ordre qu'on m'impose ; ou le Prince irrité,

Faisant céder sa haine à son autorité ,

Doit me punir des feux que j'allume en son âme ,

Et venger , en tyran , le mépris de sa flamme.

ALEXANDRE.

Duc , à me découvrir je suis déterminé.

(*A Cassandre.*)

Tranchons l'indigne cours d'un amour effréné ;
Nous serons sans effroi, quoi qu'il puisse entreprendre ,

Quand j'aurai contre lui mon épouse à défendre ,
Quand les nœuds de l'hymen, le nom sacré d'Époux,
M'auront fait un devoir de répondre de vous.

CASSANDRE.

Mon Époux ! votre amour a donc l'aveu d'un père ?

ALEXANDRE.

Non ; je vais m'exposer à toute sa colère ;
Mais nous sommes réduits à cette extrémité.

LE DUC.

Vous, Prince, vous soustraire à son autorité !

CASSANDRE.

A l'amour le plus pur imprimer cette tache ;
Et vouloir que le crime à mon sort vous attache !
Votre frère , à son gré , peut violer les loix ;
Mais vous , dont les vertus ont mérité mon choix ,
Si de vous démentir je vous croyais capable,
Qui vous aime innocent , vous haïrait coupable.
Votre père a seul droit de disposer de vous ;
Et je veux , de sa main , recevoir un Époux.

ALEXANDRE.

Il faut donc renoncer au seul bien que j'espère,

48 V E N C E S L A S ,

Je ne prévois que trop les refus de mon père :
Le Prince a sur son âme un pouvoir absolu :
Je vous perdrai , Cassandre , & vous l'aurez voulu.

CASSANDRE.

Moi ?

ALEXANDRE.

Que l'hymen m'assûre une juste conquête ,
Aux pieds d'un père alors je porterai ma tête ;
Et mon sort n'a plus rien qui vous doive alarmer ,
Dès que je n'aurai plus qu'un père à défarmer.

CASSANDRE.

Vous me faites frémir.

ALEXANDRE.

Est-ce-là ce courage

Qui du fort en courroux devait braver l'orage ?

CASSANDRE.

Il braverait pour vous la mort , sans hésiter ;
Mais à l'ombre d'un crime il ne peut résister.

ALEXANDRE.

Hé bien ! à mon rival attendez qu'on vous livre.

CASSANDRE.

Avant d'y consentir , je cesserais de vivre.

ALEXANDRE.

Cessez plutôt de craindre , ôsez vous affranchir ,
Et ne me laissez plus que mon père à fléchir.
Vous hésitez encore ? eh bien ! si l'on m'accable ,

Si

Si je suis malheureux, si je deviens coupable,
Si d'un père sur moi j'attire le courroux,
S'il me hait, si je meurs, n'en accusez que vous.

CASSANDRE.

Quel trouble ! quelle alarme ! & quels soins me possèdent !

SCÈNE V.

LE DUC, CASSANDRE, LADISLAS,
ALEXANDRE.

LADISLAS.

MADAME, il ne se peut que mes vœux ne succèdent ;

J'aurais tort d'en douter, & de redouter rien
Avec deux confidens qui me servent si bien,
Et dont l'affection part du profond de l'âme :
Ils vous parlaient, sans doute, en faveur de ma flamme.

CASSANDRE, à Ladislas.

Vous les désavoueriez de m'en entretenir,
Puisque je suis si mal en votre souvenir,
Qu'il veut même effacer du cours de votre vie
La mémoire du tems que vous m'avez servi,
Et qu'avec lui vos yeux & votre cœur d'accord
Détestent ma présence à l'égal de la mort.

C

Vous pensez me braver; & , s'il faut vous en croire,
 A languir dans vos fers j'ai mis toute ma gloire:
 D'un triomphe incertain pourquoi vous applaudir,
 Madame ? il est bien vrai , je n'ai pu vous haïr ;
 Ladislas , jusqu'à vous ayant daigné descendre ;
 Prodigue de ses soins , se plût à vous en rendre :
 Mais , après tout , ces soins que vous interprétez ,
 Ont pu vous éblouir , & n'être qu'affectés.
 Je suis jeune , & dans l'âge où l'on aspire à plaire,
 Né bouillant , j'ai souvent besoin de me distraire :
 Je vous offris mes vœux ; mais , près de vos appas,
 J'ai pu vouloir aimer , & pourtant n'aimer pas.
 Sans doute j'en dis trop ; excusez ma franchise.
 Je suis fier , & sur-tout alors qu'on me méprise.
 Je n'ai point de dépit , je le sens ; mais , enfin ,
 J'attendais un refus , & non pas un dédain :
 J'ai dû vous en punir. Content de ma vengeance,
 Je reprends les froideurs de mon indifférence ;
 J'abandonne un succès que j'ai peu poursuivi ,
 Et cède votre cœur à qui me l'a ravi.
 Je ne vous retiens plus... Conduisez-la , mon frère.
 Et vous , Duc , demeurez.

CASSANDRE , *donnant la main à Alexandre.*

O la noble colère !

Conservez-moi toujours ce généreux mépris ;
 Et que dès ce jour même un Trône en soit le prix.



SCÈNE VI.

LE DUC, LADISLAS.

LADISLAS, *à part.*

DIEUX/avec quel effort, & quelle peine extrême,
Je souffre ce départ qui m'arrache à moi-même ;
Et qu'un rude combat m'affranchit de sa loi !
(*Haut.*)

Duc , j'allais pour vous voir , & de la part du Roi.

LE DUC.

Quelque loi qu'il m'impose , elle me fera chère.

LADISLAS.

Mon estime pour vous a dompté ma colère ;
Et j'accorde moi-même à vos derniers exploits
Le prix que sa parole a mis à votre choix ;
Venez le demander.

LE DUC.

J'ai reçu mon salaire ,
Prince , si mes respects cessent de vous déplaire.
Vos bontés sont le prix que j'ai tant souhaité ;
Le Roi me les obtient, il est trop acquitté.

LADISLAS.

Non; vous devez user du pouvoir qu'il vous laisse;
Sa Justice l'exige , & moi , je vous en presse.

52 V E N C E S L A S ,

Déclarez lui l'objet que vous considérez :
Je ne vous défends plus l'heur où vous aspirez ,
Et veux que votre hymen en soit le premier gage.

LE D U C.

Prince, on a bien puni l'orgueil de mon hommage.
Depuis l'instant fatal que je vous ai déplu ,
Mes vœux sont importuns , mon respect superflu.

L A D I S L A S .

Avouez qu'il est doux, lorsqu'on plaît & qu'on aime,
De renfermer ainsi son bonheur en soi-même !
Votre bouche se plaint , votre cœur s'applaudit.

LE D U C.

Quoi ! Prince , vous croyez..

L A D I S L A S .

Un regard m'a tout dit.



SCÈNE VII.

LE DUC, VENCESLAS, LADISLAS,
GARDES *dans le fond du Théâtre.*

VENCESLAS, *au Duc.*

VENEZ, heureux appui que le Ciel me suscite;
Il est tems qu'envers vous ma parole s'acquitte.
D'un cœur si généreux ayant servi l'État,
Vous desservez son Prince, en le laissant ingrat.
J'engage mon honneur, engageant ma parole.
Le prix qu'on vous retient, est un bien qu'on vous
vole :

Ne me le laissez plus, puisque je vous le dois;
Et déclarez l'objet dont vous avez fait choix.
En votre récompense éprouvez ma justice.
De mon fils, la raison a guéri le caprice;
Du prix que je vous dois son cœur n'est plus jaloux;
Et qui vous desservait, parle à présent pour vous.

LADISLAS, *bas, à part.*

Contre moi mon rival obtient mon assistance !
Pour ce dernier effort je n'ai plus de constance.

LE DUC, *à Venceslas.*

L'a gloire a tant de part à ce qui vous est dû,
Qu'un service est payé, dès qu'il vous est rendu.
Ne faites pas, Seigneur, par l'offre du salaire,

D'un exploit généreux , une œuvre mercénaire,
 Pouvoir dire : ce bras a servi Venceslas ;
 N'est-ce pas-là, Grand Roi, le prix de cent combats ?

V E N C E S L A S.

Non, non ; quoi que je doive à ce bras indomptable,
 C'est trop que votre Roi soit votre redevable.
 Ce grand cœur refusant , intéresse le mien ,
 Et me demande trop en ne demandant rien.
 Faisons , par vos travaux & ma reconnaissance,
 Du Maître & du Sujet discerner la puissance.
 Ma gloire ne pourrait souffrir , sans se souiller,
 La générosité qui m'en veut dépouiller.

L A D I S L A S.

N'excitez point un feu que vous voudrez éteindre.
 J'ose élever mes vœux où je ne puis atteindre,
 Je m'en connais indigne ; & l'objet que je fers ,
 Dédaignant son tribut , désavouerait mes fers.

V E N C E S L A S.

Les plus puissans États n'ont point de Souveraines
 Dont ce bras ne mérite & n'honorât les chaînes,
 Et mon pouvoir , enfin , fera sans nul effet ,
 Ou vous répond du don que je vous aurai fait.

L A D I S L A S , *bas , à part.*

Quoill'hymen qu'on refuse à l'ardeur qui me presse,
 Aux vœux de mon rival va livrer ma maîtresse !
 Non , rival insolent ! je n'y puis consentir.

LE DUC.

Dût être mon aveu suivi du repentir ,
Puisque vous me forcez à rompre le silence ,
Je vous obéirai , mais avec violence ;
Certain de vous déplaire , en vous obéissant ,
Plus que n'observant point un ordre si pressant.
J'avouerais donc , Grand Roi , que l'objet qui me
touche...

LADISLAS , au Duc.

Duc , encore une fois je vous ferme la bouche ;
Et je ne puis souffrir votre présomption.

VENCESLAS , à Ladislas.

Insolent !

LADISLAS , à Venceslas.

J'ai , sans fruit , vaincu ma passion.
Pour souffrir son orgueil , Seigneur , & vous com-
plaire ,
J'ai fait tous les efforts que la raison peut faire :
Mais en vain mon respect tâche à me contenir ,
Ma raison sur mes sens ne peut rien obtenir :
Je suis ma passion , suivez votre colère ;
Pour un fils révolté perdez l'amour de père ;
Tranchez le cours du tems à mes jours destiné ,
Et reprenez le sang que vous m'avez donné ;
Ou , si votre justice épargne encor ma tête ,
Prévenez au plutôt l'injure qu'il m'apprête ,
Et de son insolence humiliez l'excès ,
Ou sa mort , à l'instant , en suivra le succès.

(Il sort furieux.)

S C È N E V I I I.

LE DUC, VENCESLAS, GARDES.

V E N C E S L A S.

GARDES, qu'on le saisisse.LE DUC, *se jettant aux pieds du Roi.*

Ah ! Seigneur, quel asyle

A conserver mes jours me pourrait être utile ,

Et me garantirait contre un soulèvement ?

Accordez moi sa grâce , ou mon éloignement.

V E N C E S L A S.

Qu'aucun soin ne vous trouble, & ne vous im-
portune ,

Duc ; je ferai si haut monter votre fortune ,

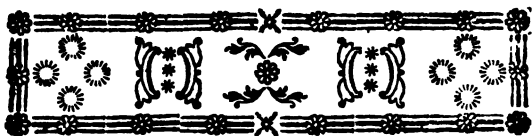
D'un crédit si puissant j'armerai votre bras ,

Et ce séditieux vous verra de si bas ,

Que jamais d'aucun trait de haine , ni d'envie ,

Il ne pourra donner atteinte à votre vie.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

*Le Théâtre est dans l'obscurité jusqu'à la
Scène quatrième, où la lumière commence
à paraître par degrés.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, THÉODORE.

THÉODORE.

LÉONOR, ton récit redouble mes alarmes.

L É O N O R.

Quoi ! si de son repos l'amour trouble les charmes,
Si le Prince , Madame , en cet âge de feu
Où l'âme à la raison s'assujettit si peu ,
Où l'esprit sur les sens n'a point encor d'empire ,
Cherchant à repousser le trait qui le déchire ,
Pour s'éviter lui-même & l'amour qui le suit,

C v

58 V E N C E S L A S ,

Aux douceurs du sommeil se dérobe une nuit,
Faut-il en concevoir une telle épouvante?

T H É O D O R E .

Que ne peut inspirer l'amour qui le tourmente?

Toi-même , tu m'as dit qu'éperdu , furieux ,

Il défendit hier l'approche de ces lieux.

Dans un trouble mortel passant la nuit entière,

Je n'ai pu , sans le voir , attendre la lumière.

J'accours, je le demande , & ne le trouve pas.

Octave cherche en vain la trace de ses pas:

Octave , à qui jamais son cœur n'a su rien taire ,

Aujourd'hui de sa fuite ignore le mystère.

J'en frémis...



SCÈNE II.

LÉONOR, THÉODORE, LADISLAS
un bras en écharpe, OCTAVE.

THÉODORE, *appercevant Ladislas.*

MAIS que vois-je? & quel est mon effroi!

OCTAVE, *à Théodore.*

Madame...

THÉODORE, *à Octave.*

Eh bien?

OCTAVE.

Le Prince eût expiré sans moi.

LADISLAS, *à Octave.*

Demeurons. Je succombe à l'excès de faiblesse
Où de mon sang versé l'épuisement me laisse,
Je me traîne avec peine, & j'ignore où je suis.

THÉODORE.

Ha, mon frère!

LADISLAS, *troublé & s'efforçant avec
peine.*

Ha, ma sœur! savez-vous mes ennuis?
Vous voyez ce qu'amour, & Cassandre me coûte.
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

Cvj

o V E N C E S L A S ,

T H É O D O R E .

Veillez-y , Léonor.

L É O N O R *se retire vers le fond du Théâtre.*

L A D I S L A S .

Vous avez vu , ma sœur ,
Mes plus secrets penfers jusqu'au fond de mon cœur ;
Vous savez les efforts que j'ai faits sur moi-même
Pour secouer le joug de cet amour extrême ,
Et retirer d'un cœur indignement blessé
Le trait empoisonné que ses yeux m'ont lancé.
Indigné des mépris qu'elle a faits de ma flamme :
Contre elle à des mépris je contraignais mon âme :
Mais l'ingrate Beauté dont je suis trop épris ,
Peut plus que ma colère & plus que ses mépris .
Hier enfin , Octave étant venu m'apprendre
Le complot de l'hymen du Duc & de Cassandre ,
Et que ce nœud fatal se formait cette nuit . .

O C T A V E , *d part.*

Pernicieux avis, hélas ! qu'as-tu produit ?

L A D I S L A S .

Succombant tout entier à ce coup qui m'accable ,
De tout raisonnement je deviens incapable .
Sans suite, resté seul enfermé tout le soir ,
Je ne prends plus d'avis que de mon désespoir ;
Et bientôt sur ces lieux l'ombre étant répandue ,
J'en sors par les détours d'une secrète issue :

T R A G É D I E. 61

Je vôle, tout respect, tout jugement perdu :
 Au Palais de Cassandre en un instant rendu ,
 J'en franchis la barrière , entre, observe, examine,
 Cherche un lieu favorable au coup que je destine ,
 Le rencontre , m'arrête , & dans l'obscurité
 Prépare à tout succès mon courage irrité.
 Au nom du Duc , enfin , j'entends ouvrir la porte ;
 Et suivant , à ce nom , la fureur qui m'emporte ,
 Cours , éteins la lumière , & , d'un aveugle effort ,
 De trois coups de poignard blesse le Duc à mort.

T H É O D O R E.

(*Bas , à part.*)

Le Duc ! qu'entends-je , hélas !

L A D I S L A S.

A sa voix expirante ,

On accourt , le Palais est rempli d'épouvante.
 Mais entendant tomber le poignard sous ses pas ,
 Il le prend , me poursuit & m'en atteint au bras :
 Son âme , à cet effort , de son corps se sépare ;
 Il tombe mort.

T H É O D O R E , *à part.*

O rage inhumaine & barbare !

L A D I S L A S.

Et moi , par cent détours que je ne connais pas ,
 Dans l'horreur de la nuit , ayant traîné mes pas ,
 Par le sang que je perds mon cœur enfin se glace ;
 Je tombe ; & sans secours j'expirais sur la place .

62 · V E N C E S L A S ,

Octave qui me cherche , inquiet & surpris ,
Passe , me reconnaît , rappelle mes esprits ,
Me prête son secours , & dans ce lieu me guide.

THÉODORE, *bas , d part.*

Malheureuse ! Rougis de pleurer un perfide.

(*Haut.*)

Je succombe, mon frère, à des malheurs si grands;
Et mes pleurs disent trop l'intérêt que j'y prends.

(*Elle sort ; LEONOR la suit..*)



SCÈNE III.

LADISLAS, OCTAVE.

OCTAVE.

PRINCE, quittez ces lieux où l'on peut vous
surprendre :

La lumière déjà commence à s'y répandre.

LADISLAS.

Et va produire au jour les crimes de la nuit !

OCTAVE.

Même, au quartier du Roi j'entends déjà du bruit.
Éloignez-vous : craignez que l'on ne vous soup-
çonne.

LADISLAS.

Qui souhaite la mort , n'a plus rien qui l'étonne.
Mais allons , conduis-moi.



SCÈNE IV.

VENCESLAS, LADISLAS, OCTAVE,
GARDES *dans le fond du Théâtre.*

VENCESLAS.

Mon fils !

LADISLAS.

Mou père !

VENCESLAS.

Hélas !

LADISLAS, *à part.*

O fatale rencontre !

VENCESLAS.

Est-ce vous, Ladislas,

Dont la couleur éteinte & la vue égarée
Ne marquent plus qu'un corps dont l'âme est sé-
parée ?

En quels lieux, sous ces traits livides & sanglans,
Adressez-vous vos pas incertains, chancelans ?
Dans les bras du sommeil je vous croyais encore.
Quel trouble vous oblige à devancer l'aurore ?

LADISLAS, *bas, s'asseyant.*

Que lui dirai je ? Hélas !

VENCESLAS.

Répondez-moi , mon fils ;
Quel fatal accident....

LADISLAS.

Seigneur , je vous le dis.
J'allais.... J'étais... L'Amour a sur moi tant d'Em-
pire !..
Je me confonds, Seigneur, & ne vous puis rien dire.

VENCESLAS.

On vouscroirait coupable , au trouble où je vous
voi,

Mon fils : on reconnaît le crime , à cet effroi.
N'avez-vous point encor rallumé contre un frère
Le feu mal étouffé d'une injuste colère ?
Ciel ! Si, pour l'en garder, j'avais en vain pourvu...

LADISLAS,

N'est-il pas pardonné ? Non , je ne l'ai point vu.

VENCESLAS.

Qui vous réveille donc , avant que la lumière
Ait du Soleil naissant commencé la carrière ?

LADISLAS.

N'avez-vous pas aussi précédé son réveil ?

VENCESLAS.

Oui : mais , j'ai mes raisons qui bornent mon som-
meil.

Je me vois , Ladislas , au déclin de ma vie ;
Et sachant que la mort l'aura bientôt ravie ,

66. V E N C E S L A S ,

Je dérobe au sommeil , image de la mort ,
 Ce que je puis du tems qu'elle laisse à mon sort.
 Près du terme fatal prescrit par la Nature ,
 Et qui me fait du pied toucher ma sépulture ,
 De ces derniers instans dont il presse le cours ,
 Ce que j'ôte à mes nuits , je l'ajoute à mes jours :
 Sur mon couchant , enfin , ma débile paupière
 Me ménage avec soin ce reste de lumière.
 Mais quel soin peut du lit vous chasser si matin ,
 Vous , à qui l'âge encor garde un si long destin ?

L A D I S L A S .

Si vous en ordonnez avec votre justice ,
 Mon destin de bien près touche à son précipice.
 Ce bras (puisqu'il est vain de vous déguiser rien)
 A de votre Couronne abattu le soutien.
 Le Duc est mort , Seigneur , & j'en suis l'homicide :
 Mais j'ai dû l'être ?

V E N C E S L A S .

O Dieu ! Le Duc est mort ? Perfide !
 Le Duc est mort ? Barbare ! & , pour excuse , enfin ,
 Vous avez eu raison d'être son assassin ?
 A cette épreuve , ô Ciel ! mets-tu ma patience ?



SCÈNE V.

LE DUC, VENCESLAS, LADISLAS,
OCTAVE, GARDES.

LE DUC, à *Venceslas*.

LA Duchesse, Seigneur, vous demande audience.

LADISLAS, à *lui-même*, voyant le Duc.

Que vois-je ? quel fantôme ! & quelle illusion
De mes sens égarés croît la confusion ?

VENCESLAS, à *Ladislas*.

Que m'avez-vous dit, Prince ? & par quelle merveille

Mon œil peut-il sitôt démentir mon oreille ?

LADISLAS, à *Venceslas*.

Ne vous ai-je pas dit, qu'interdit & confus,

Je ne pouvais rien dire, & ne raisonnais plus ?

VENCESLAS, au Duc.

Ah, Duc ! il était tems de tirer ma pensée

D'une erreur qui l'avait mortellement blessée.

Mais, qui veut me parler ?

LE DUC.

Cassandre.

VENCESLAS témoigne, par un signe, que

Cassandre peut entrer.

LE DUC sort.

S C È N E V I .

VENCESLAS, LADISLAS, OCTAVE,
GARDES.

LADISLAS, *à lui-même.*

O Justes Cieux !
M'as-tu trompé , ma main ? me trompez - vous ,
mes yeux ?
Si le Duc est vivant , quelle vie ai-je éteinte ?
Et de quel bras le mien a-t-il reçu l'atteinte ?

S C È N E V I I .

LE DUC, CASSANDRE, VENCESLAS,
LADISLAS, OCTAVE, GARDES.

CASSANDRE, *à Venceslas.*

G R A N D Roi ! de l'innocence auguste pro-
tecteur ,
Et des sanglants forfaits ardent persécuteur ,
Soyez Roi , soyez Père , & d'un Juge inflexible
Donnez au monde entier un exemple terrible.
Vengez-vous ; vengez-moi.

VENCESLAS, à *Cassandre*.

Madame, à vos douleurs
Donnez quelque relâche, & suspendez vos pleurs.

CASSANDRE.

Votre Majesté, Sire, a connu ma famille.

VENCESLAS.

D'un illustre allié j'honore en vous la fille.

CASSANDRE.

Son sang, vous le savez, en des tems plus heureux,
Put s'égalier au sang des Rois: il venait d'eux.
Vos deux fils ont conçu pour ce sang qui m'anime,
L'un, des feux criminels, l'autre, un feu légitime:
Et tous deux de mon cœur ont obtenu leur prix;
La vertu, mon amour; le crime, mes mépris.
Alexandre, voyant un rival dans son frère,
Un rival protégé, favorisé d'un père,
Sous le nom d'un ami généreux & discret,
Tint long-tems de nos feux le mystère secret:
De ce rival, enfin, l'injuste violence
Réduisait son amour à rompre le silence.
Mon cœur, de cet éclat prévoyant le danger,
En m'unissant à lui, voulut le partager:
Je voulus, (pardonnez à ma tendresse extrême)
Du nom de mon Époux, l'armer contre vous-même.
En présence du Ciel, il venait recevoir
Les sermens d'un amour... O crime! ô désespoir!
(Seigneur, à cet objet laissez couler mes larmes.)

Je l'attendais tremblante , & le cœur plein d'alarmes.

De mon palais à peine a-t-il touché le seuil ,
Qu'il reçoit , en entrant, la mort pour tout accueil !
De trois coups de poignard....

V E N C E S L A S .

Il est mort ?

(*Il s'assied , & se voile le visage .*)

L A D I S L A S , *bas , à part.*

O ma rage !

Tu t'es bien satisfaite , & voilà ton ouvrage !

C A S S A N D R E .

Oui , Seigneur ; il est mort , & je suivrai ses pas,
Dès l'instant que j'aurai vu venger son trépas.
Mais, apprenant, Grand Roi, cet accident sinistre,
Hélas ! en pourriez-vous soupçonner le Ministre ?
Oui, votre sang suffit pour vous en faire foi ;
Il s'émeut , il vous parle & pour & contre foi ;
Et, par un sentiment ensemble horrible & tendre,
Vous nomme Ladislas meurtrier d'Alexandre.
Que dis-je ? ce regard, ce maintien interdit,
Ce visage effrayé , ce silence le dit ,
Et, plus que tout enfin , sa main fumante encore
De votre propre sang , de ce sang que j'adore.
Lequel des deux sur vous fera le plus d'effort ,
Ou d'un fils meurtrier , ou de votre fils mort ?
Ah ! si vous pardonniez ce barbare homicide,

Tremblez ; il n'a qu'un pas juiquesau parricide.
 Enfin , si mes douleurs , si ce fils tant aimé ,
 Si l'horreur de ce meurtre à vos yeux consommé ,
 N'ébranlent votre cœur , qu'ils déchirent sans
 doute ;

Voyez , voyez le sang dont ce poignard dégoutte ;
 Et , s'il ne vous émeut , sachez où l'on l'a pris ;
 Votre fils l'a tiré du sein de votre fils.

Oui , de ce coup , Seigneur , un frère fut capable.

Ce fer porte le chiffre & le nom du coupable ,

Vous apprend de quel bras il fut l'exécuteur ,

Et , complice du meurtre , en déclare l'auteur :

J'attends de voir armer votre main vengeresse ,

Ou par votre justice ; ou par votre tendresse ;

Et , si je n'obtiens rien de la part des humains ,

La justice du Ciel me prêtera les mains.

Ce forfait , contre lui , n'aura point de refuge :

I' en fut le témoin , il en sera le Juge :

Et puisse , contre vous , son courroux indigné

Ne pas tourner le bras du coupable épargné !

V E N C E S L A S.

Je sens de vos douleurs toute la violence.

(*A Ladislas.*)

Prince , vous l'entendez , & gardez le silence ?

L A D I S L A S , *aux genoux du Roi.*

Oui , je suis criminel. Abandonnez , Grand Roi ,

Cette mourante vie aux rigueurs de la loi.

Que rien ne vous oblige à m'être moins sévère.

Supprimons les doux noms & de fils , & de père ,
Et tout ce qui pour moi peut vous solliciter.

Cassandre veut ma mort , il faut la contenter :

En horreur à la terre , à mon père , à moi-même ,
Mon cœur , qui se déteste , éprouve encor qu'il
l'aime.

Pour elle j'ai perdu tout sentiment humain ,
Dans le sein de mon frère elle a conduit ma main,
Elle a fait mon malheur, ma honte, mon supplice,
Mon désespoir, mon crime , & veut que je périsse ;
Je souscris , sans murmure , à l'arrêt qu'elle rend ;
Je meurs enfin pour elle , & meurs en l'adorant.

CASSANDRE , à *Ladislas*.

Moi , j'ai conduit ta main ? moi , j'eus part à ton
crime ?

Ah ! barbare....

LADISLAS , à *Cassandre*.

Epargnez du moins votre victime.

VENCESLAS , à *Cassandre*.

Madame , modérez vos sensibles regrets ,
Et laissez à mes soins nos communs intérêts.
Mes ordres aujourd'hui feront voir une marque
Et d'un Juge équitable , & d'un digne Monarque.
De toute passion je me dégagerai ;
Et c'est sur son aveu que je le jugerai.

CASSANDRE.

Mon attente, Grand Roi , n'a pas été trompée.

VENCESLAS.

TRAGÉDIE. 73

VENCESLAS.

Ladiflas, levez-vous, donnez-moi votre épée.

LADISLAS, *à Venceslas.*

Mon épée? Ah! plutôt, ordonnez mon trépas.

Souffrez....

VENCESLAS.

Donnez, vous dis-je, & ne répliquez pas.

LADISLAS, *remettant son épée à son père.*

La voilà.

VENCESLAS, *la donnant au Duc.*

Tenez, Duc.

LADISLAS, *à lui-même.*

O disgrâce inhumaine!

VENCESLAS, *aux Gardes.*

Qu'on le fasse garder en la chambre prochaine;

(*Au Duc.*)

Veillez-y.

LADISLAS.

Sort barbare! assouviss ton courroux;

Je fus heureux, je meurs, & voilà de tes coups.

LADISLAS, OCTAVE, & les GARDES sortent.



S C È N E V I I I .

CASSANDRE, LE DUC, VENCESLAS.

V E N C E S L A S .

D U C ?

LE DUC.

Seigneur ?

V E N C E S L A S .

[De ma part , donnez avis au Prince,
Que sa tête , autrefois si chère à la Province ,
Doit servir aujourd'hui d'un exemple fameux ,
Qui fera détester son crime à nos neveux.

LE DUC sort.



SCÈNE IX.

CASSANDRE , VENCESLAS.

CASSANDRE.

OUI , Grand Roi , soutenez cette noble confiance.

C'est votre sang qui crie , & demande vengeance :
Ecoutez-les , ces cris ; & , sans rien ménager. . .

VENCESLAS.

J'aurai soin de punir , & non pas de venger ,
Madame ; c'est assez.

CASSANDRE sort.

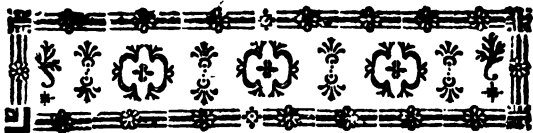


SCÈNE X.

VENCESLAS, *seul.*

CIEL! ta bonté prospère
M'avait donné deux fils; ô trop malheureux père!
L'un des deux, qui par l'autre aujourd'hui m'est ôté,
M'oblige à perdre encor celui qui m'est resté!

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, LE DUC.

THÉODORE.

J'AI voulu vous parler dans ce pressant malheur,
Duc; mon ressentiment fait place à ma douleur.
La trompeuse apparence avait pu me séduire :
De vos vrais sentimens hâtez vous de m'instruire.
Le plus grand intérêt m'oblige de savoir
Quel prix a pu flatter vos vœux & votre espoir.
J'attribuai d'abord cette gloire à Cassandre ;
Mais vous futes ami , non rival d'Alexandrè.

LE DUC.

Mon cœur a fait, Madame, un choix plus élevé ;
Aussi , par ma raison n'est-il pas approuvé.

THÉODORE.

Quoi qu'il en soit, j'exige un aveu, pour réponse.

LE DUC.

Madame, il n'est plus tems. Il faut que je renonce

78 V E N C E S L A S ,

A ce prix glorieux que je m'étais promis.

T H É O D O R E .

Mon père à votre choix ne l'a-t-il pas remis ?

LE D U C .

Oui ; mais de ses bontés plus le gage est insigne ,
Plus , si j'en abusais , je m'en rendrais indigne.
J'adore , sans espoir , ce que la main des Dieux
A formé de plus beau , de plus grand à mes yeux :
Mais à lui plaire enfit quand je pourrais prétendre ,
Quand jusqu'à mon amour son cœur voudrait descendre ,

Quand je verrais mon Roi prêt à me l'accorder ;
Ce n'est plus-là le prix que je dois demander.

T H É O D O R E .

Quel est-il donc , ce prix ?

LE D U C .

Injuste Théodore !

D'un doute injurieux m'accablez-vous encore ?
Je ne m'explique point ; mais , dans quelques instans ,
Vous connaîtrez , Madame , à quel prix je prétends
Jusques-là Le Roi vient.



SCÈNE II.

THÉODORE, VENCESLAS, LE DUC,
GARDES *dans le fond du Théâtre.*

THÉODORE.

AH, Seigneur! ah, mon père!
Jetez sur vos enfans un regard moins sévère.
Si le Trône a ses droits, la Nature a les siens.
Les nœuds sacrés du sang sont vos premiers liens.
Roi, j'implore à genoux votre auguste clémence;
Père, en faveur d'un fils votre unique espérance,
J'implore votre amour.

VENCESLAS.

Ma fille, laissez-nous.

THÉODORE, *à Venceslas.*

(*Regardant le Duc.*)

Seigneur..... Vous m'entendez: je n'espère qu'en
vous.



80 V E N C E S L A S ,

S C È N E I I I.

VENCESLAS, LE DUC, GARDES.

V E N C E S L A S .

O jour , moins que pour moi , funèbre à la Province !
Fédéric ?

LE DUC.

Quoi , Seigneur ?

V E N C E S L A S .

Faites venir le Prince.

LE DUC , à part.

Il seroit superflu d'éprouver mon crédit ;
Le sang se fait entendre , & le Roi s'attendrit.
(Il sort.)



SCÈNE IV.

VENCESLAS, *seul.*

CESSEZ de murmurer, entrailles paternelles !
 Nature, épargne-moi ces atteintes cruelles
 Qui, déchirant mon cœur, le veulent partager
 Entre mon fils à perdre, & mon fils à venger !
 A ma justice en vain la tendresse est contraire,
 Et, dans le cœur d'un Roi, cherche le cœur d'un
 père :
 De ce titre si cher je me suis dépouillé ;
 Je méconnais mon sang par le crime souillé.

SCÈNE V.

VENCESLAS, LE DUC, LADISLAS.

LADISLAS *entre, conduit par LE DUC*
 & les GARDES.

VENCESLAS, *voyant entrer son fils.*

MAIS, ô vaine confiance ! ô force imaginaire !
 A cette vue encor je sens que je suis père,
 Et n'ai pas dans mon cœur détruit tout sentiment :
 Sortez, Gardes. Vous, Duc, laissez-nous un mo-
 ment.

LE DUC & les GARDES *sortent.*

D V

SCÈNE VI.

VENCESLAS, LADISLAS.

LADISLAS.

VENEZ-VOUS conserver, ou venger votre race?
M'annoncez - vous, mon père, ou ma mort, ou
ma grâce ?

VENCESLAS, *pleurant.*

Embrassez-moi, mon fils.

LADISLAS.

Seigneur, quelle bonté !
Quel excès de tendresse en un Juge irrité !
Cet accueil défarmé de haine & de colère,
Est-il l'adieu funeste, ou le pardon d'un père ?

VENCESLAS.

C'est le dernier effort d'un cœur infortuné,
Qu'à mourir de douleur vous avez condamné.
Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance ?

LADISLAS.

Je l'ai mal témoigné ; mais j'en ai connaissance.

VENCESLAS.

Sentez-vous de ce sang les nobles mouvemens ?

LADISLAS.

Si je ne les produis, j'en ai les sentimens.

VENCESLAS.

Enfin , d'un grand effort vous sentez - vous capable ?

LADISLAS.

Oui , puisque je résiste au remords qui m'accable,
Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin.

VENCESLAS.

Armez-vous de vertu ; vous en avez besoin.

LADISLAS.

S'il est tems de partir , mon âme est toute prête.

VENCESLAS.

L'échaffaud l'est aussi ; portez-y votre tête :
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra ;
Je mourrai, plus que vous , du coup qui vous tuera,
Mes larmes vous en font une preuve assez ample :
Mais , à l'État , enfin , je dois ce grand exemple ;
A ma propre vertu , ce généreux effort ;
Cette grande victime , à votre frère mort.
J'ai craint de prononcer , autant que vous d'en-
tendre

L'Arrêt qu'ils demandaient , & que j'ai dû leur
rendre.

Pour ne vous perdre pas, j'ai long-tems combattu ;
Mais , ou l'art de régner n'est plus une vertu ,
Et c'est une chimère , aux Rois , que la Justice ;
Ou , régnant , à l'État je dois ce sacrifice.

Dvj

Vous pouvez l'achever ; votre fils est tout prêt :
Coupable , sans murmure il attend son arrêt.
Je ne m'en défends point , & je fais que mes crimes
Vous ont causé souvent des courroux légitimes.
Je pourrais du dernier m'excuser sur l'erreur
D'un bras qui , dans la nuit , a trompé ma fureur :
Mon amour éperdu , mon aveugle colère ,
Croyaient verser le sang d'un rival , non d'un frère :
Mais j'ai porté la mort dans ce cœur paternel ,
J'empoisonne vos jours , je suis trop criminel.
Quand je sens des remords , quand ma gloire est
flétrie ,

Serait-ce à moi , Grand Dieu ! de souhaiter la vie ?
Non , non ; je souillerais la pureté du jour.
Vengez , Seigneur , vengez la Nature & l'Amour.
D'un fils assassiné voyez l'Ombre sanglante ,
Son épouse , sa veuve , ou plutôt une amante.
A peine , hélas ! à peine ils marchaient à l'Autel ,
J'ai dans le flanc de l'un plongé le fer mortel ;
Et l'autre , plus à plaindre & plus infortunée ,
Frémit & tremble encor sous ma main forcenée.
O mon père ! frappez , sauvez-moi la douleur
D'aimertoujours Cassandre , & de lui faire horreur :
Pa : mon trépas , enfin , je veux la satisfaire :
Ladislas , en mourant , s'immole à sa colère.

V E N C E S L A S .

A qui que votre cœur veuille offrir votre mort ,

Allez vous préparer à ce dernier effort ;
 Et, pour les intérêts d'une mortelle flamme ,
 Abandonnant le corps, n'abandonnez point l'âme.
 Toute obscure qu'elle est , la nuit a beaucoup
 d'yeux ,

Et n'aura pu cacher votre forfait aux Cieux.

(*En l'embrassant.*)

Adieu Sur l'échaffaud portez le cœur d'un Prince ;
 Et faites-y douter à toute la Province

Si , né pour commander & destiné si haut ,
 Vous montez sur un Trône , ou sur un échaffaud.

(*Il frappe du pied pour faire venir le Duc.*)

SCENE VII.

VENCESLAS, LE DUC, LADISLAS,
 GARDES.

VENCESLAS.

DUC, remenez le Prince.

LADISLAS, *s'en allant.*

O vertu trop sévère !

Venceslas vit encore , & je n'ai plus de père !



SCENE VIII.

VENCESLAS, GARDES *dans*
le fond du Théâtre.

VENCESLAS, *à lui-même.*

O Justice inhumaine, & devoirs ennemis !
Pour mériter mon sceptre, il faut perdre mon fils.
Mais, laisse-les agir, importune tendresse !
Et vous, mes yeux ! cachez vos pleurs, & ma faiblesse.

Je ne peux rien pour lui ; le sang cède à la loi ;
Je ne lui peux pas être & bon père, & bon roi.
Vois, Pologne, en l'horreur que le vice m'imprime,
Si mon élection fut un choix légitime ;
Et si je puis donner aux devoirs de mon rang
Plus que mon propre fils & que mon propre sang.



SCÈNE IX.

THÉODORE, VENCESLAS,
LÉONOR, GARDES.

THÉODORE.

PAR quelle loi, Seigneur, si barbare & si dure,
Pouvez-vous renverser les loix de la Nature ?
J'apprends qu'à Ladislas l'Arrêt est prononcé;
Et déjà de sa mort l'appareil est dressé !
Quoi ! nous demeurerons, par cet Arrêt sévère,
L'État, sans héritier ; vous, sans fils ; moi, sans frère !
Consultez votre sang contre votre fureur ;
C'est trop de le verser pour punir une erreur.
Du meurtre de son frère, un frère est incapable :
De cet assassinat la nuit seule est coupable.
Cassandre au désespoir s'éloigne de ces lieux ;
Il n'a plus à fléchir que son père, & les Cieux.
La pitié qui fera révoquer son supplice,
N'est pas moins la vertu d'un Roi, que la justice :
Qu'elle vous touche encor ; tous les cœurs à la fois
Pour vous justifier, feront taire les loix :
Eh ! quoi que vous impose un devoir si sévère,
Avant que d'être Roi, Seigneur, vous êtes père.

VENCESLAS.

Non : l'auteur de nos maux va périr aujourd'hui.

Je suis, par son arrêt, plus condamné que lui.
 Mais, puis-je, dans mon cœur, justifier son crime ?
 Hélas ! quoique trompée au choix de la victime ,
 Sa main n'en est pas moins coupable envers l'État.
 Je punis le sujet , & non le fils ingrat.
 L'ordre est donné.

S C E N E X.

THÉODORE, VENCESLAS, LE DUC,
 LÉONOR, GARDES.

VENCESLAS.

OÙ fait le Prince, Duc ?
 LE DUC, à *Venceslas*.

Ah ! Sire ,

C'est à présent qu'en lui votre vertu respire.
 Il semble aux yeux de tous, d'un héroïque effort,
 Se préparer plutôt à l'hymen, qu'à la mort.
 Mais, puisque sa colère & que sa violence
 Ne sont plus en état de m'imposer silence ,
 Et m'envier un bien que ce bras m'a produit,
 De mes travaux, Grand Roi ! je demande le fruit.

VENCESLAS.

Il est juste , & fût-il de toute ma Province.

LE DUC.

Je le restreins, Seigneur, à la grâce du Prince.

VENCESLAS.

Duc !

LE DUC.

J'ai votre parole , & ce dépôt sacré
Contre votre refus m'est un gage assuré.
J'ai payé de mon sang ce que j'ose prétendre.

VENCESLAS.

Quoi ! Frédéric aussi conspire à me surprendre !
Quel charme , contre un père , en faveur de son fils,
Suscite , & fait parler ses propres ennemis ?

LE DUC.

Ah ! n'examinez pas la nature du crime.
Rien d'injuste , il est vrai , ne devient légitime :
Cependant , quelquefois les plus grands criminels
Se sauvent à l'abri du Trône & des Autels ;
Et l'Héritier d'un Roi que la Justice assiège ,
Ne pourrait , près du Trône , avoir ce privilège !
La Mort ne frappe point aux yeux d'un Souverain ;
Son glaive , à leur aspect , s'échappe de sa main.
Enfin , pour votre fils ici tout s'intéresse.

Le Peuple , en sa faveur , vous conjure , & vous
presse :

Ce que veut tout l'État , se peut-il dénier ?
Et , Père , devez-vous vous rendre le dernier ?
Mais , Seigneur , le tems presse ; & déjà sur sa tête
Votre fils voit la mort , à fondre toute prête.
J'ai prié qu'un moment le coup fût suspendu :
Les Grands me l'ont promis ; & m'en ont répondu.
J'attends à vos genoux , ou ma mort , ou sa grâce.

SCENE XI.

THÉODORE , OCTAVE ,
VENCESLAS , LE DUC , LÉONOR ,
GARDES .

OCTAVE , à *Venceslas* .

AUTOUR de votre fils tout le Peuple s'amasse,
Seigneur ; & l'échaffaud pour ce Prince dressé,
Par leur zèle indiscret est déjà renversé.
Tous, les larmes aux yeux , d'une commune envie,
Protestent de périr, ou lui sauver la vie.
D'un même mouvement, & d'une même voix,
Tous le disent exempt de la rigueur des loix :
Et si cette chaleur n'est bientôt apaisée ,
Jamais sédition ne fut plus disposée.
En vain , pour y mettre ordre & pour les contenir,
J'ai voulu

VENCESLAS , à *Octave* .

C'est assez. Faites-le moi venir.



SCÈNE XII.

THÉODORE, VENCESLAS, LE DUC,
LÉONOR, GARDES.

THÉODORE, *à part.*

JUSTE Ciel , accomplis ce favorable augure!

VENCESLAS.

O ma fille! ô mon peuple! ô tendresse! ô Nature!
Je cède. Il faut vouloir ce que vous souhaitez ,
Et sur vos sentimens régler mes volontés.

(*Au Duc.*)

Guerrier trop généreux! après son injustice,
Du prix de vos exploits lui faire un sacrifice!
Quel triomphe pour vous! pour lui quelle leçon!

LE DUC, *à Venceslas.*

Mon sang est trop payé, s'il devient sa rançon :
Des restes de ce sang puisse-t-elle dépendre!
Avec la même ardeur qu'on me l'a vu répandre
En combattant pour vous contre vos ennemis,
Il coulerait encor pour sauver votre fils.



SCENE XIII, & dernière.

THÉODORE, VENCESLAS,
LADISLAS, LE DUC, LÉONOR,
OCTAVE, GRANDS DE
POLOGNE, GARDES.

LADISLAS, *aux genoux du Roi.*

CROIRAI-je?...

VENCESLAS, *le relevant.*

Levez-vous. Une Couronne, Prince,
Sous qui j'ai quarante ans régi cette Province,
Qui passera sans tache en un Règne futur,
Et dont tous les brillants ont un éclat si pur,
En qui la voix des Grands & le commun suffrage
M'ont d'un nombre d'Aïeux conservé l'héritage,
Est l'unique moyen que j'ai pu concevoir,
Pour, en votre faveur, désarmer mon pouvoir.
Il faut, pour vous sauver, qu'elle vous appartienne;
Il faut que votre tête, ou tombe, ou la soutienne;
Il vous en faut pourvoir, s'il vous faut pardonner;
Et punir votre crime, ou bien le couronner.
L'État vous la souhaite; & le Peuple m'enseigne,
Voulant que vous viviez, qu'il est las que je règne.

La justice est aux Rois la Reine des vertus ;
Et me vouloir injuste , est ne me vouloir plus.
Régnez. Après l'État , j'ai droit de vous élire ,
Et donner , en mon fils , un père à mon Empire.

LADISLAS.

Que faites-vous , Grand Roi ?

VENCESLAS.

M'appeller de ce nom ,
C'est hors de mon pouvoir mettre votre pardon.
Je ne veux plus d'unrang où je vous suis contraire.
Soyez Roi , Ladislas ; & moi , je serai père.

*(Ici VENCESLAS se découvre devant son fils , &
l'embrasse. LES GRANDS de Pologne tirent alors
leur sabre , signe qui confirme l'Élection du
nouveau Roi.)*

Roi , je n'ai pu des Loix souffrir les ennemis :
Père , je ne pourrai faire périr mon fils.
Une perte est aisée , où l'amour nous convie.
Je ne perdrai qu'un nom , pour sauver une vie.
Le Duc , pour récompense , a demandé vos jours ;
Votre sœur , tout l'État vient à votre secours ;
C'en est fait : je renonce à mon pouvoir suprême :
J'aime mieux conserver un fils , qu'un diadème.

LADISLAS.

Si vous ne pouvez être & mon père & mon Roi ,

94 V D N C E S L A S .

Puis-je être votre fils , & vous donner la loi ?
Non ; je dois m'opposer à cet effort extrême.
Abandonnez plutôt un fils, qu'un diadème.

V E N C E S L A S .

Je n'y prétends plus rien. Ne me le rendez pas ;
Qui pardonne à son Roi , punirait Ladiflas ,
Et , sans cet ornement , ferait tomber sa tête.

L A D I S L A S .

A vos ordres , Seigneur , la voilà toute prête.
Je la conserverai , puisque je vous la dois ;
Mais elle régnera , pour dispenser vos Loix ;
Et toujours , quoi qu'elle ôse , ou quoi qu'elle pro-
jette ,
Le diadème au front , fera votre sujette.

(*Au Duc , en l'embrassant.*)

Par quel heureux destin , Duc , ai-je mérité ,
Et de votre courage , & de votre bonté ,
Le soin si généreux qu'ils ont eu de ma vie ?

L E D U C , à *Ladiflas*.

Ils ont servi l'État , alors qu'ils l'ont servi.
Mais , & vers la Couronne , & vers vous acquitté ,
J'implore une faveur de votre Majesté.

L A D I S L A S .

Quelle ?

L E D U C .

Votre congé , Seigneur , & ma retraite ,

Pour ne vous plus nourrir de la haine secrète
Qui , m'expliquant si mal , vous rend toujours
suspects
Mes plus ardents devoirs & mes plus grands res-
pects.

LADISLAS.

Non , non : vous devez , Duc , vos soins à ma Province.

Roi , je n'hérite point des différends du Prince :
Et j'augurerais mal de mon Gouvernement ,
Si je perdais en vous son plus sûr fondement.
Qui trouve où dignement reposer sa Couronne ,
Qui rencontre à son Trône une ferme colonne ,
Qui possède un sujet digne de cet emploi ,
Peut vanter son bonheur , & dire qu'il est Roi.
Vous m'avez fait rougir d'une aveugle colère ;
Par vous je monte au Trône, & je retrouve un père;
Si de mes sentimens ma sœur est de moitié ,
Sa main sera le nœud d'une sainte amitié.

THÉODORE, à Ladislas.

Est-ce assez de ma main , pour payer votre vie ;
Est-ce assez de mon cœur ?

LE DUC, à lui-même.

O fort digne d'envie !

(A Ladislas.)

**Seigneur, voilà le bien que j'avais attendu :
Vous m'en aviez privé, vous me l'avez rendu.**

96 VENCESLAS, &c.

VENCESLAS, à tous.

Rendons à mon fils mort nos dernières tendresses,
Et dans sa sépulture enfermons nos tristesses.

(*A Lad slas.*)

Vous, faites-moi , vivant , louer mon Successeur ,
Et voir de ma Couronne un digne Possesseur.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Venceslas* , Tragédie , & je crois qu'on peut en permettre l'impression , à Paris , ce 10 Juin 1774.

M A R I N.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouve au
Chef-d'Œuvres Dramatiques des plus célèbres Auteurs,
pour servir de suite aux Chefs - d'Œuvres des Cor-
neilles, actuellement sous presse. 1

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD,
Imprimeur du Roi , rue des Mathurins.

Otway, Thomas

V E N I S E
S A U V É E,
T R A G E D I E.

*Représentée par les Comédiens
François, le 5 Décembre
1746.*

.... Præcipitandus est liber spiritus.
Petronius.

SECONDE EDITION.

Le prix est de trente sols.



A P A R I S,

Chez JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques,
à l'Ecu de France.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





P R É F A C E .



N Auteur Dramatique ; assez heureux pour n'avoir que des remercimèns à faire au Public, ne s'avise guères de l'ennuyer par une longue Préface. Trop content d'avoir trouvé grace devant des Juges aussi éclairés que respectables , le sentiment de ma reconnoissance me met seul la plume à la main ; & sans m'enorgueillir d'une indulgence , que je ne dois sans doute qu'à ma qualité de Débutant au Théâtre , je sens d'autant plus vivement tout ce qui me reste à faire pour m'en rendre digne à l'avenir.

J'ajouterais seulement que quelques recherches que j'aye faites , je n'ai pu parvenir jusqu'à présent à constater précisément la date de la représentation de cette pièce sur le Théâtre de Londres. Les deux seuls exemplaires que je connoisse , prou-

*vent non-seulement , par l'Epître dédicatoire à la Duchesse de Portsmouth , & par l'Epilogue de la Pièce , qu'Otway l'écrivit sous le Règne de Charles II. mais encore , que ce fut dans le tems où la religion du Duc d'Yorch * devenuë suspecte aux Anglois , commençoit à échauffer contre lui les esprits de quelques fanatiques infectés des odieuses maximes de Cromwel. On peut , par conséquent , en fixer l'époque à l'année 1672 , ou au plus tard en 1673 , puisque les Historiens nous apprennent que c'est alors que le commandement de la flotte Angloise fut donné au Prince Robert , pour dissiper les ombrages que les Factieux avoient fait naître contre les sentimens du Duc d'Yorck.*

Cette seule observation prouve , qu'Otway n'a pû prendre le fond du sujet de la Tragédie que dans Nani , & dans les autres Auteurs Italiens qui ont parlé de la conjuration de Venise , & non pas dans l'Abbé de S. Réal , comme bien des personnes l'ont cru : car ce dernier n'a donné ce beau mor-

* Depuis , Roi d'Angleterre , sous le nom de Jacques II.

P R E F A C E.

ceau d'Histoire , qu'en 1674 , c'est-à-dire plus d'un an après la Pièce d'Otway.

Quant aux changemens , augmentations , ou retranchemens que j'ai crû devoir faire à mon original , avant de l'exposer sur la Scène Françoisè, je ne puis mieux en instruire le Public que par la traduction littérale , de la Pièce d'Otway , qui paroîtra au premier jour dans le cinquième volume du Théâtre Anglois.



96 VENCESLAS, &c.

VENCESLAS, à tous.

Rendons à mon fils mort nos dernières tendresses,
Et dans sa sépulture enfermons nos tristesses.

(*A Lad. flas.*)

Vous, faites-moi , vivant , louer mon Successeur ,
Et voir de ma Couronne un digne Possesseur.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Venceflas* , Tragédie , & je crois qu'on peut en permettre l'impression , à Paris , ce 10 Juin 1774.

MARIN.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouve au Chef-d'Œuvres Dramatiques des plus célèbres Auteurs, pour servir de suite aux Chefs - d'Œuvres des Corneilles, actuellement sous presse. }

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD,
Imprimeur du Roi , rue des Mathurins.



VENISE SAUVÉE.

TRAGÉDIE.

*Le Théâtre représente le Cours du Rialto,
On voit le Palais du Sénat dans l'en-
foncement.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PRIULI, JAFFIER.

PRIULI.



Me tromper encor oserois-tu pré-
tendre.

Perfide!... Que veux-tu? Je ne
puis rien entendre:

Fuis, laisse-moi....

A





P R É F A C E .

UN Auteur Dramatique ; assez heureux pour n'avoir que des remerciemens à faire au Public, ne s'avise guères de l'ennuyer par une longue Préface. Trop content d'avoir trouvé grace devant des Juges aussi éclairés que respectables , le sentiment de ma reconnoissance me met seul la plume à la main ; & sans m'enorgueillir d'une indulgence , que je ne dois sans doute qu'à ma qualité de Débutant au Théâtre , je sens d'autant plus vivement tout ce qui me reste à faire pour m'en rendre digne à l'avenir.

J'ajouterais seulement que quelques recherches que j'aye faites , je n'ai pu parvenir jusqu'à présent à constater précisément la date de la représentation de cette pièce sur le Théâtre de Londres. Les deux seuls exemplaires que je connoisse , prou-

*vent non-seulement , par l'Epître dédicatoire à la Duchesse de Portsmouth , & par l'Epilogue de la Pièce , qu'Otway l'écrivit sous le Règne de Charles II. mais encore , que ce fut dans le tems où la religion du Duc d'Yorch * devenue suspecte aux Anglois , commençoit à échauffer contre lui les esprits de quelques fanatiques infectés des odieuses maximes de Cromwel. On peut , par conséquent , en fixer l'époque à l'année 1672 , ou au plus tard en 1673, puisque les Historiens nous apprennent que c'est alors que le commandement de la flotte Angloise fut donné au Prince Robert, pour dissiper les ombrages que les Factieux avoient fait naître contre les sentimens du Duc d'Yorck.*

Cette seule observation prouve , qu'Otway n'a pû prendre le fond du sujet de la Tragédie que dans Nani , & dans les autres Auteurs Italiens qui ont parlé de la conjuration de Venise , & non pas dans l'Abbé de S. Réal, comme bien des personnes l'ont cru : car ce dernier n'a donné ce beau mor-

* Depuis , Roi d'Angleterre , sous le nom de Jacques II.

P R E F A C E. ▼

ceau d'Histoire , qu'en 1674 , c'est-à-dire plus d'un an après la Pièce d'Otway.

Quant aux changemens , augmentations , ou retranchemens que j'ai crû devoir faire à mon original , avant de l'exposer sur la Scène Françoisè, je ne puis mieux en instruire le Public que par la traduction littérale , de la Pièce d'Otway , qui paroîtra au premier jour dans le cinquième volume du Théâtre Anglois.





Discours prononcé par le sieur ROSELI , à
la premiere Représentation de
V E N I S E S A U V E ' E .

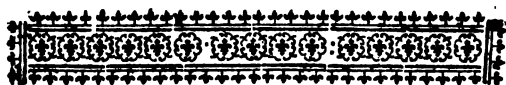
LE Théâtre François asservi à des règles fondées sur la nature , sur la raison , & sur les bienséances , est sans doute le seul Théâtre de l'Europe , où l'on voit revivre le vrai goût d'Athènes & de Rome. Conquérans aussi dans ce genre , nous avons vu nos Auteurs célèbres , quoiqu'assez riches de leurs fonds , ajouter à l'éclat de notre Scène les richesses dramatiques des autres Nations , & se les rendre propres , en les embéliissant.

Le Théâtre des Anglois seul , peut-être trop peu connu en France jusqu'aujourd'hui , est échappé aux recherches de ces grands Hommes. Nous avons cru , Messieurs , qu'une idée de leur Tragédie , dépouillée des licences qui souvent la dégradent ; & ramenée autant qu'il est possible , aux loix de la vraisemblance , pourroit en piquant votre curiosité , nous offrir un moyen de vous prouver le zèle qui nous anime , & notre attention à diversifier vos amusemens. Nous ne sentans pas moins , ainsi que la

*Traducteur de cet Ouvrage, tout ce que cette Entre-
prise a de dangereux , pour peu que l'on perde de
vue l'extrême difficulté de resserrer la liberté An-
gloise dans des bornes assez étroites pour ne point
blesser la juste délicatesse du goût François ; si l'on
oublie enfin que l'Auteur n'a pu , sans dénaturer le
genre du Tragique Anglois , l'assujettir absolument
aux règles que notre Théâtre exige.*

*Daignez , Messieurs , écouter un foible Essai , qui
sans tirer à conséquence par rapport au vrai goût de
la Tragédie Française , peut , en se perfectionnant
par degré , vous procurer un genre d'amusement de
plus , & à nous la satisfaction de vous donner plus
souvent de nouveaux plaisirs.*





ACTEURS.

PRIULI , pere de Belvidera.	<i>M. Sarazin.</i>
JAFFIER , gendre de Priuli.	<i>M. Delanoue.</i>
PEDRE , ami de Jaffier.	<i>M. Grandval.</i>
RENAULT , Chef des Conjurés.	<i>M. Legrand.</i>
BELVIDERA.	<i>Mlle. Gauffin.</i>
LE DOGE de Venise.	<i>M. Paulin.</i>

Sénateurs, Conjurés, Officiers, Gardes.



La Scène est à Venise.



VENISE SAUVÉE,

TRAGÉDIE.

*Le Théâtre représente le Cours du Rialto,
On voit le Palais du Sénat dans l'en-
foncement.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PRIULI, JAFFIER.

PRIULI.



Me tromper encor oserois-tu pré-
tendre.

Perfide!... Que veux-tu? Je ne
puis rien entendre:

Fuis, laisse-moi....

A

VENISE SAUVÉE.

JAFFIER.

Calmez d'odieuses terreurs
N'insultez pas du moins à mes vives douleurs,
Ecoutez un ami que votre haine accable,
D'autant plus malheureux qu'il se croit moins
coupable!..

O Ciel! qui suis-je donc, pour ainsi m'avilir?
N'importe, c'est mon sort, & je veux le remplir:
Dût l'orgueil en gémir, l'amour me le commande.
Seigneur, écoutez-moi!..

PRIULI.

Que veux-tu que j'entende?
Puis-je te croire encor? ne m'as-tu point trahi?

JAFFIER.

Si vous me connoissiez, je serois moins haï.

PRIULI.

Lâche, pour mon malheur, j'ai trop sçu te con-
noître:

Tout autre à mes regards rougiroit de paroître:
Quoi, pour te retracer ta honte, & mes regrets,
Faut-il te rappeler ton crime, & mes bienfaits?
As-tu donc oublié, qu'échappé du naufrage,
De retour en ces lieux, après un long voyage,
Mon amitié t'offrit, pour braver ton malheur,
Mon Palais, mes amis, ma fortune, & mon
cœur?

T R A G E D I E.

Ne te souvient-il plus, avec quelle constance
 Publiant en tous lieux tes vertus, ta naissance,
 Je fis taire les loix d'un Sénat rigoureux,
 Et te remis au rang qu'avoient eu tes ayeux ?
 Ton bonheur me charmoit : il étoit mon ouvrage !
 Un fils, hélas ! eût-il exigé davantage ? . . .
 Que l'on trompe aisément les yeux de l'amitié !
 Eh, quel autre de toi se seroit défié ?
 Opprobre de mes jours, fléau de ma famille,
 Pour prix de mes bienfaits tu séduisois ma fille !
 Et trahissant l'espoir d'un pere infortuné,
 Tu m'arrachois un bien que je t'aurois donné,
 Si ma promesse ailleurs . . .

J A F F I E R.

Si je vous l'ai ravie,
 Seigneur, c'est à moi seul que vous deviez la vie.
 Rappelez-vous ce jour où les vents & les flots
 Menaçoiént de plonger Venise sous les eaux :
 Par un torrent affreux votre fille enlevée,
 Sans moi, sans mon amour, eût-elle été sauvée ?
 Que ne peut un amant dans ses premiers trans-
 ports ?

Je bravai le péril, je vous fus cher alors !
 Je remis dans vos bras cette fille chérie,
 Et je lûs mon bonheur dans son ame attendrie.
 Notre timidité vous cacha nos soupirs :
 Hélas, l'hymen enfin combla tous nos desirs !

A. ij.

4 . VENISE SAUVÉE ;

Cet instant fit mon crime , & la rendit coupable ;
Si l'amour à vos yeux n'est jamais pardonnable ;
Si la reconnoissance , & le plus saint des nœuds ,
Ne peuvent des amans justifier les feux.

P R I U L U .

Arrête : dis plutôt, que ton ingratitude
S'est fait de me tromper une coupable étude ;
Que jamais un ingrat n'a rougi de trahir ;
Que tu me devois trop , pour ne pas me haïr ?
Ah ! puissent les transports d'une femme volage ,
N'être de ton bonheur qu'une trompeuse image ;
Puissez-vous , comme moi , dans vos perfides
cœurs ,

Ne trouver qu'artifice & replis imposteurs ;
Et pour comble de maux dignes de ma vengeance,
Puisse toujours le Ciel tromper ton espérance ;
Permettre , que l'hymen ne t'offre pour tous fruits ;
Que haines, que dégoûts, que discorde, qu'ennuis ;
Accabler en un mor vos vêtes criminelles ,
Des maux que son couteau doit aux enfans ré-
belles :

J A F F I E R .

Tu t'irrites en vain : tous ces fanestres vœux
Ne seront pas du moins exaucés par les Cieux.
Hélas ! rien de nos feux n'eût altéré l'ivresse ,
Si ton ame , d'un pere avoit eu la tendresse.

T R A G E D I E

Ta fille, en me donnant ce titre souhaité,
 Vient d'ajouter encore à ma félicité :
 Achève son bonheur, le mien, & le tien même ;
 Ne sois point sourd'aux cris d'une fille qui t'aime,
 Que l'espoir du pardon ne nous soit point ravi ;
 Daigne te souvenir, que je fus ton ami !
 Dans mon fils au berceau vois l'enfant de ta fille ;
 Vois renaître, par lui, ton auguste famille ;
 Connois en lui ton sang ; qu'il soit cher à tes yeux ;
 Et goûte le plaisir, de faire des heureux !

P R I U L I.

Tu me caches en vain l'interêt qui t'inspire ;
 Les larmes d'un ingrat n'ont pas droit de séduire ;
 Tu t'es trop applaudi d'avoir trompé ma foi ;
 Ton fils m'est étranger, puisqu'il est né de toi.
 Qu'il vive, pour pleurer le crime de son pere,
 Pour détester en toi l'auteur de sa misere,
 Et de tes derniers ans empoisonner le cours !

J. A F F I E R.

Puis-je te méconnoître, à cet affreux discours ?
 Pere dénaturé, nos malheurs, & nos larmes,
 Si j'en-crois tes fureurs, ont donc pour toi des
 charmes ?

P R I U L I (à part.)

Je le voudrois du moins !

En cet instant, ami, l'honneur même t'inspire.

P E D R E.

Tu te trompes, mon cœur en connoit peu l'em-
pire.

Si l'honneur me guidoit, si j'étois vertueux,
Verois-je sans frémir mon, ami malheureux ?
Verois-je sans horreur, un Senat imbécille
Accabler sous son joug cette superbe ville :
Juges, Législateurs, & Tyrans à la fois,
Au gré de leur caprice interpréter les loix ;
Et dans les noirs accès de leur haine implacable,
Opprimer l'innocent pour sauver le coupable ?
Oublierois-je, en un mot, que d'indignes rivaux
Jouissent, par leur choix, du fruit de mes tra-
vaux,

Tandis que gémissant de ma gloire flétrie,
Je traîne sous leurs yeux une mourante vie ?
Tandis qu'un Sénateur, ravisseur de mes biens ;
Condamné par les loix, trouve encor des sou-
tiens !

Et qu'un autre, bravant la douleur qui me presse,
M'enlève impunément l'objet de ma tendresse ?
Est-ce assez, cher ami, de sentir les malheurs,
D'en connoître la cause, & de verser des pleurs ?

T R A G E D I E.

Car je résiste en vain à ceux que tu m'arraches.

J A F F I E R.

Que dis-tu , cher ami ? . . .

P E D R E.

**Que nous sommes des lâches ;
Que ton affreux Sénat peut redoubler ses coups ,
Sans crainte d'allumer notre impuissant courroux ;
Que malgré mes exploits , & malgré ton courage ,
Il voit en nous , deux cœurs formés pour l'escla-
vage ;**

**Et qu'il peut tout oser . . . ô mânes de Brutus !
Si le Ciel dans mon sein eût versé tes vertus ,
Gémirions-nous long-tems sous le poids de nos
chaines ?**

**Me bornerois-je , hélas , à partager les peines
D'un déplorable ami , digne d'un meilleur sort :
Est-il quelque danger , pour qui craint peu la
mort ?**

**Victime des fureurs d'un barbare Beau-pere ,
Tenteroit-il envain de fléchir sa colere ?**

Se verroit-il réduit

J A F F I E R.

Achévé.

P E D R E.

Je ne puis . . .

O , Jaffier ! . . .

J A F F I E R.

Ne crains pas d'augmenter mes ennui

22 **VENISE SAUVÉE,**

Mon ame, à la douleur dès long-tems est ouverte;
Et dusses-tu l'ai grir, en m'annonçant ma perte...

P E D R E.

Eh bien, je te l'annonce.

J A F F I E R.

Un autre en frémiroit,
Ami! mais dès long-tems, mon cœur s'y prépa-
roit

Poursuis, je vis encor.

P E D R E.

J'admire ta constance.
Soutiens-la, s'il se peut. Lassé de ton absence,
Je courois te chercher, lorsqu'arrivant chez toi
Je me sens pénétré de surprise & d'effroi!
De l'aveugle Thémis, un tas de satellites,
Du Palais de ton pere occupoit les limites:
Rien n'y pouvoit entrer; je presse & prie en vain.
J'apprens, que du Sénat un décret inhumain,
A de vils Citoyens armés de tes promesses,
Livré, de tes ayeux, les antiques richesses,
Que ce même décret, en proscrivant tes feux,
De ton funeste hymen avoit rompu les nœuds.
Juge de ma surprise, & de mon trouble extrême,
En le voyant signé par ton Beau-pere même!
Sur leur proie à l'instant ces vautours acharnés,
Laisent, sans ornemens tes murs abandonnés:
Tout

TRAGÉDIE.

13

Tout s'éclipse avec eux, dans ce moment funeste,
Et l'affreuse misère est tout ce qui te reste.

JAFFIER.

Grace au Ciel ! rien ne peut augmenter mes
malheurs.

PEDRE.

Peins-toi ta digne épouse, à travers ces horreurs ;
Levant en vain au Ciel des yeux baignés de larmes
Sa surprise, ses cris, ses sanglots, ses allarmes
Au cœur le plus féroce inspirant la pitié,
Quel tableau, pour un cœur sensible à l'amitié !
Je l'ai vu, cher ami, ce spectacle terrible...

JAFFIER.

L'excès de mon malheur m'y rendoit insensible :
Mais les maux, mais les pleurs d'un objet adoré,
Rassembler les Enfers dans mon cœur déchiré...

PEDRE.

Est-ce là ce Jaffier que Venise renomme ?
Il pleure !...

JAFFIER.

Eh ! quel espoir me reste-t-il ?

PEDRE.

Sois homme !

JAFFIER.

Dieu ! si je l'étois moins, chercherois-je la mort ?

PEDRE.

Tu cèdes par foiblesse aux caprices du sort.

B

74 V E N I S E S A U V E E ;
Ah , si ton cœur , du mien imitoit la constance ,
Il te reste un espoir

J A F F I E R.

Quel est-il ? !

P E D R E.

La Vengeance.

Unique & seul recours des grands cœurs opprimés.
Pourquoi le négliger ? sommes-nous désarmés ?
Sommes-nous sans amis ? sont-ils tous sans cou-
rage ?

Sentent-ils moins que nous le poids de l'escla-
vage ?

Ce Sénat tyrannique est-il aimé de tous ?

Et son sceptre de fer n'a-t-il blessé que nous ? . . .

Ne vois-tu pas le but de son décret inique ?

Peux-tu n'en pas sentir la noire politique ?

Dépouillé de tes biens , sans amis , sans secours ,

Proscrit , deshonoré , quel sera ton recours ? . . .

Et tu prétends mourir ! cet épouse si chère ,

En rentrant sous les loix d'un implacable pere ,

Ira donc expier le crime de ses yeux ,

Et détester le jour qui te rendit heureux ?

Si tu l'aimes , conçois les maux où tu l'exposes ,

Vois ce que tu lui dois : meurs , ingrat , si tu l'oses.

J A F F I E R.

Ciel ! augmente plutôt l'horreur de mon destin !

T R A G E D I E.

15

P E D R E.

Je revois l'homme , en toi.

J A F F I E R.

Oui , je le suis enfin :

Chere Belvidera , je vangerai tes larmes !...

Ecoute...Priuli...l'auteur de nos allarmes ,

Est...un Sénateur ?...

P E D R E.

Oui : mais un monstre.

J A F F I E R.

Il mourra :

Son sort est décidé.

P E D R E.

Ma main l'accomplira :

**N'en parlons plus , Adieu ; souviens-toi que je
t'aime ;**

Déguise ton espoir aux yeux de l'amour même !

Ton bonheur & le mien m'arrachent de ces lieux.

Reviens-y dans la nuit , je t'en instruirai mieux ;

La gloire , & l'amitié , m'arment pour ta défense.

J A F F I E R.

Quel que soit ton dessein , sois sûr de mon silence.



74 V E N I S E S A U V E E ;

Ah , si ton cœur , du mien imitoit la constance ,
Il te reste un espoir

J A F F I E R.

Quel est-il ?

P E D R E.

La Vengeance.

Unique & seul recours des grands cœurs opprimés :
Pourquoi le négliger ? sommes-nous défaits ?
Sommes-nous sans amis ? sont-ils tous sans cou-
rage ?

Sentent-ils moins que nous le poids de l'escla-
vage ?

Ce Sénat tyrannique est-il aimé de tous ?

Et son sceptre de fer n'a-t-il blessé que nous ? . . .

Ne vois-tu pas le but de son décret inique ?

Peux-tu n'en pas sentir la noire politique ?

Dépouillé de tes biens , sans amis , sans secours ,

Proscrit , deshonoré , quel sera ton recours ? . . .

Et tu prétends mourir ! cet épouse si chère ,

En rentrant sous les loix d'un implacable père ,

Ira donc expier le crime de ses yeux ,

Et détester le jour qui te rendit heureux ?

Si tu l'aimes , conçois les maux où tu l'exposes ,

Vois ce que tu lui dois : meurs , ingrat , si tu l'oses.

J A F F I E R.

Ciel ! augmente plutôt l'horreur de mon destin !

T R A G E D I E.

P E D R E.

Je revois l'homme , en toi.

J A F F I E R.

Oui , je le suis enfin :

Chere Belvidera , je vangerai tes larmes !....

Ecoute...Priuli...l'auteur de nos allarmes ,

Est..un Sénateur ?...

P E D R E.

Oui : mais un monstre.

J A F F I E R.

Il mourra.

Son sort est décidé.

P E D R E.

Ma main l'accomplira :

N'en parlons plus , Adieu ; souviens-toi que je
t'aime ;

Déguise ton espoir aux yeux de l'amour même !

Ton bonheur & le mien m'arrachent de ces lieux.

Reviens-y dans la nuit , je t'en instruirai mieux ;

La gloire , & l'amitié , m'arment pour ta défense.

J A F F I E R.

Quel que soit ton dessein , sois sûr de mon silence :



SCÈNE . IV.

JAFFIER, *seul.*

Sort injuste , & cruel ! si tu m'as destiné
Pour être des humains le plus infortuné ;
A d'éternels affronts si mon cœur doit s'attendre ;
Pourquoi le formas-tu si sensible , & si tendre ?
Pourquoi le formas-tu sincère , & généreux
Etoit-ce pour me rendre encor plus malheureux ?
Un stupide , un ingrat , un lâche est moins à
plaindre :

Il faut avoir un cœur , pour sentir , & pour
craindre ;

Tout sentiment est mort où l'honneur ne peut
rien.

Mais quel que soit mon cœur est-il digne du tien ?

Chère Belvidera que vois-je ? Dieu ! c'est elle..



S C E N E V.

JAFFIER, BELVIDERA. *Deux
Suivantes.*

BELVIDERA.

O Nerine, volons à la voix qui m'appelle ;
Guidez les pas tremblans d'un corps mal affermi...
C'est lui, c'est mon époux, mon maître, & mon
ami !

Mes maux sont oubliés à cette chère vue :
Ce n'est que de plaisir, que mon ame est émue ;
L'amour est dans mon cœur, la joye est dans mes
yeux ,

Et dans ces bras chéris je retrouve les cieux !
Ah ! rends-moi ces regards qui me peignoient ton
ame

Dans les premiers transports de ta naissante flame:
Rassure un tendre cœur, déjà trop allarmé ;
Et sois encor sensible au plaisir d'être aimé !

J A F F I E R.

Des biens que m'envia la colére céleste,
Chère épouse ! ton cœur est le seul qui me reste.
Mélas, si tu connois ton malheureux époux,
Ose-tu bien penser qu'il n'en soit point jaloux ?

78 VENISE SAUVÉE,

N'es-tu pas toujours tendre, aimable, & vertueuse ?

Quelle feroit, hélas, ma destinée affreuse,
Si dans l'état horrible où me réduit le sort,
J'osois de ton amour soupçonner le transport ?

BELVIDERA.

Le pourrois-tu, grand Dieu !... d'une flamme vulgaire,

L'absence, ou le malheur, sont l'écueil ordinaire :
Mais la mienne s'accroît de tes maux & des miens.
Qu'importe à mon amour qu'on t'ait ravi tes blens,
Es-tu moins mon époux ? te dois-je moins la vie ?
Es-tu moins cet objet, dont mon ame ravie
Veut faire pour jamais son bonheur le plus doux,
Dût mon Père & le sort m'accabler de leurs coups ?

JAFFIER.

Dans quel cœur, juste Ciel, mets-tu tant de courage ?

Non, non, l'homme n'est point ton plus parfait ouvrage :

La vertu la plus pure, unie à la beauté,

Est l'ouvrage chéri de la divinité !...

Sexe aimable, & charmant ! sans toi, l'homme sauvage

Jamais du vrai bonheur n'eût entrevû l'image :

Son cœur triste & féroce, autant que ses desirs,
Auroit connu les maux, & jamais les plaisirs !

TRAGÉDIE.

19

BELVIDERA.

Si l'oubli de tes maux dépend de ma constance ,
Cesse de regretter une vaine opulence.
Crois que sans toi , mon cœur ne souhaiteroit
rien.

Qu'il ne peut être heureux , que du bonheur du
tien.

Parle , guide mes pas : fût-ce au bout de la terre ;
Ma patrie est par-tout où je pourai te plaire.

JAFFIER.

Chère Belvidera ! quoi , ton cœur généreux
N'est pas épouvanté de mon destin affreux !
Tu peux m'aimer encor !... sçais-tu tout ce qu'en-
traîne

Ce déplorable amour ? ah , romps plutôt ta chaîne ;
Vois la triste misère attachée à mes pas ,
Traînant à ses côtés l'horreur & le trépas ,
Le besoin , le mépris , pires que la mort même !...
Ah ! dussai-je abuser de ta tendresse extrême ,
Dussai-je consentir à tes vœux indiscrets ,
L'amour se nourrit-il de pleurs , & de regrets ?
Son flambeau brille-t'il au sein de l'indigence ?...
Ecoute : tes attraits , ta vertu , ta naissance ,
Te font de sûrs gagemens d'un plus heureux destin ,
Si mon trépas te rend maîtresse de ta main ?

20 **V E N I S E S A U V E E ;**

Je le veux, je le dois : cours aux pieds de ton
pere ;

La nature , tes pleurs , calmeront sa colere :

Rentre dans tous les droits dont je t'ai fait dé-
choir ;

Je mourrai sans regret , flatté de cet espoir.

B E L V I D E R A.

Poursuis , cruel ! ajoute encor à mes allarmes ;

L'espoir de t'être chère avoit séché mes larmes :

Il flatoit ma douleur , il calmoit mon ennuï....

Hélas , si je te perds , quel sera mon apui ?

Si tu mourois sans moi , sans toi pourrois-je vi-
vre ?

Cesse de m'envier le bonheur de te suivre ,

De souffrir avec toi , de partager ton sort ,

Et de braver ensemble , & la vie , & la mort.

J A F F I E R.

Viens , suis-moi....juste Dieu ! si c'est une mor-
telle ,

Les malheurs sont-ils faits pour une ame si belle ?

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JAFFIER, *seul.*

SEul, errant en ces lieux dans l'ombre de la nuit,
 Quel espoir, ou plutôt quel démon me conduit ?
 Viens-je y finir mes maux, ou les accroître en-
 core ?

Une sourde fureur m'agite & me dévore,
 Chaque pas que je fais ajoute à mes transports :
 Je me crois innocent, & je sens des remords !
 Quel en est donc l'objet ? Suis-je né pour le crime ?
 Et mon ressentiment n'est-il pas légitime ? . . .
 Mais je sens ma foiblesse, & mes sens interdits,
 Frémissent malgré moi de l'état où je suis :
 La honte, les ennuis que la misère inspire,
 Infectent jusqu'à l'air qu'un malheureux respire !..

SCENE II.

JAFFIER, PEDRE.

PEDRE.

C'Est lui, j'entens sa voix.... renferme tes sou-
pirs;

Ami, tout réussit au gré de mes desirs.

Le désespoir est fait pour une ame commune;

Souvent, près d'un abîme, on trouve la fortune;

Qui ne sçait la saisir, ne doit plus la trouver....

Qu'as-tu fait du seul bien que tu sçus conserver;

De ton épouse enfin?

JAFFIER.

Dans la place voisine;

Sous un rustique toit mon malheur la confine;

En attendant l'arrêt que l'Enfer, ou les Cieux,

Vont dicter par ta voix sur le sort de tous deux.

Quels sont tes desseins? parle, & sur-tout sois
sincere.

PEDRE.

Qu'entens-je? quels soupçons! méconnois-tu ton
frere?

Et ces mâles transports que j'ai crû voir en toi;

Au récit de tes maux, n'échauffaient-ils que moi?

TRAGÉDIE. 25

Depuis tantôt, le monde a-t'il changé de face ?
Un coup du Ciel a-t'il réparé ta disgrâce ?
Le Senat entend-t'il les cris de l'innocent ?
Ton barbare beau-pere , est-il compatissant ?

JAFFIER.

Puisse-t'il , de cent maux lassant la violence,
Vainement de la mort invoquer l'assistance !

PEDRE.

Le reste du Sénat est-il moins criminel ?

JAFFIER.

A quoi servent les vœux ? S'ils irritoient le Ciel ,
La foudre dès long-temps en eût purgé la terre.

PEDRE.

Ami, punissons donc , au défaut du tonnerre,
Ces vangeurs sont plus sûrs * . . .

JAFFIER.

Que dis-tu ? des poignards !

PEDRE.

N'étonneront-ils pas tes timides regards ?
Veras-tu , sans frémir , mille ames généreuses
Se dévouer pour toi , quoique moins malheureuses,
Et vanger à la fois , s'ils ne sont point trahis ,
Leur honneur & le tien , le Ciel , & ton país ?

JAFFIER.

Quel rayon de lumiere a passé dans mon ame !
Le feu de tes discours & l'irrite , & l'enflame !

* Mettant la main sur son poignard.

24. VENISE SAUVÉE,

La vangeance, dis-tu, vient d'armer mille bras ?
Ils sont prêts à fraper ? & je ne l'étois pas !
De mes plus chers secrets , digne dépositaire ,
Tu sçavois ce projet , & pouvois me le taire ?
O , mon ami ! nos cœurs ne se déguisoient rien :
Mon triste abaissement a-t'il changé le tien ?

P E D R E.

Je t'aimois trop , ami , pour exposer ta tête,
Je t'eusse mis au port , sans risquer la tempête ;
Mais le danger pressant où je te vois plongé ,
Te permet-il de vivre , à moins d'être vangé ?
Dès l'enfance , nos cœurs occupés l'un de l'autre ,
Peu jaloux d'un bonheur qui n'étoit pas le nôtre ,
Formerent-ils jamais de desirs ni de vœux ,
Dont l'objet ne tendît au bonheur de tous deux ?
La voix de ta douleur , celle de ton injure ,
Au plus saint des sermens m'a pû rendre parjure :
Fidèle à l'amitié , peut-on blesser l'honneur ?...
Que faisoit-il de plus pour décider mon cœur ?
Mais sonde bien le tien : consulte ton courage ,
Avant que de prétendre en sçavoir davantage !
Aux yeux de mes amis , ta noble fermeté ,
Poura seule excuser mon infidélité.

J A F F I E R.

Te faut-il des sermens , ami , pour me connoître ?
Pourroient-ils me lier , si je n'étois qu'un traître ?

Quel

TRAGÉDIE.

25

Quel autre , mieux que toi , répondroit de mon
cœur :

Le vis-tu chanceler au chemin de l'honneur ?
Et puis-je le quitter , lorsque Pedre me guide ?

P E D R E.

Ami , sans être traître , on peut être timide.
Pour fonder un Empire , il faut bien des vertus :
Mais pour le renverser , il en faut encor plus.

J A F F I E R.

Tes mille conjurés , sont-ils plus que des hommes ?
Sont-ils unis entr'eux , plus que nous ne le som-
mes ?

P E D R E.

Non : mais mon amitié me fait craindre.

J A F F I E R.

Je sens

Plus que tu ne voudrois tes soupçons offensans :
Des maux dont je gémis , c'est combler la mesure !
Eh bien , sans t'imiter , sans crainte de parjure ,
Dicte-moi mon serment , presse , ou retiens mes
pas ,

Dispose de mon cœur , & commande à mon bras ;
Où faut-il fraper , parle ?

P E D R E.

Au sein de ta Patrie ,
Qui n'attend que de nous une nouvelle vie ;

G

34. VENISE SAUVÉE,

La vengeance, dis-tu, vient d'armer mille bras ?
Ils sont prêts à fraper ? & je ne l'étois pas !
De mes plus chers secrets , digne dépositaire ,
Tu sçavois ce projet , & pouvois me le taire ?
O , mon ami ! nos cœurs ne se déguisoient rien :
Mon triste abaissement a-t'il changé le tien ?

P E D R E.

Je t'aimois trop , ami , pour exposer ta tête,
Je t'eusse mis au port , sans risquer la tempête ;
Mais le danger pressant où je te vois plongé ,
Te permet-il de vivre , à moins d'être vangé ?
Dès l'enfance , nos cœurs occupés l'un de l'autre ,
Peu jaloux d'un bonheur qui n'étoit pas le nôtre ,
Formerent-ils jamais de desirs ni de vœux ,
Dont l'objet ne rendît au bonheur de tous deux ?
La voix de ta douleur , celle de ton injure ,
Au plus saint des sermens m'a pû rendre parjure :
Fidèle à l'amitié , peut-on blesser l'honneur ?...
Que faloit-il de plus pour décider mon cœur ?
Mais sonde bien le tien : consulte ton courage ,
Avant que de prétendre en sçavoir davantage !
Aux yeux de mes amis , ta noble fermeté ,
Pourra seule excuser mon infidélité.

J A F F I E R.

Te faut-il des sermens , ami , pour me connoître ?
Pouroient-ils me lier , si je n'étois qu'un traître ?

Quel

Déjà quelqu'un d'entr'eux s'approche de ces lieux..
Viens , suis-moi , ton aspect pourroit blesser leurs
yeux.

S C E N E III.

RENAULT. *Six Conjurés.*

RENAULT.

SI l'âge, & les travaux joints à l'expérience,
M'ont acquis quelque part à votre confiance,
Croyez , braves amis , que ma sécurité
N'a d'autre fondement que votre sûreté.
Plus ces lieux sont ouverts , plus leurs routes con-
nuës,

Pour nous joindre , ou pour fuir , nous offrent
des issues ;

Tout endroit resserré pourroit être fatal :

Ici , pour nous sauver , il ne faut qu'un signal ;
La nuit cache nos pas dans ces retraites sombres ;
Et couvre nos projets du voile de ses ombres.

Tranquilles sur mes soins , comme moi sur vos
cœurs ,

Quand Renault ne craint rien , rejetez vos terreurs.

U N C O N J U R E.

Sur les pas de Renault , nous marchons à la gloire.

RENAULT.

Amis , la confiance assure la victoire.

17 V E N I S E S A U V E E ;

Au sein de ces ingrats alterés de ton sang ,
Indignes de la vie autant que de leur rang ;
De ces vils Sénateurs, dont nous traînons les chaînes ;

Fléaux de nos plaisirs , artisans de nos peines ,
Que l'intérêt divise , & que l'orgueil unit ,
Sous qui le foible tremble , & le brave gémit
Ils dorment les cruels au sein de la mollesse ,
A l'ombre de nos fers , & de notre foiblesse.
Tranquilles dans le crime , ils ne présument pas
Que notre abaissement nous ait laissé des bras ,
Que leur sécurité serve à notre vengeance :
Renversons d'un seul coup leur injuste puissance ,
Prévenons leur réveil , par un heureux effort ;
Que ce sommeil , pour eux , soit celui de la mort ;

J A F F I E R.

J'approuve ton transport ; mon ame le partage ;
Autant que l'amitié l'honneur t'en est le gage ,
Qu'exige-tu de plus ? ordonne , je suis prêt.

P E D R E.

De Venise , en ces lieux , on va signer l'Arrêt.
Tu connoîtras bientôt ces mortels respectables ,
Qu'animent des vertus aux tyrans formidables ,
Citoyens de la terre , au-dessus des revers ,
Nés pour vanger le monde , & pour briser ses fers ,
Avant qu'à leurs regards je te fasse paroître ,
J'ai des secrets encore à te faire connoître.

Déjà quelqu'un d'entr'eux s'approche de ces lieux..
Viens , suis-moi , ton aspect pourroit blesser leurs
yeux.

S C E N E III.

RENAULT. *Six Conjurés.*

RENAULT.

SI l'âge, & les travaux joints à l'expérience,
M'ont acquis quelque part à votre confiance,
Croyez , braves amis , que ma sécurité
N'a d'autre fondement que votre sûreté.
Plus ces lieux sont ouverts , plus leurs routes con-
nuës,

Pour nous joindre , ou pour fuir , nous offrent
des issues ;

Tout endroit resserré pourroit être fatal :

Ici , pour nous sauver , il ne faut qu'un signal ;
La nuit cache nos pas dans ces retraites sombres ;
Et couvre nos projets du voile de ses ombres.
Tranquilles sur mes soins , comme moi sur vos
cœurs ,

Quand Renault ne craint rien , rejetez vos terreurs.

U N C O N J U R E.

Sur les pas de Renault , nous marchons à la gloire.

RENAULT.

Amis , la confiance assure la victoire.

38 VENISE SAUVÉE,

Si nous sommes unis, nous peut-elle échapper ?
 Eh, quel plus noble soin pourroit nous occuper ?
 Mais, Pedre parmi vous ne paroît point encore ?
 Que fait-il ? attend-t'il le retour de l'aurore ?
 Ciel ! qui peut retenir les pas de ce guerrier !
 L'eussai-je soupçonné d'être ici le dernier ?
 Si contre mes terreurs sa vertu me rassure,
 De ce retardement que faut-il que j'augure ?
 Peut-il donc oublier que nous sommes ici ?
 Et que puis-je penser ?

S C E N E I V.

Les mêmes Acteurs. PEDRE.

PEDRE.

CAlme-toi : le voici.
 Suspens les vains transports d'une injuste colère ;
 De mon retardement, tu sauras le mystère.
 (*Aux Conjurés.*) Vous occupiez mes soins.. mais
 ce fameux projet
 Concerté si long-tems, & toujours sans effet ;
 Ces desseins généreux, ces fruits d'une ame ferme,
 Depuis long-tems conçus, touchent-ils à leur
 terme ?

TRAGÉDIE.

27

Veux-tu long-tems encore irriter nos souhaits ?
Parlerons-nous toujours , n'agirons-nous jamais ?
Songe-tu, qu'un secret cesse bientôt de l'être ,
Dès qu'un mot révélé peut enrichir un Traître ?
Que nous risquons ensemble & la vie , & l'hon-
neur ?

Et que trop de prudence énerve la valeur ?

RENAULT.

J'aime à voir tes transports, & ce bouillant courage
Du succès de nos vœux m'annonce le présage.
Je vous rassemble , amis, pour la dernière fois :
Embrassons-nous; demain Venise est sous nos loix;
Demain avec le jour la tyrannie expire ,
La liberté renaît , & fonde votre empire.
Mais vos cœurs, & vos bras, sont-ils bien affermis ?
Avez-vous bien songé quels sont nos ennemis ;
Et que le seul succès rend nos coups légitimes !
Que si nous succombons , nos projets sont des cri-
mes ?

Qu'un Citoyen enfin qui les ose attaquer ,
Doit-il vaincre , ou périr ?

PEDRE.

Qu'avons-nous à risquer ?
Et de Venise, enfin, quelle est donc la puissance ?
Epuisée à la fois d'armes , & de finance,
C iij

SE VENISSE SAUVÉE,

Resté d'un nom fameux, vaine ombre d'un grand
corps,

Sans concorde au-dedans, sans crédit au dehors,
Jadis Reine des mers, aujourd'hui tributaire
De quiconque en son sein ose porter la guerre,
Ingrate à ses sujets, redoutant ses amis,
Nourissant ses Tyrans, payant ses ennemis.
Telle est cette puissance à vos yeux redoutable !...
Un joug n'est-il sacré, qu'autant qu'il vous ac-
cable ?

Quarante Sénateurs, par l'abus de leurs droits,
Ont-ils acquis celui de devenir vos Rois.
Et s'ils l'ont usurpé, ne peut-on le reprendre ?
Moins craints, que détestés, qui voudra les dé-
fendre ?

Et fussent-ils aimés, qui peut le hasarder
Contre dix mille bras prêts à nous secourir ?
Contre tous leur voisins, contre l'Espagne même
Qu'irrita tant de fois leur insolence extrême ?...
As-tu cru me cacher, que son Ambassadeur
De tes hardis projets fut le premier Auteur ?
Que sa haine, son or, & son puissant génie,
A ce fameux complot donnent l'être, & la vie ;
Tandis que peu suspect, du fond de son Palais,
Il agit en tous lieux, sans se montrer jamais ?...
Frapons, frapons amis, & l'idole est en poudre :
Ce qu'on ose de grand, le succès doit l'absoudre ;

Et ce succès enfin ne peut être douloureux,
Si nos cœurs sont d'accord aussi bien que nos vœux.

RENAULT.

En t'approuvant, ami, ton doute nous offense.
Apprends, que la valeur n'exclut point la prudence;
Qu'elle seule détruit, ou fonde notre espoir;
Que, qui veut tout oser, doit aussi tout prévoir.
C'est elle, dont la voix pénétrant dans mon âme
Du feu de mon courroux a suspendu la flamme;
Et qui m'apprit enfin, que pour bien se vanger,
Il faut loin de sa tête écarter tout danger.
Amis, j'ai tout prévu : marchez à la victoire ;
J'assure vos exploits, recueillez-en la gloire ;
Si vous êtes vengés, je me crois trop heureux !...
Je ne dis plus qu'un mot. Dans ces momens af-
freux,

Par la nécessité consacrés au carnage,
Songez bien que le rang, que le sexe, que l'âge,
Ne doivent plus en vous voir des cœurs attendris :
Et qu'un vrai Conjuré, ne connoit plus d'amis.

P E D R E.

Renault, j'en excepte un; son malheur est extrême :
Il a notre secret : c'est un autre moi-même....

RENAULT.

Notre secret ?

P E D R E.

Attends, Il est digne de toi;
Et pour tout dire enfin, je répons de sa foi.

SCÈNE V.

Les mêmes Acteurs. JAFFIER.

JAFFIER.

JE sens que ma présence, en ces momens terribles,
 Nè trouve point ici des âmes insensibles :
 Je vois dans tous les yeux la crainte, & le courroux,
 J'en gémis ; cependant me voici parmi vous,
 Et le Ciel m'est témoin de l'ardeur de mon zèle.
 Mais, si malgré ma haine, on me croit infidèle ;
 Si les moindres soupçons peuvent vous allarmer,
 Parlez ? J'ai trop vécu : ce fer va les calmer.

RENAULT.

C'est Jaffier ! je prévois le motif qui le guide...

JAFFIER.

Si vous me connoissez, puis-je être crû perfide ?
 Si mon nom seulement annonce mes malheurs,
 Par l'excès de mes maux, jugez de mes fureurs !...
 Quel autre, à mes ennuis peut égaler sa peine ?
 Quel autre, parmi vous, doit sentir plus de haine
 Contre un Senat cruel, effroi des malheureux ?
 Ah, puis-je bientôt, dans son sang odieux,

En partageant vos coups , voir éteindre ma rage.

RENAULT.

Vous promettez beaucoup....

JARRIER.

Je tiendrai davantage.

Si mon cœur est suspect , vous pouvez l'éprouver
Qui n'espère plus rien, est fait pour tout braver.

Mais , vos regards glacés , & ce sombre silence
Ne m'apprennent que trop ce qu'il faut que je pense;
J'ai prévu vos soupçons.... gendre d'un Sénateur,
Vous craignez qu'une épouse , en pénétrant mon
cœur ,

Saisissant par l'amour l'occasion offerte ,
N'en arrache un secret d'où dépend votre perte;

Que ma tendresse enfin ne trahisse ma foi ?....

L'honneur m'offre un moyen de calmer votre
effroi.

(Aux Conjurés.)

Daignez vous écarter , amis.... que Renault reste
Il suffit de lui seul , en cet instant funeste.

(A Pédre , en sortant.)

Toi , ne me quitte point : j'implore ton secours!...
Belvidera , venez ?....

RENAULT.

A quoi tend ce discours ?

34 VENISE SAUVÉE;
Juste Ciel, où court-il ? & que prétend-il faire ?

(*A Pedro.*)

Ah , trop crédule ami , que n'as-tu sçu te taire !

SCENE VI.

RENAULT. PEDRE. *Les autres
Conjurés dans le fond du Théâtre.*

JAFFIER, & BELVIDERA *paraissent.*

BELVIDERA.

Que craignons-nous encor ?... Est-ce toi, cher
Epoux ?

Où vas-tu ? le repos n'est-il plus fait pour nous ?

Hâte-toi, rends-le calme à mon ame interdite !...

Aurois-je le bonheur d'accompagner ta fuite ?

Menace-t'on tes jours ? puis-je mourir pour toi ?

Sois sûr de mon courage , autant que de ma foi.

JAFFIER.

Ah Dieu ! :...

BELVIDERA.

Que ce soupir ajoute à mes alarmes..

Je frémis !...

JAFFIER.

Cet instant n'est pas fait pour les larmes.

T R A G E D I E.

Si tu m'aimes toujours , rappelle ta vertu ;

Il faut nous séparer !...

B E L V I D E R A :

Barbare , que dis-tu ? . . .

Toi , me quitter !...cruel , ôte-moi donc la vie !..

Quel crime ai-je commis , pour être ainsi punie ,

O Dieu ! si mon amour a pu vous outrager ,

Etoit-ce mon époux qui devoit vous vanger ?

J A F F I E R , aux Conjurés.

Oh , mes amis !... venez , soutenez ma foiblesse ;

Hâtez-vous ?

B E L V I D E R A.

Est-ce à moi que ce discours s'adresse !..

Mais qu'entens-je...& que vois-je ? hélas en quelles
mains

Prétens-tu me livrer ?

J A F F I E R , aux Conjurés.

Si vous êtes humains ,

Si votre ame à l'amour fut jamais asservie ,

Respectez ce dépôt que l'honneur vous confie !..

Toi , Renault , prends ce fer ; & si tu peux douter

Qu'un jour de mes sermens je puisse m'écarter ;

Vange-toi : prive-moi du seul objet que j'aime..

Plonge-le dans son sein...C'est me percer moi-

même !

VENISE SAUVÉE,
BELVIDERA.

O Ciel ! sois mon apui contre un barbare-époux :

PEDRE, *retirant le poignard des mains*
de Renaute.

Ne craignez rien, Madame, & regnez parmi
nous :

Plus votre époux m'est cher , plus je plains votre
peine,...

Suivez-nous ; il le faut...

BELVIDERA, *sortant avec les Conjurés.*

O Fortune inhumaine

SCENE VII.

JAFFIER. PEDRE.

JAFFIER.

M Es yeux détournerez-vous de ce spectacle aff-
fieux !

PEDRE.

Suis-moi : rien maintenant ne s'oppose à mes
vœux.

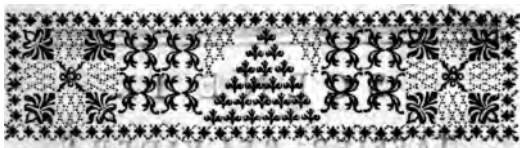
Qui peut , après ce trait , te croire encor perfide ?
Viens-en cueillir les fruits.

JAFFIER.

Cher ami ! ..sois mon guide :

Fin du second Acte.

ACTE



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.BELVIDERA, *seule.*

O Ciel ! guide mes pas, sois sensible à mes
pleurs !

Echapons-nous , fuyons de nouvelles horreurs...

Mais où fuir, où cacher l'excès de ma misère ?

Irai-je m'exposer aux fureurs de mon pere ;

De mes parens ingrats mandier l'amitié ;

Ou d'un parjure époux implorer la pitié ?...

O Dieu ! si ta bonté favorisa ma fuite ,

Fermes-tu tout azile à mon ame interdite .

Je succombe !... Quel bruit redouble mon effroi :

Quittons ces lieux affreux....



SCENE II.

JAFFIER, BÉLVIDERA.

J A F F I E R.

CHere épouse, est-ce toi?
 D'un austère Devoir, mon cœur brise la chaîne;
 Et l'amour à tes pieds malgré moi me ramène.
 Honteux, désespéré d'avoir pu t'allarmer,
 Je sens tous tes ennuis, & je viens les calmer..
 Tu ne me répons point? Tu détournes la vue!..
 Chere Epouse?... .

B E L V I D E R A.

Quel nom!... T'est-elle encor connue?

J A F F I E R.

Arrête!... de quel trait viens-tu de me percer?...
 Si tu connois mon cœur, ose-tu le blesser?
 Sur ce cœur malheureux, si tu sens ton empire,
 Sçais-tu bien à quel point ce seul mot le déchire?
 Si tu sentoies l'horreur dont je fus dévoré,
 Dès l'instant que de toi je me vis séparé,
 Loin d'aigrir mes transports, ton ame plus hu-
 maine,
 Se feroit un devoir de partager ma peine!

TRAGÉDIE:

39

BELVIDERA.

Si tu penses ainsi, pourquoi donc me livrer ;

A d'infames mortels que tu dois abhorrer ?

Ah, Barbare ! est-ce ainsi qu'on prouve sa tendresse ?

JAFFIER.

Hélas, n'augmente point la douleur qui me presse :

Coupable en apparence , innocent en effet ,

N'accuse point l'amour ; le malheur a tout fait.

BELVIDERA.

Tu te flates encor sur ma foiblesse extrême !

Le malheur force-t'il à trahir ce qu'on aime ?

Et s'il peut nous forcer d'être injuste, ou cruel ,

Eût-on moins malheureux quand on est criminel ?

JAFFIER.

Crois-tu que je le sois ?

BELVIDERA.

Peux-tu ne le pas être ?

Après ce que j'ai vu ?...

JAFFIER.

Dieu , que ne suis-je maître

De convaincre ton cœur des sentimens du mien !

BELVIDERA.

Et tu prétens m'aimer ?

JAFFIER.

Ne me reproche rien !

Ah , s'il m'étoit permis de rompre le silence ,

Je détruirois bientôt un soupçon qui m'offense.

D ij

Tu ne me réponds point ; tu veux donc m'accabler ?
 Quoi tu verses des pleurs , & je les fais couler !
 Malgré tous mes efforts, quoi , ton ame allarmée
 Par la voix de l'amour ne peut être calmée !...
 Eh bien , sur ton époux connois tout ton pouvoir,
 Jouis de ta victoire , & de mon désespoir :
 Quel que soit le peril où ce transport m'engage ,
 Que faut-il faire enfin ?

BELVIDER A.

M'estimer davantage ;
 Me dévoiler un cœur , où je ne regne plus ;
 Et d'un ami , du moins , voir en moi les vertus.

JAFFIER.

Quoi , peux-tu soupçonner ?...

BELVIDERA.

Attens, .. si je t'écoute ;
 Ma faiblesse , & ta voix , me tromperont sans doute ;
 J'en redoute le charme en ce funeste jour ,
 Et mon oreille enfin n'entendrait que l'amour !
 Réponds-moi seulement ; & si je te suis chère,
 Si tu m'aimes toujours , jure d'être sincère ?

JAFFIER.

Qu'oses-tu demander ?...

BELVIDER A.

Que tu dise , pourquoi
 Tu pousles des soupirs qui ne sont pas pour moi ?

D'où vient que mon époux porte sur son visage
De quelqu' ennui nouveau le sinistre nuage,
Et qu'il prétend en vain dérober à mes yeux ?
Pourquoi vois-je les siens, s'élevant vers les Cieux,
Et retombant sur moi laisser couler des larmes ?
D'où vient que peu sensible à mes vives allarmes,
Muet à mes soupirs, pour la première fois,
Loin de me rassurer, il frémit à ma voix ?

JAFFIER.

Hélas ! . . .

BELVIDERA.

D'où vient enfin, que contraire à lui-même,
Et trahissant les feux d'une épouse qu'il aime,
Victime des fureurs dont il est agité,
Il la livre au pouvoir d'un brigand détesté ?

JAFFIER.

D'un brigand ?

BELVIDERA.

Oui, sans doute, & le plus méprisable.
Eh, quel étoit enfin ce conseil redoutable,
Ce Sénat infernal, à qui ta cruauté
Sacrifioit mes jours, comme ma liberté ?
A qui ce même époux, qui me vante sa flamme,
Remettoit à la fois, un poignard, & sa femme ?...
Quel étoit ton dessein, en ce moment affreux ?
Me le cacherois-tu, s'il n'étoit odieux ?

42 V E N I S E S A U V E ' E ,
Te vettois-je interdit , & détournant la vue ,
Me confirmer encor un soupçon qui me tue ?
Va , si je t'aimois moins , tu pourrois m'abuser ,
Mais ton ame à mes yeux ne peut se déguiser :
Rien n'échape aux regards d'une amante inquiète ,
Et l'amour est toujours un fidele interprète !
C'est lui seul que j'écoute , & qui me fait sentir
Que le crime après soi trainant le repentir ,
C'est le premier devoir d'une épouse qui t'aime .
De t'en sauver l'horreur , en dépit de toi-même ,
Quoi , tu te tais encore ? adieu .

J A F F I E R .

Ciel ! où vas-tu ?

B E L V I D E R A .

Te prouver mon amour , en sauvant ta vertu :
Je conçois l'entreprise où ton malheur t'engage .

J A F F I E R , *Partant.*

Voilà donc cet ami , dont le mâle courage ,
En démentant son sexe , & bravant le danger ,
Eût gardé les secrets qu'il vouloit partager ?

B E L V I D E R A .

Voile mieux les soupçons que tu laisses paroître ,
En éprouvant mon cœur , apprens à le connoître ,
Ou , si pour te fléchir mes soins sont superflus ,
On doit cesser d'aimer ce qu'on n'estime plus .

JAFFIER.

Il faut céder : en vain ma tendresse s'obstine ,
Tu l'emportes : ce mot achève ma ruine !
Tu le veux ? garde-toi de me nommer cruel...

BELVIDERA.

Parle.

JAFFIER.

Apprens qu'un serment terrible & solennel ,
Dicté par la vengeance & le devoir austère ,
Dès cette nuit m'engage , à tuer ?

BELVIDERA.

Qui ?

JAFFIER.

Ton Pere,

BELVIDERA.

Mon Pere? ...

JAFFIER.

Oui , lui-même , & tous les Sénateurs;

BELVIDERA.

O Dieu ! qu'ai-je entendu? ...

JAFFIER.

J'ai prévu tes terreurs :
J'ai cédé malgré moi ; garde-toi de te plaindre !
Si tu crains pour tes jours , apprens à te contrain-
dre . . .

Tu trembles ? tu pâlis ! . . . ah , si je le croyois....
Si le moindre soupçon , Dieu ! . . .

BELVIDERA.

Tu m'immolerois ?

Frappe ; assure tes jours , aux dépens de ma vie !....
O , mon Pere ! mon cœur éprouva ta furie :
Les maux que j'ai soufferts auroient dû te fléchir ;
Mais , tu me donnas l'être , & je dois te chérir.
J'oublie , en cet instant, toute ton injustice ! . . .
Barbare ! il est mon Pere , & tu veux qu'il périsse ?
Tu formes ce projet , & l'ose révéler !
Tu me dois à lui seul , & tu veux l'immoler !..
Que dis-je ? peu content du nom de Parricide ,
Ingrat envers l'amour , envers l'Etat perfide ,
Ton cœur, ton lâche cœur qu'enyvrent tes transports ,

En se livrant au crime , est exempt de remords !
Sous le fer & le feu ta patrie expirante ,
Mon Pere massacré , ton épouse mourante ,
La nature & le sang , la gloire & les vertus ,
Egalement blessés ne t'épouvantent plus !..
La voix de la vengeance , & t'anime & te presse ?
Cruel ! de ton espoir connois mieux la bassesse :
Un motif plus honteux , un plus vil intérêt ,
De Venise , & d'un Pere ont prononcé l'arrêt.

Je le vois, je le sens : le malheur qui t'accable ,
A tes yeux comme aux miens. l'a seul rendu cou-
pable.

Tes indignes amis , aigrissant ta fureur ,
Dans les pièges du crime ont entraîné ton cœur ?
Malheureux , & proscrits , leur adresse inhumaine
Te rend , en te flattant , l'instrument de leur haine ?
Les fruits en sont pour eux , & l'opprobre pour toi.
Eh bien , poursuis , cruel , mais commence par moi
Dusses-tu sur ma tête épuiser ta colere ,
Jusqu'au dernier soupir je défendrai mon Pere !..?
Pardonne ce transport à mon état affreux :
Mon cœur , jusqu'à ce jour , t'avoir crû vertueux !

J A F F I E R.

Ah , si l'amour me force à souffrir cet outrage ,
De mes amis , du moins , respecte le courage ;
Par la gloire conduits , par l'honneur animés ,
Ils sont nés pour vanger les mortels opprimés.

BELVIDERA.

Qu'entens-je ? C'est ainsi que tu crais les connoî-
tre ?....

Et Renault , quel est-il ?

J A F F I E R.

C'est un Guerrier. . . ?

BELVIDERA.

Un traître ;

46 VENISE SAUVÉE,
Un monstre déguisé , digne de mille morts!...
Mais l'aspect de ce fer a calmé ses transports....

J A F F I E R.

Renault!...

B E L V I D E R A.

Garantis-moi d'un danger si funeste;

J A F F I E R.

Quoi Renault? ... Parle....

B E L V I D E R A.

Il m'aime;

J A F F I E R.

O jour que je déteste!

B E L V I D E R A.

Dans l'ombre de la nuit , enivré par ses feux ;

Il ne m'a rien caché de ses desirs affreux.

Songe à les prévenir , ou crains tout d'un perfide

Que son amour aveugle , & que sa fureur guide.

J A F F I E R.

Dieu vangeur!...

B E L V I D E R A.

A ce trait reconnois ton ami ;

Juge de ses vertus ; & des autres par lui.

J A F F I E R.

Ah , traître !... Chère épouse !... Adieu ; sèche
tes larmes ;

Dérobe à tous les yeux ta fuite , & tes alarmes :

Rentre, parois tranquille, & prévien tout soupçon;
Je prens sur moi le soin de r'ouvrir ta prison.
Tu connois ton époux : Renault n'est plus à crain-
dre.

Je vais , pour te vanger, m'abaisser jusqu'à feindre.
BELVIDERA.

Quoi tu veux me quitter ? Envain je te retiens !
JAFFIER.

Il y va de mes jours , & peut-être des-tiens.
BELVIDERA.

Je ne te verrai plus !

JAFFIER.

L'état où je te laisse ,
Ma terreur , mon amour garantit ma promesse :
Attens-moi , vers la nuit Ah ! songe à t'é-
chaper

BELVIDERA.

Ton regard est trop tendre , il ne peut me trom-
per

Adieu ; mais souviens-toi de me rendre la vie ! . . .

SCENE III.

JAFFIER , *seul*.

Oubliez-moi , grand Dieu ! si jamais je l'ou-
blie , . . .

Quel destin est le mien ? chaque pas que je fais
 Me conduit à la honte, ou m'entraîne aux forfaits;
 Malheureux ! . . . Mais, quelle est cette voix qui
 m'appelle ?

SCENE IV.

JAFFIER, PEDRE.

PEDRE:

C'est celle d'un ami dont tu trahis le zèle,
 Et qui rougit pour toi de te voir en ce jour
 Sacrifier ta gloire aux soins de ton amour.

JAFFIER.

Pour être vertueux, faut-il être barbare ?
 Et l'amour

PEDRE:

Son flambeau trop souvent nous égare:

JAFFIER.

Souvent il nous éclaire !

PEDRE.

Est-ce le tems d'aimer,
 Quand le devoir t'appelle, & doit seul t'animer !

JAFFIER.

TRAGÉDIE.

JAFFIER.

Va l'apprendre au Héros dont tu vantes la gloire
Au sévère Renault

PEDRE.

Ami , qu'oses-tu croire ?
Garde-toi d'écouter quelque aveugle transport !...
Ta femme

JAFFIER.

Est vertueuse , & n'a pas craint la mort...
Renault l'aime.

PEDRE.

Renault ! . . .

JAFFIER.

Partage mon offense.

PEDRE.

Quelle horreur !

JAFFIER.

Tu frémis ?

PEDRE.

Je prévois ta vengeance.

Mais on vient ? . . . cher ami , craignons d'être
entendus :

Suspens-la , s'il se peut , ou nous sommes perdus !

JAFFIER.

- Eh bien , malgré ma rage , & mon état horrible ,
J'en suspendrai le coup : il sera plus terrible !...
E

20 VENISE SAUVÉE ;

Dieu ! peut-on, sans mourir , dévorer un affront ?
Vois le traître ! son crime est écrit sur son front...

SCENE V.

JAFFIER, PEDRE, RENAULT;
LES CONJURE'S.

RENAULT.

Avant que le Soleil , commençant sa carrière,
Rende à ses lieux proscrits la vie & la lumière,
Ainsi que nos secrets, si mon ordre est gardé,
Entre Venise & nous tout sera décidé.
Sommes-nous tous ici ? vos Troupes rassemblées
D'aucuns secrets remords ne sont-elles troublées ?
L'espoir de la vengeance, & celui du butin,
En flatant le Soldat , le fixent-il enfin ?
Sommes-nous sûrs de lui ? votre prudente adresse,
A-t'elle dans son ame irrité cette yvresse,
Ce fanatisme heureux, dont l'héroïque ardeur,
En aveuglant l'esprit, nous rend maîtres du cœur ?
Tout est-il prêt, amis ?

PEDRE.

Oui, si tu l'es. Prononce :
Le destin du Sénat dépend de ta réponse.
Songe à nous épargner des doutes superflus :
Achève ; parle , enfin, ou ne nous retiens plus.

TRAGÉDIE.
RENAULT.

Je n'oppose plus rien à votre impatience ;
Si j'ai paru long-tems consulter la Prudence ;
C'étoit pour assurer mes projets & vos coups.
C'en est fait : maintenant je pense comme vous ,
Et livré tout entier au penchant qui m'entraîne ,
Je ne respire plus que vengeance & que haine...
Détestable Sénat ! Tu vas donc éprouver ,
Qu'il est des ennemis qu'on ne doit point braver ;
Et que malgré le poids du Pouvoir qui l'accable ,
Un grand cœur outragé n'est jamais méprisable !
Dans ton sang odieux brulant de me baigner ,
Périsse mille fois qui pourra t'épargner !
Périsse mille fois le cœur bas & timide *
Qui souillé de ton sang , se croiroit parricide !

P E D R E.

Je reconnois Renault.

RENAULT.

Vous l'estimeriez plus ;
Si ses travaux , amis , vous étoient mieux connus ;
Si les secrets ressorts d'une telle entreprise
Pouvoient se dévoiler à votre ame surprise :
Les peines , les dangers , les obstacles puissans ;
Aujourd'hui surmontés , & demain renaissans ,
Et les divers moyens que mon ame constante
Sçut combiner entr'eux pour remplir votre attente ;

* En regardant Jaffier.

72 V E N I S E S A U V E E ,
J'épargne ce détail à vos vœux empressés ;
Après tant de périls , nous vivons : c'est assez.
Ufons de cette vie , & du fer qui nous reste ,
Pour rendre l'une & l'autre à nos Tyrans funestes ;
Qu'avec tous leurs amis ils meurent confondus ;
S'il en échape un seul , nous sommes tous perdus !...
Jaffier ? tu pâlis !...

J A F F I E R.

Non , je t'écoute... Ah , barbare !... (*à part.*)
Tu peux poursuivre....

R E N A U L T.

Avant que chacun se sépare ,
Et que nos intérêts nous tiennent éloignés ,
Dans les postes divers qui nous sont assignés ,
Songez , braves amis , qu'un instant de foiblesse
Est fatal à la gloire , ainsi qu'à la sagesse ;
Que la pitié ne sert , que lorsqu'on est heureux ;
Et qu'il faut triompher , pour être généreux !...
Promettons , jurons donc , que le sang , & les larmes
N'auront , pour vous fléchir , que d'impuissantes
armes ;

Et que celui de nous qui peut être attendri ,
Doit être regardé comme notre ennemi....

J A F F I E R , *à part , en sortant.*
Quel serment !....

SCÈNE VI.

Les mêmes Acteurs , excepté JAFFIER.

P E D R E.

JE le jure.

RENAULT.

Avant que je finisse ,

Quel sera le destin du traître ?

P E D R E.

Qu'il périsse. . .

Renault ? de ses bourreaux , vois en moi le premier.

RENAULT.

Remplis donc ta promesse , en immolant Jaffier.

P E D R E, *le cherchant des yeux.*

Jaffier ? Ciel ! Que dis-tu ?

RENAULT.

Que ta recherche est vaine ;

Il fuit le traître. Pars , ou ta perte est certaine :

Que d'un projet sinistre il reçoive le prix.

Accomplis ta promesse , ou nous sommes trahis ;

P E D R E.

Quel soupçon contre lui peut animer ta rage ?

RENAULT.

Amis , en vous parlant , j'observois son visage :

54 VENISE SAUVÉE,

Il déceloit son ame ; & son air interdit

De tous ses mouvemens ne m'a que trop instruit

Un lâche vainement se force à la contrainte ,

Sa foiblesse toujours perce à travers sa feinte ;

Et quel que soit son art , ses vains déguisemens

Ne peuvent échaper à des yeux pénétrans . . .

J'ai vû frémir Jaffier : craignez sa perfidie.

J'ai vû dans les horreurs son ame anéantie ;

S'il échape à nos coups, nous sommes découverts :

Qu'il emporte avec lui nos projets aux enfers.

PEDRE , *l'épée à la main , arrêtant Renault.*

Arrête : ou la fureur qui de mon cœur s'empare ,

De ce nouveau forfait te punira, barbare ! . . .

Arrête , arrête , dis-je ? ou j'atteste le Ciel ,

Que de tes ennemis tu vois le plus cruel ! . . .

R E N A U L T.

Eh , quel est ton dessein , si tu n'es son complice ?

P E D R E.

D'empêcher , de punir une horrible injustice ;

De défendre un ami contre un vil assassin ;

De prouver sa vertu , de te confondre enfin.

En hommes, mieux que nous , tu prétens te connaître ?

Je sçais pourquoi Jaffier à tes yeux est un traître :

Tu le hais , il t'abhorre ; & tes coupables feux

Ne forment contre lui que de coupables vœux.

Cache mieux les transports de ton indigne flamme :
Il seroit innocent , si tu n'aimois la femme.
Mais un œil criminel , méconnoît les vertus.

RENAULT.

Qu'entens-je ? . . . Oserois-tu ? . . .

PEDRE.

Je n'en dirai pas plus :
Tu rougis ; il suffit . . . Que votre crainte cesse,
(*Aux Conjurés.*)
Amis , comptez sur moi , je tiendrai ma promesse.
Jaffier m'est cher , sans doute , & ma tendre amitié
Peut bien de ses défauts me cacher la moitié :
Mais dûr-on des vertus voir en lui l'assemblage ,
Je le mépriserois , s'il étoit sans courage ;
Ou si je soupçonnois que la voix des remords
Pût d'un cœur aussi ferme affoiblir les transports.
Attendez tout , amis , du zèle qui m'enflame :
Pour la dernière fois , je vais sonder son ame ;
Tout mon ami qu'il est , confiez-moi son sort :
Constant , je le défends ; s'il balance , il est mort.
Si vous me connoissez , c'est assez vous en dire....
C'est à toi maintenant , Renault , de nous instruire
De l'ordre , du signal , & de l'heureux moment ,
Qui doit éterniser notre ressentiment.

56 V E N I S E S A U V E ' E ;
Le temps est cher, amis : ne songeons qu'à la gloire.
R E N A U L T .

Ce papier contient tout.

P E D R E , *prenant le papier.*

Volons à la victoire !

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE. JAFFIER, BELVIDERA.

JAFFIER.

TA courageuse adresse, est sans doute un miracle !

BELVIDERA.

L'amour épouvanté, ne connoit point d'obstacle ;
Tandis que tout ici s'abandonne au sommeil ,
Marchons : de nos Tyrans redoutons le réveil !

JAFFIER.

Où guides-tu mes pas, dans l'horreur des ténèbres ?
N'entens-tu pas des cris , & des plaintes funèbres ?
Quels remords dévorans ! le chemin que je suis ,
Est-il déjà baigné du sang de mes amis ?...
Digne & fatal objet de ma flamme fidelle ,
Où veux-tu me conduire ?

BELVIDERA.

Où la vertu t'appelle ;

VENISE SAUVÉE,

Où le nom de Jaffier, désormais illustré,
Aux yeux de l'avenir sera toujours sacré ;
Où le marbre & l'airain , conservant ta mémoire ,
Seront vivre à jamais tes vertus , & ta gloire ,
Où nos neveux , enfin , montreront à leurs fils
L'image du Méros qui sauva mon pays :
Aux Sénat, en un mot.

J A F F I E R.

Ah , malheureuse , arrête ?

Dis plutôt qu'en ces lieux mon opprobre s'apprête

Dis plutôt, que mon nom à jamais détesté,

Annoncera ma honte à la postérité !...

Moi, Perfide ?... Grand Dieu !... non , laisse moi
barbare.

BELVIDERA.

Je vois enfin le sort que Jaffier me prépare :

Entre Renault , & moi , trop long-tems partagé ;

Va , dis-lui le péril où je t'avois plongé.

Que ce fatal poignard , dont tu l'armas toi-même ,

Perce le triste cœur d'une épouse qui t'aime ,

Et que mon sang versé , l'assure de ta foi.

J A F F I E R.

Ciel ! ..

BELVIDERA.

Peut-être , l'amour qu'il a conçu pour moi ;

A respecter mes jours pourra-t'il le résoudre ?

J A F F I E R.

Sur ma tête , grand Dieu , lancez plutôt la foudre ,

Que d'exposer encor l'objet de tous mes vœux
Aux coupables transports d'un Rival odieux !
C'en est fait, . . .

BELVIDERA.

Suis-moi donc : viens dévoiler le crime ;
Si tu ne veux toi-même en être la victime.
L'heure approche ! attends-tu qu'un pervers signal
De l'Etat menacé marque l'instant fatal ?
Que sans respect du rang , du sexe , ni de l'âge ;
L'impitoyable mort exerçant son ravage ,
Ne fasse qu'un bucher de ces lieux sacrés ?
Que tous nos Citoyens , à tes yeux égorgés ,
Des Conjurés envain implorant la clémence ,
Portent jusques aux Cieux le cri de la vengeance ?
Veras-tu sans frémir ce spectacle d'horreur ?
Et qui peut l'empêcher , n'en est-il pas l'Auteur ?

JAFFIER.

Arrête ! . . .

BELVIDERA :

Si tu perds cet instant favorable ;
Vois de combien de maux tu te rends seul coupable !
Et si l'humanité qui parle par ma voix ,
Sur ton cœur endurci réclame envain ses droits ;
Si l'honneur de sauver Venise , quoiqu'ingrate ,
Et d'en être adoré , n'a plus rien qui te flatte :
Daigne du moins porter tes regards jusqu'à moi ?
Ou plutôt , cher époux , n'envisage que toi .

40 V E N I S E S A U V E E ,

Crains que l'affreux Renault, jouissant de son crime,
Sous l'Etat renversé ne te creuse un abîme.

Que ce lâche mortel , sûr de l'impunité ,

Ne recevant des loix que de sa volonté ,

N'ose peut-être... hélas, je tremble de le dire!...

Mais il m'aime , & te hait !... ce mot doit te
suffire.

J A F F I E R.

Qu'entens-je?... est-ce l'amour qui m'ouvre enfin
les yeux?

Est-ce le Ciel qui veille au salut de ces lieux

Dont l'esprit tout-à-coup & t'anime & m'éclaire?..

Je sens toute l'horreur d'un projet téméraire ,

Que mon ressentiment m'a trop sçu déguiser!...

Chère épouse , à quel sort allois-je t'exposer?

Ton péril de ma gloire étouffe le murmure :

Tes craintes , mes terreurs , ton amour , mon
injure ,

Tout te soumet un cœur trop long-tems combattu,

Et ta voix , est pour moi celle de la vertu!..

B E L V I D E R A.

Viens ? courons au Senar. . . .



SCENE

SCENE II.

*L'intérieur du Théâtre s'ouvre. On voit le
Doge de Venise , avec Priuli , & quel-
ques Sénateurs. GARDES.*

LE DOGE, *tenant une lettre.*

D Une main inconnue !..
Mais, comment jusqu'à vous est-elle parvenue ?

PRIULI.

Je l'ignore, Seigneur ; mais l'Etat menacé
Exigeoit tout de moi, je n'ai pas balancé.
C'est à nous d'allier la force à la prudence :
Notre salut, dépend de votre vigilance.

LE DOGE.

Dans cette extrémité que ferons-nous de plus ?
Dans Venise déjà nos Soldats répandus
Marchent, veillent pour nous, & parviendront
peut-être
A saisir l'Ennemi , du moins à le connoître.
S'il ose résister, Seigneur, nous combattrons ;
S'il faut ou succomber, ou céder, nous mourrons.

F

C'est tout ce que de nous l'Etat a droit d'attendre
Périssions avec lui.

P R I U L I.

Quel bruit se fait entendre ?...
O Ciel , en cet instant, daigne être notre apui !...
Que vois-je ? c'est Jaffier ! & ma fille avec lui !
Fuyons ; allons cacher ma honte, & ma disgrâce..

S C E N E III.

LE DOGE, LES SENATEURS,
JAFFIER, BELVIDERA,
GARDES.

LE DOGE, à *Jaffier*.

Approche: tu connois le coup qui nous menace:
Convaincus dès long-tems de ton inimitié,
Malheureux ! Qui t'amene en ces lieux ?

J A F F I E R.

La Pitié.

LE DOGE.

La Pitié ? Parle donc, compte sur ma clémence,
L'aveu de ton forfait , suffit à ma vengeance.

J A F F I E R.

Je crains peu ta vengeance, & brave ton courroux
Cesse de menacer , ou vous périssiez tous.

T R A G E D I E

63

Garde-toi d'écouter un orgueil téméraire :
Un homme tel que moi , sçait mourir , & se taire.
Si ton farouche orgueil ne se peut démentir ,
Tremble , cruel Sénat , la foudre va partir !

L E D O G E , (*à part.*)

Dieu ! jamais criminel montra-t-il tant d'audace !
Quel est donc ton espoir ? Qu'exige-tu ?

B E L V I D E R A .

Sa grâce

J A F F I E R .

Celle de mes amis ; & que vous la juriez.

B E L V I D E R A .

Accordez-la , Seigneur , ou je meurs à vos pieds !
Je connois le péril , songez que le tems presse . . .

L E D O G E , *après avoir regardé les Sénateurs.*
Tu l'obtiens. Le Sénat garantit ma promesse.
Qui sçait se repentir , a sçu la meriter.

B E L V I D E R A , *lui donnant un papier.*

Voilà les Ennemis qu'il vous faut redouter.
Seigneur , sauvez l'Etat d'un danger si funeste : }

J A F F I E R .

En pardonnant aux Chefs , je te réponds du reste.

L E D O G E , *aux Sénateurs.*

De quel prix pourons-nous acquitter ce bienfait,
Seigneurs ?

J A F F I E R .

Tiens ta promesse , & je suis satisfait :

F ij

Est-il tems d'en douter ?... dans la Salle prochaine,
 Ami, pour un instant, souffre qu'on te remène ;
 Attends tout du Senat.

S C E N E I V.

LE DOGE, LES SENATEURS.

LE DOGE.

H Osa, gardes ? Partez :
 Par ordre du Senat, saisissez, arrêtez,
 Tous ceux dont ce billet indique la demeure ;
 Allez ; & si quelqu'un vous résistoit, qu'il meure...
 Quel complot, juste Ciel ! & qui l'eût pu prévoir ?
 Que l'homme est dangereux, quand il n'a qu'un
 espoir !

Envain, depuis mille ans, ta Puissance affermie
 Allarma tant de fois & l'Europe, & l'Asie :
 Nul Monarque à son joug n'a pu s'assujettir,
 O, Venise ! un Renault alloit t'anéantir !
 Triste sort d'un Etat où l'intérêt domine :
 Des Siècles font sa gloire, un instant sa ruine !...
 Seigneurs, il étoit tems qu'un heureux coup de
 sort,
 Par la voix de Jaffier, nous ravît à la mort.

Quelques instans de plus écoulés sans l'entendre ,
Le retour de l'Aurore eût vû Venise en cendre !....
Mais de quel bruit nouveau retentit ce Palais ?...

S C E N E V.

LE DOGE, LES SENATEURS,
PEDRE, RENAULT, *Les Con-*
jurés enchainés. GARDES.

PEDRE.

QU'exige-t-on de nous ? Quels sont donc nos
forfaits ?

Toi , Superbe Sénat , crois-tu par cette offense ,
T'acquitter envers moi de ta reconnoissance ?
Ces infames liens sont-ils le digne prix
Dès lauriers que pour toi cette main a cueillis ?
Que t'ont fait mes amis , ces Guerriers que tu
braves ?

Tu les charges de fer , les crois-tu tes esclaves ?
Es-tu leur Souverain ? sont-ils nés tes sujets ?
Pourquoi les opprimer , & quels sont tes projets ?

LE DOGE.

De ne pas s'avilir , au point de te répondre ,
Lorsqu'un seul mot suffit , ingrat , pour te con-
fondre.

P E D R E.

Parle : quel est ce mot si terrible pour toi ? ...

Ose-tu te flatter qu'il le sera pour moi ?

Achève d'abuser de ton pouvoir suprême.

L E D O G E.

Connois-tu Jaffier ?

P E D R E.

Oui. Je te dis plus, je l'aime.

Je respire par lui ; sa vertu , ses malheurs ,

Ont formé le lien qui réunit nos cœurs :

Rien ne peut altérer notre amitié fidelle ;

Son bonheur est le mien , & jamais

L E D O G E.

Qu'on l'appelle.

P E D R E, *avec transport.*

Il est ici ! ... Cruel ! Quoi ton fatal courroux ,

Jusques sur l'innocence , ose étendre ses coups ?

S C E N E V I.

Les mêmes Acteurs. JAFFIER paroît.

P E D R E.

C'est lui ! ... quelle pâleur obscurcit son visage ..

(*à part.*) Quelle horreur me saisit , Ciel ! soutiens
mon courage ! ...

Que vois-je ? Plus que moi tu paroïs abattu !

Ton cœur, moins que le mien, soutient-il sa vertu ?

Jaffier , leve les yeux : ces Tyrans implacables ,
Par la force enhardis , nous traitent en coupables.
Ami , le sommes-nous ?...

J A F F I E R.

Epargne-moi ce nom.

Jaffier , n'en est plus digne.

P E D R E.

Ah ! quel affreux soupçon...

Quel trouble dans tes yeux, ami, vois-je paroître ?..
Qu'annoncent ces regards , & ces sanglots ?

J A F F I E R.

Un traître.

P E D R E.

O Ciel !...n'attens de moi, ni plainte ni transport,
Venise rentre aux fers : qu'on me mène à la mort...

(*A Renault.*)

Tu me l'avois prédit : que n'ai-je sçu te croire ?

Mon amitié te coûte & la vie & la gloire.

Pardonne, cher Renault ! pardonnez mes amis !

Vous plaindre , & m'accuser , est tout ce que je
puis.

R E N A U L T.

Va , nous sçavons mourir.

L E D O G E.

Dépouillez votre audace ;

Avoüez vos forfaits , le Sénat vous fait grace.

63 VENISE SAUVÉE,

P E D R E.

A nous ! . . .

LE DOGE.

Recevez-la de la main de Jaffier.

P E D R E.

Il s'en repentiroit peut-être le premier.

Epargne-moi l'horreur que son aspect m'inspire ;

Et par un vil espoir ne crois pas me séduire.

LE DOGE.

Pour la dernière fois , crains nos cœurs irrités ! . . .

Le pardon , ou la mort : choisis ?

P E D R E.

La mort.

LE DOGE.

Sortés ;

C'est être trop bravés . . . Gardes , qu'on m'en ré-
ponde ? . . .

(Aux Sénateurs.)

Ne soyons point ingrats , quand le Ciel nous fe-
conde ,

Seigneurs : le jour , bientôt va calmer notre effroi ;

Rentrons . . . vous , soyez libre. *

J A F F I E R (à part.)

O Cieux ! écrasez-moi !

* A Jaffier.

SCÈNE VII.

PEDRE, JAFFIER, *l'arrêtant au passage.*

J A F F I E R.

P Edre ! pour un instant , daigneras-tu m'entendre ?...

P E D R E.

Quel est ce téméraire , & qu'ose-t-il prétendre ?
Voudroit-il de ma mort retarder les apprêts ?...
Esclave du Sénat , respecte ses décrets :
Je ne te connois plus.

J A F F I E R.

Dût ta haine implacable ;
Cruel , aigrir encor ce courroux qui m'accable ;
Quelque horreur que ma vuë en toi puisse exciter ,
Tu ne sortiras pas du moins sans m'écouter l...

P E D R E.

A quel titre ?...peux-tu me le faire connoître ?

J A F F I E R.

Ah , quoique malheureux , Jaffier cesse-t'il d'être ?
Tu le vois à tes pieds !....

P E D R E.

Qui toi , vil imposteur ?
Jaffier , cher à mes yeux , & plus cher à mon cœur ,

70 V E N I S E S A U V E E,
Tendre , fidèle ami , généreux , magnanime ;
Que ne souilla jamais l'ombre même du crime ;
Courageux sans audace , & grand sans vanité ,
De toutes les vertus ornant l'humanité ,
Ilustroit un ami , pouvoit tout sur mon ame...
Mais , en toi ; qu'apperçois-je ? un perfide , un in-
fame ,
Que l'intérêt anime , & la crainte conduit ,
Que l'honneur méconnoit , & que la vertu fuit...
Sors , dis-je ? ou crains enfin , que hâtant ton sup-
plice ,
Et prévenant ton sort , ma main ne s'avilisse.

J A F F I E R.

Achéve ; antantis , écrase un malheureux :
Mais écoute du moins le dernier de ses vœux !
Ne me refuse pas : c'est le prix de mon crime ;
En acceptant la vie , immole ta victime !

P E D R E,

Que j'accepte la vie ! & pour me la laisser ;
Aux pieds de ton Sénat que j'aillè m'abaisser ?
Ce dernier trait te peint à mon ame surprise ;
Je croyois te haïr , traître ; je te méprise.
Souviens-toi du poignard qui garantit ta foi.
Et si le repentir peut aller jusqu'à toi ,
Sens , tout ce que tu dois à l'amitié trahie...
Adieu.

SCÈNE V I I L

JAFFIER, *seul.*

Puis-je survivre à tant d'ignominie ? ..
 Impérieux amour , pourquoi m'as-tu séduit ?
 Inéxorable honneur , à quoi suis-je réduit ! ..
 Et toi , qui d'un ami doit servir la vangeance ,
 Dans l'état où je suis ma dernière espérance ,
 Fer fatal ! c'est à toi de remplir mon destin :
 Quand je t'invoquerai , ne trahis point ma main :

SCÈNE I X.

JAFFIER , BELVIDERA.

J A F F I E R.

AH ! viens me secourir , si ton ame affermie
 Apperçoit sans horreur toute mon infamie ;
 Si la noble fierté d'un cœur tel que le tien ,
 Peut compâtir encor aux foiblesses du mien.
 Pedre me méconnoît , me méprise , & m'abhorre ! ..
 Je vois couler tes pleurs ! ah , qu'ai-je à craindre
 encore ? ..

72 VENISE SAUVÉE

BELVIDERA.

Je vois trop tard l'abîme où l'amour t'a plongé!..
Pardonne à ton ami, tu seras trop vengé..
Le Sénat le condamne, & sa perte est jurée!..

JAFFIER.

Dieu!.....

BELVIDERA.

Quelle horreur se peint dans ta vue égarée?
Quels mouvemens affreux! Quels sinistres re-
gards!...

Ah, cher époux, que vois-je?

JAFFIER.

Eloigne-toi, fuis, pars,
Cruelle, crains ma rage & ma fureur extrême!..
Quoi, tu ne frémis point?....

BELVIDERA.

Craindrois-je ce que j'aime?..

JAFFIER.

Fuis, dis-je? crains ma main dans cet affreux
moment!

BELVIDERA:

N'importe, c'est toujours celle de mon amant!

JAFFIER.

C'est celle d'un époux, que tu rendis parjure;
Qui dans ton sang versé doit laver cette injure...

Quoi,

Quoi, Pedre va périr ! quoi la main d'un boureau
Va plonger mon ami dans la nuit du tombeau !
Et c'est moi ! c'est Jaffier qui le mène au supplice !
N'ai-je pas du Sénat dû prévoir l'injustice ?
Ou plutôt, malheureuse, ai-je dû t'écouter ?
Arrête ? il est trop tard, ne crois pas m'éviter :
Ton empire est fini. La rage, & la vangeance,
Occupent tout mon cœur, & ton péril commence !

BELVIDERA.

Infortunée ! où fuir ?

JAFFIER.

Tous tes soupirs sont vains :
Je ne vois plus que Pedre expirant par mes mains.
Je le vois déchiré, sanglant !... je vois ses peines
Effrayer des boureaux les âmes inhumaines...
Exécrable Sénat ! barbares, arrêtez ?
Et détournez sur moi les coups que vous portez.
Frappez ? & sur moi seul épuisez votre rage !...
Perfide, vois son sang ! frémis de ton ouvrage..

(*Il tire le poignard.*)

Tu sçais que ton époux dut te percer le cœur,
S'il abusoit Renault d'un serment imposteur ;
L'instant est arrivé, toi seule l'a fait naître.
Tu me vois homicide, après m'avoir vû traître.
Meurs perfide....

74 V E N I S E S A U V E ' E ,

B E L V I D E R A .

Accomplis , termine mon destin ;
Frape ; je t'aime encor , en mourant de ta main !

J A F F I E R .

Que vois-je ? quels regards !...aimable enchante-
resse ,

Quel charme te défend de ma main vangeresse ?
Par quel pouvoir soudain me trouvai-je arrêté ?
Quel Dieu calme l'horreur de mon cœur agité?...
(*Il jette le poignard.*)

Triomphe , amour ! .& toi , par qui ma destinée
Doit être pour jamais affreuse , ou fortunée ,
Hâte-toi de me fuir , crains qu'un nouveau trans-
port ,

En dépit de l'amour , ne te livre à la mort.

B E L V I D E R A .

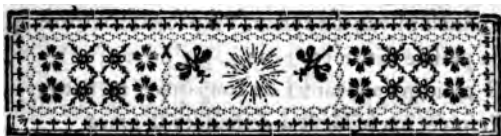
Je connois ta tendresse , à cet effort insigne.
Calme-toi , cher époux , je vais m'en rendre digne ;
Je ressens tes tourmens ; je dois les partager.
Le sort de tes amis pourroit encor changer.

J'ai fléchi ton courroux : mais une autre victoire ,
Avant la fin du jour doit signaler ma gloire.
Ou , si mon triste cœur perd un espoir si doux ,
Je reviens , à tes pieds , le livrer à tes coups.
Adieu...tu me connois : compte sur ma promesse.

J A F F I E R .

Va , fuis...ô Terre ! ô Cieux , pardonne ma
foiblesse ?

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.
SCENE PREMIERE.
PRIULI, BELVIDERA.

PRIULI.

N On , tu me fais en vain...

BELVIDERA.

Je ne puis m'en défendre,

Seigneur , je dois parler , & vous devez m'entendre :

Mon époux...

PRIULI.

Garde-toi de prononcer ce nom !

Objet de ma vengeance , il la mérite...

BELVIDERA.

Non ;

Vous vous trompez , Seigneur , mon époux vous révère.

PRIULI.

Il immole la fille , & respecte le Père ?

G ij

76 VENISE SAUVÉE,

Connois mieux ton époux. Trop foible contre moi,
 Sa perfide fureur croit me fraper en toi ;
 Il croit m'épouvanter du coup qui te menace,
 Et forcer ma foiblesse à demander la grace
 D'un tas de gens perdus, dignes de ses regrets ?...
 Il se trompe : la mort est due à leurs forfaits.
 S'il a pû s'échaper au fort qu'on leur apprête,
 Qu'il craigne cependant de menacer ta tête :
 L'enfer même, à mes coups ne l'arracherait pas !
 Toi, si tu crains la mort, tu peux suivre mes pas ;
 Rentre dans mon Palais.

BELVIDERA.

Et votre ame est fermée
 Aux mortelles terreurs dont je suis alarmée !
 Ah, mon Pere, ah Seigneur, pouvez-vous ou-
 blier
 Que c'est mon amour seul qui désarma Jaffier ?
 Qu'il s'est perdu pour moi ? que je lui dois la vie ?
 Et que sans lui, la vôtre auroit été ravie ?
 Que ce Sénat enfin, qui triomphe aujourd'hui,
 Ne subsisteroit plus, ou serviroit sous lui ?
 Que si de vos transports écoutant l'injustice,
 Vous rejettez mes pleurs, il faut que je périsse,
 Victime de l'amour, autant que du devoir,
 Par la main d'un époux, ou par mon désespoir ?...
 Par ces genoux sacrés, qu'avec ardeur j'embrasse,
 Ah, que devant vos yeux mes larmes trouvent
 grace !

P R I U L I.

Dieu! pourquoi ton amour a-t'il trompé mes soins?
J'eusse été plus heureux en te chérissant moins.

B E L V I D E R A.

Seigneur ! si mon hymen irrita votre haine ;
Songez que le devoir en consacre la chaîne ;
Que vous futes vangé mille fois par mes pleurs ;
Et que le feu de l'âge est pere des erreurs.

P R I U L I.

Tu ne peux m'attendrir , qu'en m'avouant la tienne
ne

Mais voyons si ton ame est digne de la mienne...
Ton époux , me dis-tu , doit vanger par ta mort
Celle des Conjurés , si leur funeste sort
N'est changé par mes soins ? . . . J'entreprends leur
défence ;

Je me flatte . . .

B E L V I D E R A , *vivemens.*

Ah, Seigneur , quelle reconnoissance ! ..

P R I U L I.

Suspens-la J'entreprends , dis-je, de les auver ;
Si ton indigne amour cesse de me braver ;
Si , rentrant dans le sein d'une auguste famille,
Tu méconnois Jaffier, & redeviens ma fille.

B E L V I D E R A.

Ah , cruel ! . . .

VÉNISE SAUVÉE,
PRIULI.

De ton cœur je pressens les combats...

BELVIDERA.

Juste ciel !...

PRIULI.

Que dis-tu ?

BELVIDERA, *avec transport.*

Que je cours au trépas !...

(*à part.*) PRIULI.

Arrête... de l'amour, quelle est donc la Puissance,
Quand ses feux sont fondés sur la reconnaissance ?
Lorsqu'elle peut d'un Père apaiser le courroux,
Elle affronte la mort de la main d'un époux !..
Approche : à ce seul mot, ton ame toute nue,
Chère Belvidera, s'est offerte à ma vue.
En voyant ton amour, je vois que ton vainqueur,
Malgré tous mes soupçons, est digne de ton cœur.
C'en est fait, je me rends. En vain de la nature
Je prétendois encor étouffer le murmure,
Lorsque tout me condamne, & tout parle pour
toi ;

Quand ma douleur, enfin, te montre un Père en
moi !...

Viens ma fille * je sens toute mon injustice,
J'en gémis... Il est temps que ta peine finisse ;

Il l'embrasse.

Dans ce juste dessein rien ne peut m'arrêter :
Le Sénat me doit trop , pour ne pas m'écouter :
J'y vole , espere tout.

SCENE II.

BELVIDERA , *seule.*

Ciel, qui me rends mon Pere
Mes pleurs ont-ils enfin désarmé ta colere ?
Vois-tu d'un œil plus doux ce couple infortuné ,
Donç l'amour par ta voix paroïsoit condamné ?
Et ce rayon d'espoir que nous voyons éclore,
D'un jour moins ténébreux annonce-t'il l'aurore ?
Pourai-je désormais , libre dans mes transports ,
Voir un Pere sans crainte , un époux sans remords ?
Et partageant entre eux mes vœux , & ma ten-
dresse ,
En faire mon bonheur , & te bénir sans cesse ?...
Oui , je l'espere !... En vain un noir pressentiment
Vient-il troubler encor un espoir si charmant :
Un Pere , est toujours Pere : & quand son cœur
pardonne ,
Malheureux mille fois celui qui le soupçonne !

SCENE III.

: BELVIDERA, JAFFIER.

BELVIDERA.

JE revois mon époux !..

JAFFIER.

Ah , malheureuse !

BELVIDERA.

O Ciel !..

Eh bien , s'il faut mourir , frappe ! achève cruel :

Je te rends ta victime , abrège son supplice ;

Perce ce triste cœur ...

JAFFIER.

Crois-tu que je le puisse ?...

Non, tu ne mourras point ; allez d'autres sans toi ,

Vont du sort aujourd'hui subir l'injuste loi.

Ton pere ne peut rien. Sa tardive clémence

Veut en vain du Sénat révoquer la sentence :

On ne l'écoute point. Mes amis vont mourir !

Et moi , je vis encor !.. Et toi ...

BELVIDERA.

Je vais périr ,

Je le vois : si déjà ton cœur m'a condamnée ,

Je ne combattrai plus contre ma destinée ;

Sans plainte, sans murmure, aux pieds de mon
époux,

Je baiserais ses mains en tombant sous leurs coups ;
A mes yeux seulement caches-en l'apparence ;
Force, pour un instant ta douleur au silence ;
Imite s'il se peut, ces transports innocens,
Qui jadis enchantoient nos ames, & nos sens :
Que les feux de l'amour animant ton visage,
Du coup qui me menace écartent le présage ;
Dans tes embrassemens rassure un tendre cœur ;
Il recevra la mort, sans en sentir l'horreur !

JAFFIER.

Ecarte de mes yeux cette image terrible !
Je suis trop malheureux, pour n'être pas sensible :
Ce n'est pas à l'amour à creuser ton tombeau,
Et je te chéris trop pour être ton bourreau.
Réponds-moi seulement. Depuis que l'Hyménée,
A mon funeste sort a joint ta destinée,
Vis-tu jamais tes vœux traversés par les miens ?
Ai-je eu quelques plaisirs, qui ne fussent les tiens ?

BELVIDERA.

Non, tu m'aimas toujours : j'étois trop fortunée !

JAFFIER.

O toi, qui des humains régles la destinée,
Arbitre souverain de la terre & des Cieux,
Du plus fidèle époux entends les derniers vœux !..

82 V E N I S E S A U V E ' E ,

Que la gloire, & l'honneur, empressés autour d'elle,
Répandent sur sa vie une splendeur nouvelle,
Flatent son avenir de l'espoir le plus doux !
La consolent , enfin , de la mort d'un époux ;

B E L V I D E R A .

Qu'entens-je ? . . .

J A F F I E R .

Mon arrêt : ma perte est résoluë.

B E L V I D E R A .

Révoque cet arrêt , ou je meurs à ta vuë.
Songe que l'amour seul , en cet horrible instant ,
Peut suspendre le coup de la mort qui m'attend.

J A F F I E R , à part.

Quel supplice ! . . . O vertu ! Soutiens un cœur
qui t'aime . . .

B E L V I D E R A .

Au nom de mes terreurs , au nom de l'amour même,
me,

A mes embrassemens ne te dérobes pas ! . .

J A F F I E R .

Tu pleures , malheureux ! . . Non tout veut mon
trépas.

L'honneur me le prescrit , & l'amitié l'exige ,
Le Ciel même l'attend : j'y cours... Laisse-moi, dis-
je ?

TRAGÉDIE.

83

Ou ce funeste instant va terminer mon sort.

BELVIDERA.

Cher époux ! . . .

On entend un coup de cloche , ou des cris dans l'éloignement.

JAFFIER.

Entens-tu ce signal de la mort ?
Et ces lugubres cris , précurseurs des supplices
Que ton Sénat prépare à mes tristes complices ?
Moment terrible !

BELVIDERA.

Hélas !

JAFFIER.

O Ciel , ô mon ami !...
Ah Pedre !.. sors affreux ! vous m'appellez aussi.
La voix de l'amitié vient se joindre à la vôtre :
Pourrois-je en cet instant en écouter un autre ?...

BELVIDERA.

Puisque l'amour succombe en ce cruel combat ;
C'est à toi , Juste Ciel ! de fléchir le Sénat...
Que la tendre Pitié , s'exprimant par ma bouche ,
Désarme sa fierté , le pénètre , le touche :
Donne enfin à ma voix ce talent enchanteur ,
De parler à l'esprit par l'organe du cœur ! . . .

34 - VENISE SAUVÉE;
Cher époux , attens tout de l'espoir qui me guide :
S'il me trompe , ma main ne sera point perfide.

JAFFIER.

Hélas ! . . .

SCENE IV.

JAFFIER , PEDRE , *allant au
supplicié.*

PEDRE , *aux Gardes.*

MArchons, amis, ne craignez rien de moi:
J'ai vû de près la mort, & toujours sans effroi.
Mon sort est trop affreux, pour regretter la vie.

J A F F I E R.

Quel spectacle !... arrêtez : c'est Jaffier qui supplie:
Le Sénat me connoit , & son inimitié
Ne peut en cet instant blâmer votre pitié.
Ecartez-vous : des yeux , gardez votre victime :
(*Il met la main sur son épée.*)

Si vous me refusez , je partage son crime..
Je vous la rends bientôt : ma tête en est garant.
Restez ?

P E D R E.

C'est toi Jaffier ? ce transport me surprend.
Qu'an-

Qu'annonce-t'il ?

J A F F I E R.

Ma rage, & mon état horrible !
 Vois, & plains ton ami, si tu n'es insensible !...
 Comme un vil criminel à tes pieds prosterné ,
 Détestant, maudissant le jour où je suis né :
 D'horreur, & de regrets , vois mon ame troublée
 Succomber aux remords dont elle est accablée !

P E D R E.

Grand Dieu !

J A F F I E R.

Tu t'attendris !...serois-je moins haï ?

P E D R E.

Puis-je te croire. encor ?

J A F F I E R.

Non, car je t'ai trahi !...
 Vois seulement mes pleurs.

P E D R E.

Pardonne à ma colère :
 Tu sens trop tes remords , pour n'être pas sincère..
 Tu m'aimas, je le sçais : l'amour seul t'a séduit ;
 Il a creusé l'abîme où ta main m'a conduit !...
 Ta foiblesse, à mes yeux, seroit moins pardonnable,
 Si tu t'en prévalois, pour être moins coupable ;
 Dans mon ressentiment je mourrois affermi ,
 Méprisant à la fois , & l'amant, & l'ami.

H

126 V E N I S E S A U V E E ,

Mais , ton cœur plus sincère , en m'avouant *son*
crime ,

Me force d'oublier que j'en suis la victime.

Dût être mon destin mille fois plus cruel ;

Tu ne t'excuses pas : tu n'es plus criminel !

Surmonte les transports où ton cœur s'abandonne.

L'austère honneur condamne , & l'amitié pardonne.

Je meurs moins malheureux !... cher ami , leve-toi :

Ton repentir te rend plus à plaindre que moi.

J A F F I E R.

Quoi , tu m'aimes encor ? ô vertu que j'admire !...

Quoi , j'ai pû te trahir ? tu meurs , & je respire...

P E D R E.

Je te l'ordonne :

J A F F I E R , *avec transport*.

Eh bien , c'est donc pour te vanger ?

Pour effacer ta honte , ou pour la partager ;

Pour punir tes boureaux , & vangeant ta mémoire ;

Elever sur leur tombe , un trophée à ta gloire.

P E D R E.

Tu t'égares , Jaffier : nos projets découverts ,

Du Sénat , désormais , tiendront les yeux ouverts ;

C'est risquer sans espoir , & ta gloire & ta tête.

J A F F I E R.

Cher ami ! . . .

P E D R E.

Si tu l'es , songe au sort qu'on m'apprête :

TRAGÉDIE.

37

Vois-tu cet échafaut ? & ces honteux apprêts,
Que ton Sénat destine à punir les forfaits ...
Est-ce ainsi qu'un grand cœur doit perdre la lu-
mière ?
Est-ce là qu'un soldat doit finir sa carrière ?...

SCÈNE DERNIÈRE.
JAFFIER. PEDRE. GARDES.
UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneurs? ...

PEDRE.

Je vous entens....

JAFFIER, à l'Officier:

Arrêtez ? le Sénat

Ne se souillera point d'un si noir attentat.

Est-ce en vain qu'à ses pieds mon épouse trem-
blante.

Daigne implorer?....

L'OFFICIER.

Seigneur, je l'ai vuë expirante !..

84 VENISE SAUVÉE,

Sa main d'un coup mortel...

PEDRE, à l'Officier.

Je vous suis...ô, Jaffier!..

JAFFIER.

Je t'entends. L'amitié doit-elle supplier,

Pedre ? en mourant, du moins, tu vas me reconnaître !....

Embrassons-nous....meurs * libre... & sois vengé
d'un traître.

* Il poignarde Pedre, & se tue.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier,
une Tragédie qui a pour Titre : *Venise sauvée*;
& je crois que l'on peut en permettre l'impression.
ce 11 Janvier 1747.

CREBILLON.

De l'Imprimerie de JORRY.

L E
VALET MAÎTRE,
C O M E' D I E

En Vers & en trois Actes.

^{Alexandre Guillaumie Mouslie}
Par M. [^]DE MOISSY.

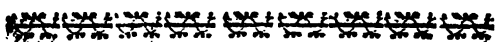
Représentée pour la premiere fois par les Comédiens
François , le 6 Octobre 1751.

Le prix est de 30 sols.



A P A R I S,
Chez DUCHESNE , Libraire , rue S. Jacques
au deffous de la Fontaine S. Benoît ,
au Temple du Goût.

M. D C C. L I I.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



A C T E U R S.

GERONTE, }
TIMANTE, } Freres.

JULIE, Nièce de Geronte & de Timante.

DAMIS, Neveu de Geronte & de Timante,
Cousin de Julie.

LORMOY, Valet de Geronte.

VALENTIN, Valet de Timante.

Une fausse Comtesse, Sœur de Lormoy.

Un Procureur.

Un Laquais.

*La Scene est à Paris dans la
Maison de Geronte,*



L E
VALET MAITRE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GERONTE , TIMANTE.

GERONTE , *en colere.*



A R L E Z toujours , mon frere ;
& vous aurez raison.

T I M A N T E .

Ce que je dis , mon frere , est ici
de saison ,

Et pour votre profit , je dois malgré vous même ,
Vous faire ouvrir les yeux , puisqu'enfin je vous
aime.

N'est-il pas odieux , à l'âge où vous voilà ,

A ij

LE VALET MAISTRE

L'esprit sain , & le cœur affés bon jusque-là ,
De souffrir , que chez vous votre Valet soit
Maître ;
De faire tout par lui.

GERONTE.

Bon !

TIMANTE.

Tout pour lui , peut-être ,
Tandis que vos parens , je dis plus , vos amis ,
Ne trouvent avec vous rien qui leur soit permis ,

GERONTE.

Fort bien !

TIMANTE.

De voir qu'en tout ce fourbe vous obsède ;
Qu'à son pouvoir sur vous toute autre raison cède ,
Et que l'aveuglement dont vous êtes frappé
Va jusqu'à refuser d'en être détrompé.

GERONTE.

Courage : Est-ce là tout , mon très - éloquent
frere ,

Votre langue s'est-elle assez donné carrière ?
Et pour mieux , contre lui , servir tous vos projets ,
Avez-vous , dites-moi , bien grossi les objets ?

TIMANTE.

J'ai dit la vérité , vérité qui m'est chère.

GERONTE.

Vous ornez de ce nom une pure chimère ;

COMEDIE

J'ai pour valet de chambre un garçon de bon sens,
 Attentif, éclairé ; je lui dois cet encens ;
 Et parce que je veux , par un trait de prudence ,
 Marquer à ses talens un peu de confiance ,
 Je suis un esprit foible , esclave d'un valet ,
 Qui sçait , comme un oyson , me prendre au tré-
 buchet.

Sur ce simple exposé , qui doit vous faire honte ,
 Vous devriez changer de propos sur son compte
 Et me féliciter d'avoir fait un tel choix.

TIMANTE.

Moi vous féliciter de recevoir des loix . . .

GERONTE.

Mais que fais-je par lui , dites-le , je vous prie ?

TIMANTE.

Rien.

GERONTE.

Encore ?

TIMANTE.

Rien , vous dis-je , & c'est la jalousie
 Qui me feroit parler.

GERONTE.

Vous me ferez plaisir

Parlez ?

TIMANTE.

Soit , n'est-ce pas au gré de son desir ;
 Qu'entre Damis & moi , vous soufflez cette haine

LE VALET MAISTRE

Qui met journellement nos esprits à la gêne ;
Que vous nous rechauffez ce malheureux procès.

GERONTE.

Alte-là , pour juger des choses de plus près ,
De Damis mon neveu j'ai de droit la tutelle :
Je suis seul entre vous auteur de la querelle ;
Le pere de Julie & celui de Damis ,
Nos deux freres aînés , n'étoient pas trop amis ;
Ce qui met fin à tout , a terminé leur haine :
La Parque en moins d'un mois & sans beaucoup
de peine ,
En les réunissant , a fini leurs débats ;
Ce qu'en trente ans n'ont pu les plus grands
Avocats.

Mais leur bien aux enfans reste encore en litige
Comme Tuteur , Julie en son nom vous oblige
De plaider son cousin Damis , & ce neveu ,
Mon pupile , à présent nous met à deux de jeu.

TIMANTE.

Ne vaudroit-il pas mieux arranger cette affaire
Et d'un esprit plus doux

GERONTE.

Je veux plaider , mon frere ;
Et prenant du plaisir à faire mon devoir ,
Puisque j'en ai le droit , je veux vous faire voir
Qu'en ce projet au moins , c'est moi qui me con-
seille ,

C O M É D I E.

Qu'on ne m'a, sur cela, rien soufflé dans l'oreille
Et qu'enfin , ce Lormoy , ce valet dangereux ,
Ne sçait rien du procès qui regne entre nous
deux ;

C'est du fond de mon cœur , du fort de ma prudence ,

Qu'au Palais avec vous je veux rompre une lance ;
J'attens un Procureur pour l'instruire de tout ,
Et je veux qu'au plutôt l'affaire soit à bout.

T I M A N T E.

Mais n'est-ce pas Lormoy , dont la subtile adresse ,
Vous a préconisé cette belle Comtesse ,
Pour ôter à Julie un espoir si permis ,
De finir le procès , en épousant Damis ?

G E R O N T E.

Oui , de cet avis-là je lui fais redoublé ;
Je ne m'en cache point , la Comtesse est aimable &
Jeune , d'un très-haut rang , faite pour mon
neveu ,

Cet Hymen sera fait dès demain ou dans peu ,
Enfin qu'un autre , ou moi , me mène & me gou-
verne ,

Cessez de me traiter en esprit subalterne ,
Ou bien chacun chez nous demeurons en repos.

T I M A N T E.

Je vous pardonne encor un si cruel propos ,
Et je vais travailler , dans ma douleur extrême ,

A iij

3 LE VALET MAISTRE

A défilier vos yeux, & vous rendre à vous-même ;
Heureux si je pouvois , en dépit des jaloux ,
Changer en amitié , votre injuste courroux !

Il sort.

GERONTE.

Allez plutôt chez vous régler ce qui s'y passe ;
Car aussi bien ici votre zele me lasse.

SCENE II.

GERONTE, JULIE, DAMIS.

DAMIS.

Julie & moi venons vous faire notre cour ;
Mon oncle , & c'est pour nous le beau moment
du jour.

GERONTE.

Je te suis obligé.

JULIE.

Le respect le plus tendre ;
Me procure un plaisir qu'on a peine à com-
prendre ;
Mon cœur de tout le jour n'est plus inquieté ,
Lorsque ce jour , pour vous , est un jour de santé.

GERONTE.

Oui , je me porte bien ; mais allez à Timante ,
Etaler ces douceurs ; ce ton m'impatiente ;
Il est votre oncle , aussi de plus votre tuteur ,

COMÉDIE: 9

Ainsi partez , je suis votre humble serviteur.

JULIE.

Quoi , contre moi toujours armant votre colere ;
Ma présence un moment ne peut-elle vous plaire ?
Je suis bien malheureuse !

DAMIS à *Julie*.

Allez , ne craignez rien :
Vous savez mon amour , & je feindrai si bien ,
En cedant quelque tems à toute sa foiblesse ,
Que nous démasquerons cette adroite Comtesse :
Elle sort.

SCENE III.

GERONTE ; DAMIS.

DAMIS.

Vous avez tous les jours mille bontés pour moi ,
Mais vous chagrinez trop , & je ne sçais pour-
quoi ,

La timide Julie ; envain je l'examine ,
De cette inimitié , quelle est donc l'origine ?

GERONTE.

J'ai mes raisons , traitons un point plus impor-
tant ,

Et voyons si de toi j'ai lieu d'être content.

DAMIS.

Affurément , mon Oncle , & mon unique crainte ;

10 LE VALET MAISTRE

Est d'attirer sur moi de vous la moindre plainte.

GERONTE.

Tu sçais que par l'Hymen assurant ton bonheur,
Je veux, avec mon bien, faire accepter ton cœur,
A quelqu'aimable objet, dont l'état, la naissance,
A mon gré, te procure une haute alliance.

DAMIS.

Je suis Neveu sans bien, & Neveu si soumis
A votre volonté, que je me suis promis,
De ne me marier que selon votre envie;
Choisissez donc pour moi : vous pensez que
Julie . . .

GERONTE.

Quoi l'aimes-tu ?

DAMIS *à part.*

Feignons.

haut.

Tout comme il vous plaira ;
Mon Oncle, & votre choix me déterminera ;
Vous dis-je ; je promets de décider mon ame
Pour l'objet qu'en secret vous me nommez pour
femme.

GERONTE.

De l'aimer ?

DAMIS.

De l'aimer . . . à peu près ce qu'il faut ;
Sans me tourner la tête, & si c'est un défaut,

COMEDIE.

11

C'est pour notre repos l'amour le plus commode,
Aussi je m'apperçois qu'il devient à la mode ;
Oui, dans l'Hymen surtout, il est bien de saison,
Il ne faut s'attacher que par comparaison ;
Qu'autant que l'on nous aime & que cette manie,
Ajoute quelque chose au plaisir de la vie ;
Car tout autre amour fait une mauvaise fin.

GERONTE.

Mais tu me parles là d'un amour libertin.

DAMIS.

Libertin ! quelle idée : on s'aime sans contrainte ;
On se prend , on se quitte , on se reprend sans
feinte :

Et si des inconstans on écoute la loi ,
Alors on le devient , -au moins de bonne foi ;
On évite par-là l'affreuse perfidie ,
Qui produit en amour le malheur de la vie :
Et je vous avoüerai , très-sérieusement ,
Que j'estimerois plus , en cessant d'être amant ,
Une femme inconstante , & cependant sincere ,
Qui me diroit tout net, qu'un autre a sçu lui plaire,
Qu'une femme perfide , habile à me tromper ,
Qui feindroit de m'aimer toujours pour me
duper :

Si l'inconstante avoit les qualités de l'âme ,
J'en ferois mon ami, j'oublierois qu'elle est femme ;
Heureux de lui tenir encor par un lien :

LE VALET MAISTRE

La perfidie jamais ne peut servir à rien.

GERONTE.

Je suis de ton avis , & charmé de connoître
Qu'à ton âge l'amour te laisse ainsi ton maître ;
C'est donc à la Comtesse ici qu'il faut penser ,
Si tu veux , dans ton choix , ne me point offenser.

DAMIS.

La Comtesse ? Eh bien , soit , elle est vraiment
jolie ,

La raison cependant me parloit pour Julie.

GERONTE.

Et moi pour la Comtesse , ainsi prens ton parti.

DAMIS.

Je crois de votre main être bien assorti ,
Mon sort dépend de vous , & mon obéissance
Doit m'être un sûr garant de votre bienveillance.

à part.

En servant tout l'amour dont je suis agité
Evitons , s'il se peut , d'être deshérité.

Il sort.

SCENE IV.

GERONTE *seul.*

J'En fais ce que je veux , il craint de me déplaire ,

Il aura la Comtesse en dépit de mon frere.

Il appelle.

La matinée avance , & je veux. Oui . . . Lormoy.

SCENE V.

LORMOY, GERONTE,

LORMOY *dans la coulisse sans paroître.*

QUoi ? Monsieur.

GERONTE.

Viens ici ; viens j'ai besoin de toi.

LORMOY.

Un moment , s'il vous plaît , je ne suis pas visible.

GERONTE,

Viens comme tu feras.

LORMOY.

La chose est impossible.

GERONTE.

Je le veux.

LORMOY.

Oh parbleu , vous attendrez pourtant.

GERONTE.

Je ne veux point attendre.

LORMOY *arrive en mettant une robe de chambre.*

Oh j'y vais dans l'instant.

14 LE VALET MAISTRE

Vous avez quelquefois un ton d'impatience
Qui met en defaroy toute ma vigilance ;
Me pardonnerez-vous de paroître ainfi fait ?

GERONTE.

Va , c'est pour m'obéir , & je fuis fatisfait.
On me gronde , Lormoy. Cette jeune Comteffe ;
Pour qui je fuis d'avis que Damis s'intereffe ,
Désolé mon cher frere ; il veut me faire voir ,
Que fur ma volonté tu prens trop de pouvoir.

LORMOY.

Moi , Monsieur ? Quel foupçon ! n'êtes-vous pas
le Maître ?

Si vous ne l'étiez pas je vous le ferois être :
Et dans ce que je fais , je n'ai point d'autre objet ,
Que de prouver combien je fuis votre valet.

GERONTE.

Oui , je le fçais , mon cher , & je te rends justice ;
Mais je veux qu'aujourd'hui tout ce tracas finiffe ,
Tu m'as de la Comteffe expliqué

LORMOY.

Doucement:

J'ai peut-être parlé trop indiscretément.
Je connois fa fortune , ainfi que fa naiffance ;
Je vous ai dit au vrai , tout ce qu'au vrai j'en
penfe ,
Mais je puis me tromper.

GERONTE.

Non , moi je fuis certain

Que si Damis l'épouse il est en bonne main;
 Elle est de ton Pays; Illustre dans la Guyenne;
 Tu connois sa Famille?

L O R M O Y.

Aussi bien que la mienne :
 Conseillers , Présidens & Gouverneurs fameux ,
 Forment les moins Titrés de ses moindres
 Ayeux ,
 Qui poussant au plus loin l'excès de l'Alliance ;
 Tiennent au plus pur Sang des plus Nobles de
 France ,

Pour du bien vous savez ce que j'en puis savoir ;
 Vingt mille Ecus d'argent composent son avoir ;
 Débris infortuné d'une haute fortune :
 Cette dot n'est rien , mais ç'en est toujours une ,
 Ne vaut-elle pas mieux qu'un triste & vieux Châ-
 teau ,

Qui pourrit , enrhumé d'avoir le pied dans l'eau ,
 Et la tête aux broüillards en tout tems découverte ,
 Dont les états en l'air en suspendent la perte ?

G E R O N T E.

Sans doute.

L O R M O Y.

Que des prés inondés ou trop secs ;
 Que des vignes en but à tant de durs échecs ?

G E R O N T E.

Oui vraiment.

16 LE VALET MAISTRE

LORMOY.

Que des bois mal plantés ou sans force ;
Que le mort bois, étouffe ou dépouille d'écorce ?

GERONTE.

Quelle comparaïson ?

LORMOY.

Oh ! la Comtesse n'a ;
Et par arrangement , plus rien de tout cela.
Mais d'un moment à l'autre elle peut en re-
prendre.

GERONTE.

Non , non ;

LORMOY.

Si vous voulez je lui ferai comprendre
Que vous aimez des biens au soleil....

GERONTE.

Garde-toi

De l'engager à faire un si funeste emploi :
De ces vingt mille écus, dis-lui, que sans traverse,
Ils seront beaucoup mieux placés dans le com-
merce.

LORMOY.

Tout comme il vous plaira.

GERONTE.

Son Epoux est donc mort ,
Sans presqu'avoir jouï du plaisir de son sort ?

LORMOY.

Au bout de quinze mois au plus de mariage

Tout

Tout heureux qu'il étoit , il a plié bagage ,
 Mais à son grand regret , s'il en a souvenir ,
 Je crois que de bon cœur il voudroit revenir :
 Ainsi vous voyez bien, que, quoiqu'elle soit veuve,
 Jamais l'Hymen n'en a conservé de plus neuve.

GERONTE.

Que Damis est heureux , en formant ce lien !
 Je veux , mon cher Lormoy, lui donner tout mon
 bien.

LORMOY.

Mais vous allez par-là désoler votre Frere ;
 Pourquoi lui faite ainsi sentir votre colere ?

GERONTE.

Pourquoi ? pourquoi veut-il me condamner en
 tout ?

Et met-il son plaisir à me pousser à bout ?

Sçais-tu , lorsque pour lui ton bon cœur inter-
 cède ,

Qu'il te traite tout haut de fourbe qui m'obsède.

LORMOY.

Je suis donc le sujet de la désunion.

Ah ! vous rendez justice à mon intention ;

A ma tranquillité cela devoit suffire :

Mais souffrez que d'ici , Monsieur , je me retire ;

Et que par ce moyen , deux Freres désunis ,

En ne me voyant plus , redeviennent amis.

GERONTE.

Le généreux garçon ! va ce trait de prudence

B

18 LE VALET MAISTRE

Mérite d'obtenir toute ma confiance ,
Et loin de t'éloigner , je veux que désormais ;
Tu veilles , sans réserve , à tous mes intérêts ;
Que l'aveugle fortune est bien digne de blâme ,
D'avoir fait aussi peu pour une si belle ame !
J'attens un Procureur , hors lui dans ce moment ,
Lormoy , je ne veux voir personne absolument.

LORMOY.

Monsieur

GERONTE.

Je vais écrire une lettre pressée
Et je reviens à toi.

SCENE VI.

LORMOY, *seul.*

LORMOY *sent dans un fauteuil.*

L'Affaire est avancée ;
Et la fausse Comtesse aura ma foi l'honneur
D'épouser le Damis , quoiqu'elle soit ma sœur :
Jusqu'ici tout va bien , je domine Geronte ;
Le bon-homme est si fort prévenu sur mon
compte ,

Que, quand sur cet Hymen, il sauroit mon projet ;
En pardonnant ma ruse , il y consentiroit.

Pour empaumer Damis, j'ai d'assez fortes armes :
Aux yeux de ce Neveu la Comtesse a des char-
mes ;

Geronte en sa faveur lui donne tout son bien ,
Et ma sœur l'enrichit, quoique ma sœur n'ait
rien.

Pour les vingt mille Ecus qu'il faut qu'elle pr-
sente ,

J'imagine un moyen délicat, qui me tente ;
A certain coffre fort on peut les emprunter
Pour les remettre après ; qui pourra s'en douter ?
Fort bien imaginé : crainte de médisance ,
Je mettrai le Damis dans cette confidence ;
Reste à tenir broüilles pour mieux cacher mon
jeu ,

Les freres, & surtout la nièce & le neveu.

S C E N E V I I.

LORMOY, VALENTIN.

A H. c'est toi, que veux-tu ?

VALENTIN.

Geronte est-il visible ?

LORMOY.

Non.

E ñ

20 LE VALET MAISTRE
VALENTIN.

Non? ta gravité te rend toujours risible;
LORMOY.

Faquin!

VALENTIN.

Fort joli ton, tu fais le maître au mieux;
Et ce fauteuil te donne un air majestueux.

LORMOY.

Sçais-tu que tu pourrois encor mieux me connoître;
tre;

Que cet appartement a plus d'une fenêtre,
Et que

VALENTIN.

Bien . . bien . . fort bien!

LORMOY.

Tu me pousse à bout.

VALENTIN.

Oui, soit, courage, allons, développe-moi tout;
Fais-moi voir les ressorts de cet art admirable,
Qui de Valet, te rend un homme respectable.

Je voudrois t'imiter, & quelque jour aussi,
Etre maître chez nous, comme tu l'es ici:

Je jalouse ton sort, & de bon cœur j'enrage;
De voir, que je ne suis qu'un oromate à gage;
Quand tu fais seul ici, la pluie & le beau tems;
J'ai pour tromper, je crois, ce qu'il faut de bon
sens;

Mais je suis malheureux; tu regles la dépense;

COMEDIE.

Tu tiens les clefs de tout, même de la finance,
Et ta discrétion ne rend compte qu'à toi ;
Quand je vois que sur rien on ne se fie à moi ;
Pour adoucir un peu le destin qui me brave.
J'aspirois à regner sur la clef de la cave ;
Elle seule eût fixé mon cœur ambitieux ,
Et j'en viens d'essuyer le refus odieux.
Aih ! Aih !

LORMOY.

En compassion je change ma colere ;
Ta curiosité me plaît à satisfaire ,
Et tu ne pouvois pas mieux t'adresser qu'à moi
Pour augmenter dans peu les droits de ton em-
ploi.

VALENTIN.

Comment ? je deviendrois le maître de mon
maître.

LORMOY.

Affurément.

VALENTIN.

Mon cher : ça, fais-moi donc connoître ;
Par quel adroit chemin un habile Valet
D'un Maître qu'il domine , est le maître en effet ?

LORMOY.

En deux mots je te veux dévoiler ce mystère ;
De Timante en secret , connois le caractère ,

12 LE VALET MAISTRE

Etudie avec art les vertus , les défauts ;
Distingue tous les goûts , & sers-les à propos ;
De lui plaire en tout point , fais ton unique
étude.

VALENTIN.

Bon,

LORMOY.

Ce noviciat d'abord peut être rude ;
Mais dans la vie humaine , un de nos grands
talens ,
Est de sçavoir connoître & mener de tels gens.
Oui , par-là près d'un Maître on voit ce qu'on
peut faire ;
On gouverne les sots , on plaît quand on veut
plaire ,
On projette avec fruit , on demande , on obtient
Ce qu'on veut protéger , sans force on le sou-
tient ;
Et les ressorts cachés de la Metamorphose ,
Font par un tel Valet plus que le Maître n'ose.

VALENTIN.

Que ce discours me flatte , & qu'il me sera doux,
En suivant tes leçons , de faire tout chez nous ;
De tailler , de rogner , de gouverner en Maître.

LORMOY.

Je veux d'un tel état te faire tout connoître,
Le repos , le bonheur , & le peu d'embarras ,

Qui fait d'un vil métier un des puissans états;
Quand nous avons gagné la pleine confiance,
Le Maître n'est plus rien, & nous avons l'aisance
De nous servir pour tout de son autorité;
Si ce Maître est heureux, puissant, en dignité,
Plus que lui sous son nom nous dispensons les
Graces,

Nous servons nos amis ou nous vendons les
places,

Et par un droit acquis protégeant qui nous
plaît,

Le protégé content toujours nous satisfait
Les premiers.

V A L E N T I N.

Quel plaisir!

L O R M O Y.

Ce n'est que pour la forme
Que du Maître tout bas le protégé s'informe.
Si l'affaire va mal ou ne réussit pas,
Un, j'en suis bien fâché, nous tire d'embaras.

V A L E N T I N.

Sans rien rendre?

L O R M O Y.

Eh donc. Si la fortune change
C'est le Maître & non nous que ce revers dé-
range,
Et changeant sans regret notre condition;

24 LE VALET MAÎTRE

Nous allons chez un autre , avec intention
D'exercer nos talens. Enfin , notre industrie
Suit partout la fortune autant qu'elle varie ,
Et ne tenant à rien , nous avons l'agrément
De faire du bonheur notre sûr élément.
C'est ainsi que pour peu que l'esprit nous se-
conde,

En sous-ordre aujourd'hui nous gouvernons le
monde.

VALENTIN.

Ton discours me pénètre , & je sens dans mon
cœur

Naître pour dominer une certaine ardeur
Qui de Valet soumis me transformant en Maî-
tre

Parbleu , Monsieur Timante , on vous fera con-
noître ,

Que si jusqu'à présent Valentin comme un sot
A sçu vous obéir , ce n'est pas là son lot ,
Qu'il vous gouvernera tout aussi-bien qu'un autre ,
Et qu'il a son pouvoir si vous avez le vôtre.

à Lormoy.

Tu dis qu'on ne peut voir Geronte'en ce mo-
ment ?

LORMOY.

Non , il a défendu sa porte absolument.

VALENTIN.

Cela suffit ; je vais en informer Julie ,

Qui

Qui vouloit lui parler , & d'une ame affermie ,
Mettre à profit , mon cher , tes importants avis.

LORMOY.

Prends garde , ils te nuïroient , s'ils étoient mal
suivis.

Ton Timante a l'esprit plus fin que mon Ge-
ronte ,

Et tu pourrois fort bien n'y pas trouver ton
compte.

Ce Geronte , entre nous , est un bon commerçant ,
Dont tout l'esprit se borne , à gagner cent pour
cent.

J'ay si peu d'embarras à lui faire tout croire ;
Que je rougis par fois , d'un triomphe sans gloire.
Timante est différent , & franchement j'ai peur ,
Que ton projet manqué ne te porte malheur.

VALENTIN.

N'importe ; j'ose tout , je brûle de connoître ,
Sous l'habit de Valet , si je puis être Maître.

LORMOY.

Mais au moins tu viendras me conter tes pro-
grès :

Tu vois , qu'avec chaleur , je prends tes intérêts ,
Et suivant la façon dont agira Timante ,
Je te conseillerai ce qu'il faudra qu'on tente.

VALENTIN.

Oui , je te dirai tout ; tu seras mon Mentor.

C

LE VALET MAISTRE
LORMOY.

Adieu.

SCENE VIII,

LORMOY *seul*.

Pour mes desseins j'employrai le butort,
J'ai de fortes raisons de flatter sa manie,
Il va m'espionner & Timante & Julie,
Et servir mes projets sans, qu'il en sçache rien,
D'autant mieux, que le sot croit que c'est pour
son bien.
Quand on a de l'esprit tout sert & tout profite:
Monsieur Lormoy, ma foi, vous avez du mérite.

SCENE IX,

LORMOY, UN LAQUAIS,

LE LAQUAIS.

UN Propreur demande à parler à Monsieur.

LORMOY.

Faites entrer, voyons Monsieur le Procureur,

J'ignore jusqu'ici ce que lui veut Geronte
Tâchons de découvrir

Le Laquais sort.

SCENE X.

LORMOY, *dans le fauteuil*,
LE PROCUREUR.

LE PROCUREUR, *après bien des révérences*, *que Lormoy lui rend.*

EN vérité j'ai honte . . .

LORMOY.

Et moi je suis fâché de

LE PROCUREUR.

De vous déranger.

LORMOY.

De me trouver ainsi.

Il feint de se lever.

LE PROCUREUR.

Monfieur , c'est m'obliger :

Eh remettez-vous donc , Monfieur , je vous en
prie ,

Cu je vais . . .

LORMOY.

Mais vous-même . . .

Cij

LE VALET MAISTRE
LE PROCUREUR.

Eh ! Monsieur, mon envie
Est, sans être importun, si vous avez le tems,
De vous conter en bref tous les points impor-
tans,

Du procès bien fondé, que votre confiance,
Sans m'avoir jamais vû, défère à ma prudence,

LORMOY à part.

Il me prend pour Geronte ; appuyons son erreur.

Haut.

N'en soyez point surpris : asseyez-vous, Monsieur.
Vous êtes honnête homme autant qu'on le peut
être,

Procureur éclairé : sans beaucoup m'y connoître,
Je crois que cette affaire est en très-bonne main.

LE PROCUREUR.

Je vous l'expédierai du jour au lendemain ;
Je presse un Jugement avec une finesse,
Je défends, je poursuis, je contredis, je dresse
Toute ma procédure avec tant de chaleur
Qu'un procès que je perds me fait encore hon-
neur.

LORMOY.

Soit, mais venons au fait ; contez-moi, sans
mystère,

Où peut actuellement en être notre affaire,

COMEDIE

19.

LE PROCUREUR.

Où , Monsieur , je ne viens ici que pour cela ,
Et ma précision , surtout , vous surprendra .
En quatre mots , Monsieur , je veux qu'au qua-
trième ,
Vous sachiez votre affaire aussi-bien que moi-
même ,

LORMOY.

Tant-mieux , voyons .

LE PROCUREUR.

Un autre employroit ses talens

A vous bien embroûiller le fait , les incidens ,
A citer , sans raison , les Loix & l'Ordonnance ,
A distinguer le droit d'avec la rectéance ;
Mais avec moi , Monsieur , vous ne risquerez
rien

Des écarts fatiguans d'un si sot entretien .

LORMOY.

Je le veux croire , mais

LE PROCUREUR.

Ce talent me console

De n'avoir pas suivi le don de la parole ,
J'aurois sans vanité fait un grand Avocat .

LORMOY.

Oui , vous avez vraiment les graces de l'Etat .
Vous ne parlez pas mal .

C iij

10 LE VALET MAÎTRE
LE PROCUREUR.

Avec beaucoup d'aisance.

LORMOY *à part.*

Ce bavard-là veut mettre à bout ma patience,
Haut.

Venons au fait, Monsieur.

LE PROCUREUR.

Oh ! c'est tout mon désir.

LORMOY.

Plus de digression, vous me ferez plaisir :

Je n'ai pas plus qu'il faut le tems de vous entendre.

LE PROCUREUR.

Je vais donc commencer . . . par vous faire comprendre

Qu'un procès est un hydre, un monstre renaissant

Qui plus on le mutile, & plus il va croissant ;
A moins qu'avec fureur d'un seul coup de massue,
Un Procureur adroit ne l'attere & le tue.

LORMOY.

Bas.

Haut.

Oh ! le traître ! Fort bien.

LE PROCUREUR.

C'est ce que je prétens

Faire au vôtre, Monsieur, en prenant bien mon tems.

LORMOY.

Prenez au moins celui de me conter l'affaire.

Je ne veux qu'un cela de votre ministère.

Pour le moment.

LE PROCUREUR.

Monsieur.

LORMOY.

Eh bien ?

LE PROCUREUR.

Voici le fait.

Qui vous paraîtra clair, si vous n'êtes distrait.

LORMOY.

Eh ! non.

LE PROCUREUR.

Un raconteur a besoin qu'on l'écoute ;

Le raconteur distrait, mais le conteur déroute.

LORMOY.

à part.

haut.

Peste de l'animal ! Je vous écoute aussi.

LE PROCUREUR.

Votre intérêt l'exige, & je commence ainsi.

Originellement vous étiez quatre frères ;

Comme entre pareils gens les plus cruelles guerres



S C E N E X I.

GERONTE, LE PROCUREUR ;
LORMOY.

GERONTE à *Lormoy*.

Quel est cet homme-là ?

LORMOY. . . .

C'est votre Procureur
Qui vous attend, Monsieur, en me faisant l'hon-
neur

De me conter . . . ?

LE PROCUREUR.

Je vais

LORMOY au Procureur.

Restez, bon, c'est Geronte;
Oui, c'est mon maître, à qui vous allez rendre
compte

LE PROCUREUR.

Vous n'êtes qu'un Valet & vous aviez le front
De me faire essuyer un si sensible affront ?

GERONTE.

Et quel affront, Monsieur ?

LE PROCUREUR. -

Oh ! c'est une insolence.
Effroyable, inouïe & dont j'aurai vengeance !

COMEDIE.
GERONTE à *Lormoy.*

33

De quoi s'agit-il donc ?

LORMOY.

J'ai daigné l'écouter
Assés de tems ici , pour m'impatienter ,
En attendant l'instant , où vous seriez visible ,
A cette attention , Monsieur est insensible ,
Et se fâche , parbleu !

GERONTE.

Monsieur vous avez tort.

LE PROCUREUR.

Un homme de ma robbe ! un faquin , un butord ,

LORMOY.

Il a raison.

LE PROCUREUR.

C'est vous : aura l'impertinence
De trancher à mes yeux de l'homme d'importance ,
Je m'y trompe , & pour lui poli jusqu'à l'excès ,
Je lui fais un narré de tout votre procès.

LORMOY.

Non ; jamais Procureur n'a menti de la sorte ,
Car si j'en sçais un mot , que le diable m'em-
porte.

LE PROCUREUR.

Quoi , Monsieur , vous souffrez qu'un insolent
Valer ?

34 LE VALET MAÎTRE
 GERONTE.

Laissons cela, Monsieur, & dans mon cabine,
Allons sans plus tarder parler de notre affaire.

LE PROCUREUR.

Oui, par respect pour vous, je retiens ma colere,
Mais morbleu.

LORMOY *à part.*

Va tantôt je te fais devaquer :

Tu sauras ce que c'est que d'oser m'attaquer.

GERONTE & LE PROCUREUR *sortent.*

S C E N E X I I .

LORMOY , LA FAUSSE COMTESSE.

LA FAUSSE COMTESSE.

JE te cherche partout, mais qu'as-tu donc,
mon frere ?

LORMOY.

Ce n'est rien.

LA FAUSSE COMTESSE.

Cependant tu paroiss en colere.

LORMOY.

Vous m'y mettez bien plus si votre attention
Ne peut dans vos discours cacher notre union,
Oublierez-vous toujours qu'ici, par mon adresse,

COMEDIE:

39

Vous portez sans soupçon le grand nom de Comtesse ;

Et qu'il faut renoncer à la fraternité,

Dont le nom nous perdrait s'il étoit écouté :

LA FAUSSE COMTESSE.

Oh ! que veux-tu , mon cœur a peine à se contraindre ,

Et ta sœur , comme toi , ne sçait pas l'art de feindre.

LORMOY.

Encore ?

LA FAUSSE COMTESSE.

De ce nom pour n'être plus surpris . . . ?

LORMOY.

Quoi ?

LA FAUSSE COMTESSE.

Tu m'as fait Comtesse.

LORMOY.

Eh bien ?

LA FAUSSE COMTESSE.

Fais-toi Marquis ;

Tu peux en ta faveur prendre même licence

Et m'appeller ta sœur alors sans défiance

LORMOY.

Voilà l'esprit femelle : & tu crois qu'en deux jours,

On qualifie ainsi la Ville & les Fauxbourgs ;

10 LE VALET MAÎTRE
LE PROCUREUR.

Avec beaucoup d'aisance.

LORMOY *à part.*

Ce bavard-là veut mettre à bout ma patience,
Haut.

Venons au fait, Monsieur.

LE PROCUREUR.

Oh ! c'est tout mon désir.

LORMOY.

Plus de digression, vous me ferez plaisir :

Je n'ai pas plus qu'il faut le tems de vous en-
tendre.

LE PROCUREUR.

Je vais donc commencer . . . par vous faire com-
prendre

Qu'un procès est un hydre, un monstre renaîs-
sant

Qui plus on le mutile , & plus il va croissant ;
A moins qu'avec fureur d'un seul coup de massue,
Un Procureur adroit ne l'attere & le tue.

LORMOY.

Bas.

Haut.

Oh ! le traître ! Fort bien.

LE PROCUREUR.

C'est ce que je prétens
Faire au vôtre, Monsieur, en prenant bien mon
tems.

Et pour tromper Damis , je me cache en ces lieux :

Sous un nom supposé , Lormoy , ne t'en déplaîse
Tout cela ne met pas ma raison à son aise ;
Je sens certains remords qui . . .

L O R M O Y.

Tu n'y penses pas ;
C'est quelque préjugé qui fait ton embarras ;
Je vais justifier ce que ta raison fronde :
Si tu connoissois bien ce que c'est le monde ,
Le point est de sçavoir hardiment s'y placer ,
Sans naissance & sans bien , peux-tu mieux t'y
glisser ,
Que par l'heureux sentier d'un riche mariage ?

LA FAUSSE COMTESSE.

Ce mot doit , j'en conviens , raffermir mon courage.

L O R M O Y.

Ce Geronte , qu'ici je sers depuis longtems ,
Sçais-tu ce qui l'a fait un des gros commerçans ?
Son pere habilement fit une banqueroute ,
Qui , comme un ignorant , mit le nôtre en dé-
route ,
Et ce qui décida le succès du premier ,
Ne fit de l'autre , alors , qu'un indigent fermier.
Ton bonheur à Paris , fait que je te retrouve ,

38 LE VALET MAISTRE

Et j'enfante un projet que la raison approuve.
Si de tels enrichis avoient quelque équité,
Je n'akérerois point ici la vérité,
Et n'invoquant, pour nous, que la simple Justice,
Nous n'aurions pas besoin d'employer l'artifice ;
Mais les biens mal acquis des peres intriguants,
Loin de les avilir, élèvent leurs enfans ;
Qui formant au besoin leur docile mémoire,
De leur pere bientôt ont oublié l'histoire :
Qui la rappelleroit seroit fort mal reçu.

LA FAUSSE COMTESSE.

Tu crois ?

LORMOY.

Je ne suis pas à m'en être apperçu.
Le pere en nous trompant nous a dressé la plan he ;
Il faut sur les enfans prendre notre revanche.

LA FAUSSE COMTESSE.

C'en est fait , je me rends , tu me piques d'honneur ,

Tu verras si je suis digne d'être ta sœur ;
Je vais te seconder autant que tu l'espère
Plus de remords , malheur à qui je pourrai plaire.

LORMOY.

Tiens-tu toujours Damis fortement amoureux,
Et Julie?

LA FAUSSE COMTESSE.

Est réduite à l'état douloureux

C O M E D I E.

39

De perdre tous ses soins, d'aimer beaucoup sans
l'être;

Damis vient à l'instant de me faire connoître,
Que c'est de mon côté qu'il fait pancher son
cœur.

L O R M O Y.

Comment cela ?

LA FAUSSE COMTESSE.

Pressé d'expliquer son ardeur
Il m'a, dans les transports d'un amour véritable;
Juré qu'il me trouvoit folle, unique, adorable.
Que Julie au contraire, avec ses beaux discours,
Etoit fort estimable, & l'ennuyoit toujours,
Que raison d'une part, & de l'autre tendresse;
D'elle il feroit sa femme, & de moi sa maîtresse:
Tu vois bien que son cœur est tout de mon-côté.

L O R M O Y.

Je vois par ce discours mon projet avorté,
A cet arrangement si vous n'y prenez garde,
Je prevois aisément que votre honneur hazarde,
Madame la Comtesse,

LA FAUSSE COMTESSE.

Oh! pour lui ne crains rien;
Je le sauverai toujours en le mettant à bien.
Quand on voit de sens froid à quel point on
nous aime,
De sens froid aisément on conduit son système;

40 LE VALET MAISTRE

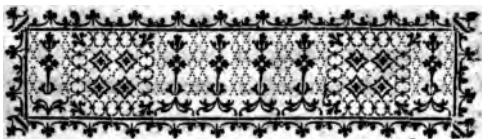
Je te répons de tout, & mon ambition
Est, comme tu le veux, toute ma passion :
Pour maîtresse Damis, m'a placé dans son ame
Et c'est là le chemin de devenir sa femme ;
Ta sœur ou la Comtesse ici lui fera voir ,
Que pour se rendre heureux, il n'a point d'autre
espoir.

LORMOY.

Fort bien : Je suis content de ce ton héroïque ,
Ton honneur y paroît en stile dramatique ;
C'est-à-dire , assez fort pour ranimer mes soins ;
Je n'en veux plus , Comtesse , avoir d'autres té-
moins ,
Je vais donc sur Geronte employant ma puis-
sance
Te faire avec son bien un parti d'importance ?
Et toi , de ton côté , songe au cœur de Damis ,
Et suis en tous les points ce que tu m'as pro-
mis.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, DAMIS.

DAMIS.

Rendez plus de justice à ma vive tendresse,
Mériter votre main est tout ce qui me
presse ;

Mais hélas ! ce n'est pas assez pour mon amour ,
De n'offrir que mon cœur , il faut que dans ce
jour

A ce cœur bien épris je joigne une fortune ,
Et je vous aime assez pour en désirer une.

JULIE.

Moi , je vous aime assez pour ne rien exiger
Par de-là votre cœur , & vous pouvez juger
Jusqu'à quel point pour vous le mien me sol-
licite ,

Quand votre ambition l'inquiète & l'agite

D

Julie ! un sentiment si vif & si touchant ,
 Loin de m'en détourner , excite le penchant
 Que j'ai , de vous offrir avec un cœur sincère ,
 Tous les biens que Geronte exige , que j'espère
 De lui ; c'est être heureux & je n'en doute point ,
 Que de s'aimer assez pour mépriser ce point ;
 Mais quoique vous disiez pour blâmer mon système ,

Je serois plus heureux d'enrichir ce que j'aime :
 Laissez-moi donc agir ; je sçais que ce Lormoy
 Gouverne en tout Geronte & lui donne la loi ,
 Je me prête en ce jour au sujet qu'il enfante ,
 Pour le connoître mieux , & tandis que Timante
 Cherche à le démasquer assez ouvertement ,
 Moi je mets tous mes soins à pouvoir sourdement
 De cet adroit fripon gagner la confiance ,
 Et sçavoir malgré lui le fond de ce qu'il pense.

J U L I E.

Mais la Comtesse

D A M I S.

Eh bien ?

J U L I E.

Est jeune , a des attraites ,
 Votre cœur est-il bien à l'abri de ses traits ?

D A M I S.

Elle n'est à mes yeux qu'une ingépuisable folle ,

A qui Lormoy sans doute a su noter un rolle
 Pour surprendre Geronte, & d'un bon appât
 Pour acquérir du bien, vendre sa qualité ;
 Oui, Lormoy la flaire, mais je fais mon af-
 faire.

De développer l'art de ce double mystère.

Lormoy vient, il me cherche, & pour plus de
 prudence,

Gardons-nous de paroître en bonne intelligence.

J U E I E.

J'y consens ; je vous laisse.

S C E N E I I.

DAMIS, LORMOY.

LORMOY.

A H ! Monsieur, tout va bien.
 Pour servir votre amour je ne ménage rien.

DAMIS.

Eh bien ! qu'as-tu donc fait ?

LORMOY.

Oh ! je viens de soustraire
 Le dor, & maintenant j'en fais dépositaire ;
 De détourner dans peu Geronte d'un projet,
 Qui par ce moyen, n'aura jamais d'effet.
 D ij.

44. LE VALET MAISTRE

DAMIS.

Si mon Oncle le sçait ?

LORMOY.

Bon, qui pourra lui dire ?

D'ailleurs, c'est un détour que l'amour vous inspire,

Qui doit, s'il étoit sçû, ne vous faire qu'honneur ;

Comment donc, non content de donner votre cœur

A l'objet qu'à son gré votre Oncle vous destine, ..

DAMIS *à part.*

Le Fourbe :

LORMOY.

Par mes mains vous-même à la fourdine

Détachez noblement de la succession

Certain argent comptant, avec intention

D'en dotter la beauté que la main vous présente ;

Pour qu'elle ait au contrat une façon décente ;

Le trait est généreux, & ne pourra jamais

Etre mis dignement qu'au nombre des hauts faits.

DAMIS *à part.*

La nouvelle est fort bonne, & l'on voit à ce compte

Qu'il dispose à son gré de l'argent de Geronse ;

Haut.

Ton discours me rassure, & je suis enchanté

Que cette action ait un aussi bon côté ;

Reste à me dégager de la pauvre Julie.

LORMOY.

Vous y tenez encore ?

DAMIS.

La Comtesse est jolie ;

Jeune & tu nous la dis d'assez bonne maison ,

Mais , je voudrois qu'elle eût un peu plus de
raison ,

Elle est d'un caractère , à se parler sans feindre ,

Qui fait que d'une femme on a droit de tout
craindre.

LORMOY.

Oh ! quel raisonnement , fy donc , vous avez
peur ,

Ne vous mariez pas , ou montrez plus de cœur ,

Dans un pareil marché l'homme est toujours le
maître ,

Et n'est au pis aller que ce qu'il faut bien être ;

Au reste aimez-vous mieux être deshérité ?

DAMIS.

Ce mot , mon cher Lormoy , fixe ma volonté.

Oui , le traître à coup sûr , ne sert qu'une intri-
gante

Sans naissance & sans bien , mais flattons son at-
tente ,

LORMOY.

Allez donc retrouver la Comtesse soudain ,

46 LE VALET MAISTRE

La prier d'accepter un cœur trop incertain.

DAMIS *à part.*

J'y vais; allons instruire & Timante & Julie.

LORMOY.

J'entens quelqu'un, allez, sortez, je vous supplie.

Je vais de mon côté faire tout pour le mieux.

DAMIS *sort.*

LORMOY *seul.*

Nous en viendrons à bout malgré les envieux.

SCENE III.

LORMOY, VALENTIN.

LORMOY.

AH! te voilà? comment gouvernes-tu Timante?

VALENTIN.

Fort bien? oh ta leçon est bonne, est excellente!

LORMOY.

Sans doute, & ton projet a donc bien réussi?

VALENTIN.

J'en ai tiré vraiment un fort joli parti,

J'ai fait pour t'imiter une très-bonne affaire.

LORMOY.

Qu'est-il donc arrivé? ne m'en fais point mystère.

COMEDIE.
VALENTIN.

47

Je voulois être maître , & dès ce moment j'ai
Ce qu'il faut pour cela.

LORMOY.

Quoi donc ?

VALENTIN.

J'ai mon congé.

LORMOY.

Bon ? en si peu de tems ?

VALENTIN.

La chose est véritable ,

Je suis expéditif , cela n'est point croyable.

LORMOY.

Oh ! oui , tu me parois un habile garçon ,
Comment as-tu si mal employé ma leçon ?
Car je n'y conçois rien.

VALENTIN.

Que le diable t'emporte ,

De m'avoir sçu donner un conseil de la sorte ;
Aussi je suis un fat pour me peindre d'un trait ,
La nature m'a fait pour n'être qu'un Valet ,
Je suis né pour cela , comme on naît Duc ou
Prince ,

Et tout mon mérite est grace au Ciel assez mince
Pour ne pas murmurer contre un pareil état ,
Il falloit le remplir bonnement , sans éclat ;
Lever , coucher mon maître , & le servir à table ,

48 LE VALET MAÎTRE

Et me faire du reste une vie agreable ,
Dont les instans passés sans crainte & sans regret
Sont faits pour la Lifette & pour le cabaret ,
En suivant d'un valet ce très-sage système ,
J'aurois été toujours Valet , toujours moi-même ,
Quoique cet état-là ne soit pas un grand bien ,
C'est être quelque chose , & je ne suis plus rien.

LORMOY.

Que ton raisonnement annonce de bêtise !
Va , va , maître n'est pas si rare marchandise ,
Pour t'en trouver un bon , je te protégerai.

VALENTIN.

Et de le gouverner , je me corrigerai ,
Le plus hardi toujours se perd par trop d'audace ,
Aussi chacun , dit-on , doit rester à sa place.

LORMOY.

Quoi , tu fais le Sancho ?

VALENTIN.

Et toi le gros Seigneur ,
Mais il pourroit fort bien t'arriver du malheur ,
Dès demain , dès ce soir.

LORMOY.

A moi , que veux-tu dire ?

VALENTIN.

Que tu n'as pas ici plus que moi de quoi rire ,

LORMOY.

Et mais comment cela ?

VALENTIN.

Ma curiosité

Ma

COMEDIE.

M'a valu mon congé , mais j'en ai profité
Pour ton profit.

LORMOY.

Pour moi , je n'entens rien.

VALENTIN.

Ecoute :

Et tu vas voir d'un mot tes projets en déroute.

LORMOY.

à part.

haut.

Que veut-il dire ? eh bien :

VALENTIN.

N'entends-je pas quelqu'un ?

LORMOY.

Non , explique-toi vite ?

VALENTIN.

En homme hors du commun,

J'ai voulu , pour me faire un pouvoir sur mon
maître ,

Savoir tout ce qu'il fait , sans qu'il y pût paroître ;

Pour posséder dans peu cette science-là ,

Je prenois un moyen bon , qui te surprendra ,

Mais dont le faux succès a trompé mon adresse.

LORMOY.

Et que faisois-tu donc ?

VALENTIN.

Avec délicatesse

E

50 LE VALET MAISTRE

Je decachetois.

LORMOY.

Quoi ?

VALENTIN.

Ses lettres , ses paquets ;

Comme avec art aussi je les recachetois ;

C'étoit le vray moyen sans autre inquiétude

D'avoir sa confiance.

LORMOY.

Abrége ton prélude ;

Après ?

VALENTIN.

De mon secret j'étois fort satisfaire ,

Mais ce maître maudit qui m'a pris sur le fait ,

A joint à mon congé pour prix de tant d'ouvrages ,

Quelques coups de bâtons qui m'ont payé mes gages.

LORMOY.

C'est ce que j'attendois , tu n'es qu'un mal-
à-droit ,

Je te l'avois prédit , mais venons à l'endroit

Qui me regarde.

VALENTIN.

Oui , j'ai lû certaine lettre ;

Sur laquelle à coup sûr on peut bien te promettre

Le pareil fort qu'à moi.

L O R M O Y.

Dis-donc comment cela ?

V A L E N T I N.

Lettre venant de Guyenne , & qui t'étonnera ;
Lettre enfin d'un ami , qui déclare à Timante
Que la Comtesse n'est qu'une jeune intrigante ;
Qui sans doute veut faire argent de ses appas ,
Mieux que d'autres ne font , puisque son premier
~~pas~~ pas

Tend à faire à Paris un fort grand mariage.

L O R M O Y.

Mais cela n'est pour moi d'aucun mauvais pré-
sage.

V A L E N T I N.

Sans doute , mais la lettre ajoute qu'un Lormoy
Ami de la Comtesse , on ne sçait pas pourquoi ,
D'ailleurs fourbe averé , qui domine Geronte ,
Protege cet Hymen , & prend tout sur son
compte ;

Qu'en penfes-tu ? cela pourroit te regarder ;

L O R M O Y.

à part.

Ouf ! c'est ce que j'avois tout lieu d'apprehender ?
haut.

Tenons ferme. Est-ce-là tout ce que dit la lettre ?

V A L E N T I N.

Non : elle ajoute encor , si tu veux le permettre ;
E ij

52 LE VALET MAISTRE

Qu'on écrit à Geronte , afin que détrompé
Plus long tems , par ce fourbe il ne soit pas dupé.

LORMOY.

à part.

haut.

Oh ! j'enrage ! Est-ce-là tout ce que dit la lettre ?

VALENTIN.

Non : elle ajoute encor , car je crains d'en omettre,
Que ladite intrigante a pour frere un Valer ,
Qui peut en exercice être pris sur le fait ;
Mais qui ne paroît pas de peur de compromettre
La Comtesse.

LORMOY,

Est-ce-là tout ce que dit la lettre ?

VALENTIN.

Autant qu'il m'en souvient, oui , c'est tout à peu
près ,

Et pour t'en avertir , mon cher , je viens exprès ;
Eh bien ! qu'en penses-tu ?

LORMOY.

Comment la calomnie

Fournit-elle des traits si puissans à l'envie !

Timante a des raisons de me sacrifier ,

Mais je sçais le moyen de me justifier

De toutes ces noirceurs.

VALENTIN.

La lettre est donc menteuse ?

L O R M O Y.

Oui ; mais la découverte en est vraiment heureuse ,

Si je n'étois instruit , mon cher , j'étois perdu ;

Mais on verra dans peu Timante confondu , . .

Et Geronte rendra justice à l'innocence ;

Je dois mon premier soin à la reconnoissance ,

Et pour m'en acquitter , je te retiens ici

Pour Valet chez Geronte , & chez moi pour ami.

V A L E N T I N.

Ta fermeté me plait , je suis à ton service ,

Pour toi j'exposerois ma vie.

L O R M O Y.

Un seul office

Peut me montrer ton zèle , & c'est . . .

V A L E N T I N.

Quoi ?

L O R M O Y.

. Le secret.

V A L E N T I N.

Tu peux conter sur moi , je suis ami discret.

L O R M O Y.

En ce cas , laisse-moi , débrouillant la fusée ,

Rémporter sur Timante une victoire aisée ,

Si je t'ai déplacé , je te place à l'instant.

V A L E N T I N.

Oui , je suis à Geronte , & me voilà content ,

E iij

54 LE VALET MAISTRE

Je vais au cabaret, tu peux te le promettre ;
Noyer le souvenir de la maudite lettre.

Il sort.

S C E N E I V.

LORMOY *seul.*

M Alpeste, en badinant, l'avis est important
Geronte m'aime assez, oui ; s'il savoit pourtant.
Que je veux . . . j'apperçois Geronte & la Com-
tesse ;

Oh ! tout va bien encore, il lui fait politesse.

S C E N E V.

DAMIS, LA COMTESSE, LORMOY,
GERONTE.

GERONTE à *Damis.*

Vous moquez-vous de moi, mon cher petit
neveu ?

Et lorsqu'un si beau choix de votre propre aveu . . .

DAMIS.

Mais, mon oncle, il faudroit . . .

GERONTE.

Obéir, & vous taire ;

Madame, pardonnez, s'il a pû vous déplaire ,
 Il va tout réparer , pour cet heureux moment ,
 Voulez-vous bien passer dans cet appartement ?
 Mais c'est sans oublier combien votre naissance
 Exige de respects , de soins , de déférence ,
 Je sçais que c'est chez vous qu'un accord nup-
 tial

LA FAUSSE COMTESSE.

Je devrois exiger le cérémonial ,
 Mais puisque sur ce point vous me rendez justice ;
 Il suffit , j'y consens ; soit raison , soit caprice ,
 Je veux bien chez Geronte accepter votre main ,
 Damis

GERONTE à la Comtesse.

Quelle bonté !

DAMIS à part.

Feignons jusqu'à la fin

Refuser de signer est toute mon attente
 Si Timante ne peut démasquer l'intriguante.

Il donne la main à la Comtesse & sortent.

GERONTE.

Je vous suis dans l'instant.

SCENE VII.

GERONTE, LORMOY.

LORMOY.

DAmis est singulier.

GERONTE,

Son esprit incertain le rend particulier;

LORMOY.

Prenez-vous-en plutôt, Monsieur, à votre frere;

Oui, vous contrarier est la plus grande affaire;

Il est aisé de voir qu'il inspire à Damis

De rompre cet Hymen, d'autant qu'il s'est promis

D'unir votre neveu, malgré vous, à Julie,

Et de vous gouverner au gré de son envie.

GERONTE.

Je dois me méfier de son intention,

Surtout depuis le plan de la transaction.

LORMOY.

Vous transigez?

GERONTE.

Vrayment on le veut & j'enrage;

Que mon Procureur prenne un parti qui m'en-
gige

A céder à Timante, oui, je suis en courroux

D'avoir dans ce procès pris un chemin si doux.

L O R M O Y.

Pourquoi ? c'est le moyen , Monsieur , qu'on vous
renomme

Pour aimer vôtre frere , & pour être un bon
homme.

G E R O N T E.

Un bon homme , j'entens , pour un sot , nous
verrons ,

Si c'est là leur idée , ils s'en repentiront ,

Et je vais . . . Cependant j'ai donné ma parole.

L O R M O Y.

Oui , mais en pareil cas , c'est un lien frivole ,

Car je sçais qu'on vous trompe , & votre Procu-
reur

D'accord avec Timante.

G E R O N T E.

Oh ! j'ai vû la noirceur ,

Et tu ne m'apprens rien , il vouloit me surprendre ;

Mais n'aurois-je pas là dequoi le faire pendre ?

L O R M O Y.

Ne prenez pas ce soin , fy donc , vous vous moc-
quez , ♦

Il sera plus puni si vous le revoquez ;

L'argent chez ces Messieurs est plus cher que la
vie.

G E R O N T E.

Je le revoque donc , & suivrai ton envie.

58 LE VALET MAISTRE
LORMOY.

Pour punir qui nous trompe , on se fait plus
d'honneur

D'écouter noblement la voix de la douceur ;
De ce principe là , Monsieur, qu'il vous souvienne
En toute occasion.

GERONTE.

Ta morale est la mienne ;
Je m'y conforme en tout , & m'en trouve si bien !
Que ton avis toujours fera maître du mien.
Vous ne me tenez pas encor , Monsieur mon frere,
Et je vous ferai voir , que je ne vous crains guère ,
Que par réflexion je sçais prendre un parti.

LORMOY.

De son complot par moi vous êtes averti ,
Et saisissant d'abord l'avis en homme habile ,
En parer les effets vous est chose facile ;
Mais Timante qui croit que je romps son projet ,
De sa vengeance alors me prendra pour objet ,
Je sçais même déjà qu'il a juré ma perte ,
Et si vous vous prêtez à tout ce qu'il concert
Pour cela,

GERONTE.

Ne crains rien , qu'il y vienne , va , va.

LORMOY.

Vous êtes fort credule , & l'on vous surprendra.

COMEDIE:
GERONTE.

59

Comment ?

LORMOY:

Que sçais-je moi , l'on me fera des crimes
Par des rapports trompeurs , des avis anonymes ,
Des projets supposés , des lettres fausses , bon ;
Vous le sçavez , il est bien plus d'une façon ,
De perdre un innocent que jalouse l'envie.

GERONTE.

Te perdre , mon enfant , va je les en défie ,
Pour te tranquilliser , je fais ici l'aveu ,
Que je perdrois plutôt ami , frere , neveu ,
Que de t'abandonner aux transports de leur haine.

LORMOY.

Perdre votre amitié feroit toute ma peine.

GERONTE.

Je vais , pour profiter de ta réflexion ,
Déchirer le projet de la transaction ,
Bien chicaner mon frere , & désoler Julie ,
En mariant Damis selon ma fantaisie
Avec notre Comtesse , & lui donner mon bien ,
Pour terminer ce soir au plûtard ce lien .
Nous verrons.



LE VALET MAISTRE

SCÈNE VIII.

**GERONTE, LORMOY, UN
LAQUAIS** *tenant une lettre.*

LORMOY *au Laquais.*

Que veux-tu?

LE LAQUAIS *à Geronte.*

Monseigneur, c'est une lettre ;

Le Facteur à l'instant vient de me la remettre.

Le Laquais sort.

GERONTE *lit sur le dessus.*

De Guyenne.

LORMOY.

Elle vous vient de Guyenne !

GERONTE.

Où vraiment

Et j'ignore de qui.

LORMOY *à part, tandis que Geronte
décachette la lettre.*

C'est celle assurément

Qu'en ce lieu Valentin m'a dit qu'on doit écrire
Contre-moi.

GERONTE.

Je ne sçais, Lormoy, comment la lire !

Car je n'ai pas sur moi mes lunettes.

L O R M O Y.

Monsieur,

Si vous voulez . . . , souvent je suis votre lecteur.

Et je vais

G E R O N T E.

Tiens ; mais non, elles sont sur ma table ;

Cours vite les chercher.

L O R M O Y *à part.*

Oh ! voilà bien le diable !

haut.

Geronte fait un geste d'impatience.

Eh bien pouvez-vous lire ? oh j'y vais à l'instant . .

Sur . . . votre . . . table.

G E R O N T E.

Oui.

L O R M O Y.

Si vous vous vouliez pourtant . . .

G E R O N T E.

Et non, va les chercher , je la lirai moi-même.

L O R M O Y.

à part.

Soit . . . pour l'en empêcher usons de stratagème.

Il sort.



SCENE IX.

GERONTE *seul.*

A H! mon frere prétend me gouverner ainsi ;
 Il connoîtra combien je suis le maître ici ,
 Que j'agis par moi-même, & que sans qu'on
 m'inspire ,
 Je sçais en esprit ferme user de mon empire.

SCENE X.

GERONTE, LORMOY.

LORMOY.

O H! par ma foi, Monsieur, je ne les trouve pas;
 J'ai pourtant bien cherché, par tout du haut
 en bas

Sur votre table, à terre, & sur la cheminée.

GERONTE.

Mais je m'en suis servi toute la matinée.

LORMOY.

Vous les aurez, Monsieur, mises dans quelque
 coin ,

Et les retrouverez sans en avoir besoin.

GERONTE *après avoir encor cherché
 dans ses poches.*

Non, je ne les ai point, tiens, lis-moi donc l'épître.

C O M E D I E.
L O R M O Y *prend la lettre.*

62

à part.

Monsieur. En ma faveur il faut m'en faire un titre;

Il lit à part & dit.

Malpeste l'on m'y peint vraiment joli garçon,
Et j'y suis demasqué de la bonne façon.

G E R O N T E.

Pourquoi tout ce déla qui t'empêche de lire ?

L O R M O Y.

La lettre me regarde, & son style m'inspire
Certaine modestie aisée à concevoir,
Un éloge trop grand s'y fait un peu trop voir,
Vous la lirez vous-même.

G E R O N T E.

Moi je veux...

L O R M O Y.

Non de grace ;

Je ne saurois souffrir des complimens en face,
Et je ne sçais pourquoi ce généreux ami
Se sert en ma faveur d'un style si poli.

G E R O N T E.

Sçachons ce qu'il écrit, je meurs d'impatience;
D'entendre.

L O R M O Y *lit tout bas & dit haut.*

Oh ! oh ! ma foi l'affaire est d'importance
On reconnoît Timante à ce nouveau trait-là.

64 LE VALET MAISTRE

GERONTE.

Mais, lis-moi donc tout haut.

LORMOY *en montrant un endroit
de la lettre.*

Ce trait vous surprendra.

GERONTE.

Eh bien.

LORMOY *feint de lire.*

„ Votre frere Timante me prie, Monsieur;
„ de vous écrire sur le compte d'un Valet de
„ Chambre que vousavez, & qui est de ce pays,
„ de façon à vous en détacher, mais comme
„ la vérité m'est trop chere pour l'altérer en rien,
„ je suis obligé de vous dire que Lormoy est un
„ garçon, qui mérite toute votre confiance, à
„ s'en rapporter à ce que nous en connoissons.

GERONTE.

Comment peut-on pousser si loin la haine!

LORMOY *feint de lire.*

„ il est honnête homme, de bonnes mœurs, de
„ bon conseil, &c.

Passons, je ne lis point mon éloge sans peine.

GERONTE.

Lis toujours.

LORMOY.

Ah! Monsieur, voilà bien le plus fort!

Il feint de lire.

„ Le même Monsieur Timante veut m'engager
„ aussi à parler mal de la Comtesse que vous êtes
„ Sur

„ sur le point de faire épouser à votre neveu,
 „ mais je ne puis me refuser à être aussi vrai sur
 „ ce chapitre que sur le premier , elle est veuve,
 „ estimable , de la première noblesse du pays ;
 „ j'espère que vous me tiendrez assez compte de
 „ cet avis , pour m'accorder la même estime que
 „ celle avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre serviteur & ami,

DE LESTRAC.

GERONTE.

Ah ! ah !

LORMOY.

Timante fait jouer plus d'un ressort ;
 Comme vous le voyez pour me rendre coupable ,
 Et sans cet honnête homme . . .

GERONTE.

Oui , mon frere est un diable !
 Donne-moi cette lettre , & j'en aurai raison ,
 Oh ! je suis enchanté que cette trahison
 Soit si bien découverte , elle est pour le confondre
 Une preuve à laquelle il ne pourra répondre ;
 Donne

LORMOY.

La lettre ! oh non , que ce soit entre nous
 Qu'éclatent les transports d'un trop juste courroux ;
 Et puisqu'heureusement nous découvrons la trahison ;

Le seul desir , Monsieur , qui possède mon ame

F

Est de vous engager d'oublier à jamais

Il la déchire.

Cette lettre, & voilà tout le cas que j'en fais.

GERONTE.

Mais en la déchirant, ton intérêt hazarde ;

Donne-la-moi, te dis-je.

LORMOY.

Oh que non ! je n'ai garde ;

Comptez qu'en cet instant je fais tout pour le
mieux,

Que je ferme la bouche à tous mes envieux ;

Que si la lettre enfin prouve mon innocence.

L'usage que j'en fais est un trait de prudence.

GERONTE.

Mon cher enfant, je veux . . . laisse-moi faire, va,

On prétend me jouer, mais l'on s'en souviendra,

Je vais joindre à l'instant Damis & la Comtesse,

Par un bon mariage accomplir ma promesse ;

Je te fais mille Ecus de bonne pension,

En attendant l'effet de mon affection.

Il me tarde pourtant de retrouver mon frere,

Pour me débarrasser un peu de ma colere ;

J'étouffe.

LORMOY.

Non, Monsieur, un esprit courroucé ;

Ne fait jamais rien, allez au plus pressé,

C'est l'hymen de Damis ; après ne vous déplaît

Vous maudirez Timante, & bien plus à votre
aïse.

GERONTE.

Il ne dit pas un mot qu'il n'ait toujours raison.

Il sort.

SCENE XI.

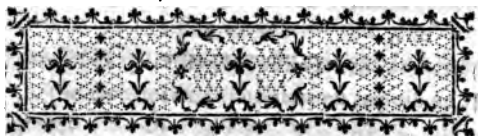
LORMOY, *seul.*

Fort bien, Monsieur Lormoy, l'heureux con-
tre-poison

Que mon esprit subtil a fait prendre à la lettre !
Après ce trait hardi, je peux tout me promettre.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, TIMANTE.

GERONTE.

Pour servir les transports d'un injuste courroux,
Il vous manque des gens aussi méchants que
vous ;

TIMANTE, *montrant la lettre
qu'il a reçue.*

Le voilà cet écrit , preuve bien convaincante ,
Que la Comtesse n'est qu'une jeune intrigante ,
Sœur de votre Lormoy , dont l'esprit dange-
reux

GERONTE.

Encore , finissons , car je suis furieux ,
De voir jusqu'à quel point vous portez la bassesse ,
Pour perdre un innocent pour qui je m'intéresse.

TIMANTE *montrant toujours sa lettre.*

Mais lisez cette lettre , & cet homme obligeant

Par le même Courier vous en écrit autant.

GERONTE.

Laissez-moi, je ne veux vous parler de la vie ;
Et ne vous connois plus après cette infamie.

TIMANTE.

Certes, c'est me traiter d'une étrange façon ,
Mais, de grace, pourquoi me parler sur ce ton !

GERONTE.

Vous me le demandez ? & votre conscience
Ne vous reproche rien de tout ce que je pense ?

TIMANTE.

Non, expliquez-vous mieux.

GERONTE.

On vous a mal servi ,
Et votre bon ami , Monsieur , vous a trahi.

TIMANTE.

M'a trahi ? je ne sçais ce que vous voulez dire,

GERONTE.

Vous n'êtes pas au fait.

TIMANTE.

Moi, non, daignez m'instruire.

GERONTE.

Morbleu, peut-on pousser la noirceur aussi loin ?
Oh ! soyez donc instruit ; puisqu'il en est besoin ;
J'ai reçu ce billet, que cet ami de Guyenne
Pour vous devoit m'écrire, au gré de votre haine ;
Mais, loin de vous servir dans votre inimitié ,

70 L E V A L E T M A I S T R E

Il a , pour l'innocent , écouté la pitié ,
Et d'un style énergique a bien voulu m'apprendre
Ce qu'encore sans lui j'aurois peine à comprendre.

T I M A N T E.

Que vous a-t'il écrit ? car je n'y conçois rien.

G E R O N T E.

Que vous l'aviez chargé , Monsieur l'homme de
bien ,

De peindre fauslement pour vous rendre service ;
La Comtesse intrigante , & le Lormoy complice ?
De les noircir tous deux si bien dans mon esprit ,
Qu'ils fussent tous les deux chassés sur cet écrit
Mais , que la probité les forçoit au contraire ,
D'assurer que Lormoy , d'excellent caractère ,
Étoit digne en effet de mon affection ,
Que la Comtesse aimable & de condition ,
Par ses rares vertus annonçoit sa naissance ,
Et méritoit enfin une haute alliance ;
Eh bien ? concevez-vous ce discours maintenant ?
Pour vos honteux projets l'avis est chagrinant.

T I M A N T E.

Quoi ! vous avez reçu de Lestrac une lettre ?]

G E R O N T E.

Qui contient tout cela.

T I M A N T E.

Daignez me la remettre

Vous l'avez lû vous-même ?

GERONTE.

Oui, moi-même à-peu-près,
Pour ne m'y point tromper je l'ai fait lire exprès,

TIMANTE.

Et par qui ?

GERONTE.

Par Lormoy.

TIMANTE.

C'est un plaisant système !
Pour bien juger, mon frere, il faut lire soi-même ;
Connoître par ses yeux ; montrez-moi , s'il vous
plait ,

Cette lettre , après quoi je serai satisfait.

GERONTE.

Je ne l'ai point, Lormoy, par un excès de zèle ;
Craignant qu'elle ne fût un sujet de querelle
Entre nous , sur le champ a déchiré l'écrit.

TIMANTE.

L'a déchiré ? Fort bien ; le drôle a de l'esprit.

GERONTE.

Allez-vous donc encor donner quelque tournure
A son intention ?

TIMANTE.

Oui , c'est une imposture,
Quand je rallumerois votre injuste courroux ,
En supprimant la lettre , il s'est moqué de vous.
Et l'on vous écrivoit ce qu'ici l'on peut lire ,

72 LE VALET MAISTRE

Une fois croyez-moi, la vérité m'inspire,
La Comtesse est sa sœur, & c'est un malheureux,
Qui par votre bonté devient trop dangereux.

GERONTE.

Depuis long-tems voilà les propos que j'essuye;
Mais prouvez-moi mon frere . . .

SCENE II.

TIMANTE, GERONTE,

VALENTIN *ivre.*

VALENTIN *sans les voir.*

O H! parbleu, je m'ennuye
De boire si longtems sans pouvoir me griser,
Et je puis de sens froid ici moraliser
Sur les foibles projets de la nature humaine,
Je viens de boire, là, jusqu'à perte d'haleine,
Et fors du cabaret comme j'y suis venu.
Oui, je ne m'en sens point, c'est de l'argent
perdu.

GERONTE à *Timante.*

Quoi! pouvez-vous souffrir que vos gens de la
sorte?

TIMANTE.

Quel moi, dès ce matin je l'ai mis à la porte.

VALENTIN.

VALENTIN, *sans les voir.*

Timante étoit mon maître , animal aigre-doux ,
Et tant soit peu brutal. Or ce maître , entre nous ,
J'en étois le valet, sans en être le maître ;
Il m'a congédié , mais je puis dire , en traître ;
Vilainement , à jeun , c'est-là son plus grand tort ;
Car c'est-là ce qui fait que je ne suis pas fort
Comme à mon ordinaire.

TIMANTE à Geronte.

Avec quelle insolence

Ce coquin...

GERONTE à Timante.

Doucement , écoutons en silence.
Par complaisance au moins ne me refusés pas ;

TIMANTE à Geronte.

Au mal qu'il dit de moi vous trouvez des appas
Je vous en remercie,

GERONTE.

Oh ! taisez-vous, mon frere ,
Il n'en dira jamais autant que j'en espere.

TIMANTE.

Je le crois , cependant....

GERONTE.

Taisez-vous , vous dit-on,
Tâchés de profiter de la bonne leçon,

G

Je ne suis plus à lui, tant mieux, car n'en de-
plaîse

A ce Timante-là, j'étois mal à mon aise;

Il gouverne ses gens & je ne sçais comment,

J'y faisois mon devoir impitoyablement,

Je n'y trouvois le tems avec beaucoup de peine

De m'enyvrer à fond que trois fois par semaine,

Geronte est mieux mon fait, ce pendart de Lor-
noy

M'a promis qu'il feroit quelque chose pour moy.

GERONTE *à Timante.*

Qu'est ce-à-dire?

TIMANTE *à Geronte.*

Voyons.

VALENTIN.

Je fers donc ce Geronte.

S'il m'en souvient depuis ce matin de bon compte,

Lor-noy m'a mis en place, avec ce bon vieillard

Je ferai comme lui, fortune tôt ou tard;

GERONTE *à Timante.*

Comment?

TIMANTE *à Geronte.*

Pour l'écouter la Loy doit être égale.

GERONTE *à Timante.*

Vous prétendez...

Paix-donc, j'aime assez la morale.

V A L E N T I N *continant.*

Lormoy m'a mis au fait du secret de son art,
Je pourrai, comme lui, me mocquant du vieillard;
Car il m'a confié qu'il lui fait tout accroire
Que c'est un imbecile, un sot, à qui sans gloire.

(*il aperçoit Geronte*)

Ah ! Monsieur, vous voilà, comment vous portez-vous ?

G E R O N T E.

Comme un homme tout prêt à te rouer de coups.

Maraut.

V A L E N T I N.

Dans mon projet ce seroit un méconte ?
Ne nous emportons point, mon cher Monsieur Geronte.

G E R O N T E.

Sçais-tu de tes propos que je n'ai rien perdu ?

V A L E N T I N.

Vous m'écoutez, tant pis, c'est un mal entendu;
Car je comptois parler tout seul en honête homme.

G E R O N T E.

Retire-toi, te dis-je, ou sinon je t'assomme.

T I M A N T E.

Laissez-là cet yvrogne: he, malheureux, va-t'en;

G ij

76 LE VALET MAISTRE,

VALENTIN.

Que je m'en aille, non, je ne suis pas content,

(à Geronte.)

J'entre à votre service & vous êtes mon maître ;
Quand je viens tout exprès pour me faire con-
naître,

Comme un valet soumis, doux, sobre, exact &
prompt,

Vous voulez m'affommer, parbleu c'est un affront.

Pour être respecté je viens à bonne enseigne ,

Car Lormoy me protège, ainsi que l'on me craigne,
Ou sinon . . .

GERONTE.

Je ne puis retenir mon courroux.

TIMANTE.

Ha quelque raison de se moquer de vous ;

(à Valentin.)

Va-t'en donc.

VALENTIN, voyant que Geronte le menace.

Je m'en vais, me procurer la fete

De lui tout dire, afin qu'il vous lave la tête ;

Nous verrons.

Il sort.



S C E N E I I I.
TIMANTE GERONTE.

T I M A N T E.

P At ma foi , j'en rirois de bon cœur,
Si vous ne preniez pas la chose à la rigueur ;
Le vin lui suggeroit des peintures cruelles ,
Mais certaines pourtant n'en sont pas moins
fidelles.

G E R O N T E.

Vous êtes , je le sçais , mon frere , assez méchant ,
Pour en dire de moi , sans boire tout autant ;

T I M A N T E.

Non, mais je conviendrai que mon ame est ravie,
Qu'il ait sur ce Lormoy frondé votre manie;
J'ai même remarqué que vous n'avez pris feu ,
Que quand vous avez vu qu'il le mettoit en jeu,
Et vous lui pardonniez mon éloge & le vôtre ,
S'il n'eût pas déclamé contre ce bon apôtre ;
Je n'en suis point surpris , je vois depuis long-
tems

Ce défaut se glisser chez bien d'honnêtes gens :
Un foible singulier prend pour les domestiques
Et mérite , à mon gré , les plus fortes critiques ;
Oui , tel s'immoleroit pour un nombre d'amis ,
Pour les moindres parens , dès le premier avis .

G iij

78 LE VALET MAISTRE,
Qui pour certain valet, cœur vil & mercenaire,
Sacrifieroit sans peine amis, parens & frere.

GERONTE.

Vous exagerez tout, la seule humanité,
Suffit pour exciter la générosité
De ces maîtres, à qui vous trouvez à redire.

TIMANTE.

Mais elle va trop loin chez certains qu'elle inspire;

GERONTE.

De l'exercer pourtant on doit être jaloux,
Mon frere, nos valets sont hommes comme nous.

TIMANTE.

Pareille humanité n'en a que l'apparence,
La vraie enfin n'admet aucune préférence,
Lorsqu'un maître est humain, pour ces sortes de
gens,

De ce maître ils sont tous également contents;
C'est ainsi qu'écartant d'entre-eux la jalousie,
L'humanité, mon frere, en est bien mieux servie.

GERONTE.

Vous ne voulez donc pas qu'un valet plus zélé,
Plus prompt à son devoir, plus affectionné
Que les autres ne sont, recueille avec justice
Les légitimes fruits d'un assidu service ?

TIMANTE.

Si, je le veux sans doute, & c'est une raison
Dont je sens tout le prix.

G E R O N T E.

C'est donc hors de saison

Que vous vous opposiez à cette présence.

T I M A N T E.

Point du tout , puisqu'il faut dire ce que je pense ,
Si certains grands valets peuvent tant aujourd'hui
L'affection n'est pas leur plus solide appui ;

Mais leur pouvoir sur nous vient de notre foiblesse ,
Nous leur confions trop ce qui nous interesse ,
Et témoins journaliers de nos plus grands défauts ,
Nous leur ouvrons nos cœurs toujours mal à pro-

pos :

Ils savent nos secrets , nos totes , nos injustices ;

Et nous n'aimons en eux que l'écho de nos vices ;

C'est ainsi qu'un valet devient maître de nous ;

C'est ainsi que Lormoy se l'est rendu de vous ;

Qu'il vous trompe sur tout.

G E R O N T E.

Encore un coup j'en doute,

T I M A N T E.

Pour mettre les projets de ce fourbe en détours

J'imagine un détour , oui , qui l'étourdira ,

Et de sa propre main vous le démasquera ,

G E R O N T E.

Quel est-il ?

T I M A N T E.

C'est. . . je crains que l'on ne nous surprenne

G i i i j.

36 LE VALET MAISTRE,
GERONTE.

Non,

TIMANTE.

Passons tous les deux dans la chambre prochaine.

GERONTE.

Voyons.

TIMANTE.

Si ce projet ne me réussit pas,
Je n'en parlerai plus, ou m'en plaindrai tout bas.

Ils sortent.

SCENE IV.

LORMOY, *seul.*

ILs sortent tous les deux, malgré ma manigances
Les freres seroient-ils en bonne intelligence?
Quand Geronte apprendroit que ma sœur est
ma sœur ;

Que m'importe après tout, pour parer ce mal-
heur?

Il reste à mon esprit bien plus d'une ressource,
D'ailleurs, vaille que vaille, il a garni ma bourse
De mille écus de rente, & la donation
Pourroit nous tenir lieu de restitution ;
J'en tiens en bon état le contrat dans ma poche,
Bien & dûment signé, si quelque chose cloche,

Dans l'Hymen projeté, j'aurai fait de mon mieux
 Pour servir en cela nos cœurs ambitieux ;
 C'est au nom de Damis que j'ai pris au bon
 homme

Vingt mille écus en or , c'est avec cette somme
 Qu'il veut que la Comtesse ait l'air d'avoir du bien :
 Quand Damis le diroit , je ne risquerois rien.
 Allons . . . mais j'apperçois le Damis & Julie ,
 Tenons-nous toujours ferme en dépit de l'envie.

S C E N E V.

LORMOY , JULIE , DAMIS.

JULIE à *Damis*.

Faignez d'ignorer tout , le voilà ce Lormoy.

DAMIS à *Julie*.

Oui , je vous l'ai promis reposez-vous sur moi.

JULIE à *Damis*.

Surtout cachez-lui bien que vous sçavez la trame
 Qui devoit de sa sœur en faire votre femme ;

DAMIS à *Julie*.

Oh! oh! laissez-moi faire, allés (*à Lormoy.*) *Le bête*,
 enfin

On sçait tous les projets de votre esprit malin ;

31 LE VALET MAÎTRE,

JULIE à *Damis*.

Bon , ne voilà-t-il pas ; il prévendra Geronte ;

DAMIS à *Julie*.

Je ne dis plus qu'un mot.

LORMOY *bas*.

Ce n'est pas-là mon compte.

JULIE à *Lormoy*.

Mon Oncle est-il chez lui? nous voulons lui parler;

LORMOY.

Geronte? il est sorti, mais vous pouvez aller

Dans son appartement , attendre qu'il revienne.

DAMIS à *Lormoy*.

Crois-tu que la Comtesse en tout point me con-
vienne.

LORMOY.

Oh! si vous l'épousés , elle vous l'apprendra,

Et ce n'est qu'à l'usé qu'on découvre cela.

JULIE à *Damis*.

Cessés ces questions, ou vous allez tout dire?

DAMIS.

Le sens froid du maraut, malgré moi me fait rire;

JULIE à *Damis*.

Hé de grace passons dans cet appartement.

Nous attendrons Geronte & plus commodément.

DAMIS à *Lormoy*.

Elle fera fortune, elle est vraiment jolie,

J'en pourrai quelque jour passer ma fantaisie.

COMEDIE.

83

LORMOY.

Quelque jour?

JULIE, *tirant Damis.*

Venés donc ?

DAMIS *à Lormoy.*

Oui, quelque jour : adieu ;

Je la retrouverai, mon cher , en tems & lieu ;

JULIE, *poussant Damis.*

La fureur de parler malgré vous vous emporte ,
Pour se taire une femme est mille fois plus forte.

SCENE VI.

LORMOY *seul.*

LA mine est éventée , & par ce ton railleur
Il traite la Comtesse au plus comme ma sœur.

SCENE VII.

GERONTE, LORMOY.

GERONTE *à part.*

LE voici seul, cedons au dessein de mon frere,
S'il ne réussit pas, qu'il craigne ma colère.

34 LE VALET MAISTRE,

O ça , mon cher Lormoy , tu vois jusqu'à quel point

La confiance icidepuis longtems nous joint.

L O R M O Y.

Mon respect doit pour moi vous en être une preuve,

Et

G E R O N T É.

Soit, mais j'en veux faire une plus forte épreuve :
On veut me montrer presque à n'en pouvoir douter,

Qu'à la Comtesse ici tu prens soin de prêter
Un rang , qui ne va point du tout à sa naissance,
Cela pour lui pouvoir ménager l'alliance ,
De mon neveu Damis : que sous cette couleur
Tu veux, par cet Hymen ; bien établir ta sœur.

L O R M O Y.

On vous a dit cela , voyez comme l'on cause
De là , concluez-vous que je vous en impose ;

G E R O N T É.

Mais le fait est-il vrai ? parle sincèrement ?
Tu sçais jusqu'où pour toi va mon attachement :
Oui , si la vérité dirigeoit ton système ,
Mon amitié pour lors iroit jusqu'à l'extrême ,
Et de moi tu pourrois espérer pour ta sœur ,
Autant que la Comtesse attend de sa grandeur.

L O R M O Y,

Gette sincérité que votre cœur réclame ;
 Arrache , malgré moi , le secret de mon ame ;
 Oui , l'on vous a dit vrai ; la Comtesse est ma
 sœur.

G E R O N T E , *en colère.*

Comment ! c'est donc ainsi , sous un titre trompeur
 Qu'abusant , je le vois , de mon esprit crédule ,
 Vous alliez me couvrir du plus grand ridicule ;
 Otez-vous de mes yeux , monstre indigne du
 jour.

L O R M O Y.

à part.

Je suis pris comme un sot : tâchons par un détour
 Hant.

Je n'ai pas en tout point , mérité votre haine ;
 Apprenez jusqu'au bout un secret qui me gêne ,
 Et loin de m'accabler de tout votre courroux :
 Hélas ! peut-être après me pardonnerez-vous.

G E R O N T E.

Pour te justifier , maraut , que peux tu dire ?

L O R M O Y.

Ce que dans ce moment la vérité m'inspire ;

G E R O N T E.

La vérité , dis-tu ? tu ne la connois pas.

L O R M O Y.

Non , jamais à mes yeux elle n'eut tant d'appas
 La Comtesse est ma sœur , la parenté vous blesse.

86 LE VALET MAISTRE ;

Mais ma sœur pour cela , n'en est pas moins

Comtesse ;

J'en suis plus malheureux ; & voilà tout.

GERONTE.

Comment ?

LORMOY.

Oui , vous en conviendrez , ma vie est un roman ;

GERONTE.

Tu vas pour t'excuser me forger quelque histoire ,

Mais te flatterois-tu de me la faire croire ;

Hé bien ?

LORMOY, *d'un ton larmoyant.*

Tous deux issus de parens distingués ,

Dont les biens au service , un peu trop prodigués ,

N'ont laissé qu'un vain nom : dès notre plus bas
âge ,

La misère devint notre unique héritage ;

Nous avons tout perdu , pere , mere , parens ,

Sans amis , sans secours , sans espoir , sans talens ;

La dureté des cœurs méprisant la noblesse ,

Et n'y croyant toujours qu'autant que la richesse

En est la caution , nous a forcé d'abord

De cacher dans l'oubli notre malheureux sort.

GERONTE *à part.*

Allons , me voilà pris ; son début m'intéresse ,

Et je pleure quasi

Haut.

Que devint la Comtesse ?

L O R M O Y.

La beauté, qui toujours a des droits sur les cœurs,
Prit soin avec l'Hymen d'adoucir ses malheurs ;
Elle épousa le Comte , & de ce militaire
Reste veuve sans bien par la dernière guerre ;

à part.

Le Roman fait fortune , & je m'en tirerai.

G E R O N T E.

Et toi que devins tu !

L O R M O Y.

Moi ? je vous surprendrai....

G E R O N T E.

N'importe , satisfais au plutôt mon envie.

L O R M O Y.

Certaine femme unique & véritable amie
De ma mere , suivit mon éducation ;
Me voyant vers le bien quelque inclination ,
Crut en me secondant me tirer mieux d'affaire ;
Mais j'étois réservé , Monsieur , pour la misère,
Où le sort me réduit & trop tôt, pour mon bien,
La mort vint m'arracher mon unique soutien ;
C'est depuis , que cachant mon nom & ma naissance ,

Je mets à vous servir toute mon espérance.

88 LE VALET MAISTRE,
GERONTE.

Ah ! si tu me dis vrai , Lormoy , que je te plains !

LORMOY.

Non , les malheurs d'autrui sur les cœurs des humains,

Font toujours peu d'effet , & l'on a peine à croire
Tous les tristes hazards d'une funeste histoire.

Mais , si vous en doutez , il faut qu'un dernier
traît

Vous prouve que pour vous je n'ai plus de secret ;

Vous sçavez que Damis épris de la Comtesse ,

Ma rendu confident de l'ardeur qui le presse ;

Trop certain que ma sœur n'avoit que ses appas ,

Pour dor , & que sans bien vous n'en voudriez pas ,

Il a risqué , Monsieur , un moyen peu louable ,

Mais qui dans un amant , est pourtant excusable ;

GERONTE.

Eh bien ! qu'a-t-il donc fait ?

LORMOY,

Dans certain coffre fort ;

Il a pris par mes mains vingt mille écus en or

Pour dotter la Comtesse ; il l'a fallu permettre ,

D'autant qu'après l'Hymen on doit vous les remettre.

GERONTE.

Et les vingt mille écus où sont-ils ?

LORMOY.

COMEDIE.
LORMOY.

89

Je les ai,
Et quand il vous plaira, Monsieur, je les rendrai

GERONTE.

Non, mon cher: va, je suis charmé de l'avanture,
Et tout ceci va prendre une bonne tournure :
Je veux dans cet instant, instruit de vos malheurs,
Sur la Comtesse & toi répandre mes faveurs ;
Oui, le mélange adroit d'une telle alliance
Où le bien & le rang, pèlés dans la balance,
Trouvent pour l'égaliser avoir le même poids,
A formé des heureux déjà plus d'une fois ;
Et si l'amour d'abord n'est pas de la partie ;
Par la saine raison cette chaîne assortie
Fournit des deux côtés les moyens du bonheur ,
Qui par la suite enfin peut aller jusqu'au cœur ,
Cela rappelle au moins, à tous tant que nous sommes,
Que l'Hymen sçait encor rendre égaux tous les hommes.

De ces vingt mille écus je dotte donc ta sœur ,
Et pardonne à Damis son projet de bon cœur,

LORMOY.

De Timante , Monsieur , vous connoissez la
haine ,
Sur son consentement , votre espérance est vaine.

H

90 LE VALET MAISTRE,
GERONTE.

Nous nous en passerons ;

LORMOY :

Damis n'est point instruit ;
Pense mal de ma sœur, & fait déjà du bruit.

GERONTE.

Oh ! c'est un étourdi que je ferai bien taire ;
Il a trop d'intérêt à ne me pas déplaire :
En un mot, de pied ferme ici je les attens,
Pour leur parler si bien que nous serons contents ;
Les voici.

LORMOY *à part.*

Je les tiens, & quoi qu'ils puissent dire
Contre moi, maintenant rien ne sçaitroit me
nuire.

S C E N E V I I.

GERONTE, LORMOY ;
DAMIS, JULIE.

DAMIS.

AH ! mon oncle, à la fin, je puis donc vous
parler ;

Julie & moi tous deux venons vous consoler

D'avoir été trompé par ce maraut, ce traître ;
Le plus adroit fripon que l'enfer ait fait naître.

LORMOY , à Geronte.

Monsieur , vous entendez.

GERONTE à Damis.

Imprudent , taisez-vous.

DAMIS.

Quoi !

GERONTE.

Taisez-vous , vous dis-je , ou craignez
mon courroux.

JULIE.

Tant d'amitié pour lui, Monsieur , nous humilie,

GERONTE.

Je n'ai que faire à vous, douceuse Julie.

SCENE IX.

GERONTE , DAMIS , JULIE , TI-
MANTE , LA COMTESSE ,
LORMOY.

TIMANTE.

HE' bien , mon frere, enfin, suis-je un homme
entré ,

Qui veut en imposer , masquer la verité ,

H ij

92 **LE VALET MAISTRE,**
Si l'on vous cele encore un fait qui m'intéresse ,
Je vous offre l'aveu de la belle Comtesse ,
Elle ne cache plus que Lormoy

GERONTE.

Soit , tant mieux ;

Je n'en ferai pas moins malgré les envieux ,
Ce qu'avant cet aveu j'avois dessein de faire.

TIMANTE.

Quoi la sœur d'un Valet . . .

GERONTE.

Ce n'est pas votre affaire

Et je ne prétens pas vous la faire épouser.

LORMOY, à Geronte.

A de pareils propos c'est trop nous exposer.
Souffrez qu'en ce moment j'aïlle avec la Comtesse,
Eviter loin de vous un discours qui nous blesse,

GERONTE, arrête la Comtesse.

Non, Madame, restez, je vous ferai raison
De ce que contre vous on dit hors de saison ,
Je sçais tous vos malheurs , c'est peu de vous en
plaindre,

Je veux les réparer , vous n'avez rien à craindre.
Consentés seulement que mon neveu Damis ,
Acheve cet hymen que je me suis promis.

LORMOY, à la Comtesse.

Tu peux , si tu n'as pas révelé ta naissance ,
Te donner, malgré tout, un ton de conséquence ;

C O M E D I E.
L A C O M T E S S E.

93

Je sçais ce que je suis, & connois mes défauts,
Mais j'ai pour cet Hymen, les sentimens trop
hauts.

Je refuse ma main, quelque chose qu'on dise,
Si l'obtenant, on craint de faire une sottise.
Geronte, je ressens le prix de vos bontés,
Mais ne me permets plus des vœux mal acceptés.

GERONTE, *en colère.*

Quoi ! Damis

DAMIS.

On pouvoit épouser la Comtesse ;
Elle étoit votre choix, & ce rang interesse ;
Mais quand elle n'est plus que la sœur de Lormoy,
La raison à mon cœur, doit imposer la Loy,
Mon oncle.

GERONTE.

La raison parle toujours pour elle :
Tu ne mérites pas une union si belle.

DAMIS.

Mais on sçait cependant . . .

GERONTE.

Qu'on ne m'en parle plus ;
De son cœur, de sa main redoute le refus :
Car, c'est de cet instant, que selon ta conduite. }
Je te donne mon bien, ou je te deshérite.

94 LE VALET MAISTRE,

TIMANTE à *Julie*.]

Le fourbe , je le vois , a sçu le prévenir !

DAMIS, à *Geronte*.

Mon oncle , mes raisons vous feront revenir

GERONTE.

Je n'écoute plus rien , terminons cette affaire.

Lormoy , fais à l'instant avertir mon Notaire.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous pourriez , malgré ce qu'on pense de nous...

GERONTE.

Je veux vous procurer le destin le plus doux.

à *Lormoy*.

Va donc.

LORMOY.

Vous obéir & garder le silence ;

C'est dire assez jusqu'où va ma reconnoissance.

Il sort.

JULIE à *La Comtesse*.

Vous triomphez , Madame , & je ne croyois pas ,

Vous voir tirer si bien d'un si grand embarras.

Je ne vous en veux point. Damis, je me retire

Pour garder en secret ce que j'aurois à dire.

DAMIS.

Non, Madame, restez; il faut enfin parler.

à Geronte.

Votre courroux sur moi , Monsieur , va s'exhaler ,
Quand je vous instruirai du secret de mon ame ,
Je vois qu'il n'est plus tems de vous cacher ma
flâme :

Puisque jusqu'à ce point on pousse votre erreur ;
Apprenez que Julie . . .

S C E N E X.

TIMANTE , GERONTE , DAMIS ;
LA COMTESSE , JULIE , LE
PROCUREUR.

G E R O N T E.

A H ! c'est mon Procureur.
Hé bien , Monsieur , voyons quand est-ce qu'on
nous juge ?

L A C O M T E S S E *à part.*

Mon frere a mis en œuvre un nouveau subterfuge ;
Que je voudrois sçavoir.

L E P R O C U R E U R *à Geronte.*

Quoi ! vous me revoquez ,
Et demandez cela , Monsieur , vous vous mocquez.

G E R O N T E.

Je l'avois oublié.

LE VALET MAISTRE,

LE PROCUREUR.

Mais ce n'est pas mon compte.

J'occupe, malgré vous , je n'aurai pas la honte
 D'avoir dressé moi-même une transaction,
 Qui seroit sans effet , éclatante action,
 Que Procureur jamais ne devoit se permettre;
 Puisqu'il pert tous les frais qu'il pouvoit se pro-
 mettre.

La voici , je prétens vous la faire signer.

GERONTE.

Non, Monsieur , à plaider il faut se résigner.

LA COMTESSE *à part en regardant le Procureur.*

Me trompai-je, & seroit-ce... ah ! vraiment c'est
 lui-même ,

Cachons , en l'évitant , mon embarras extrême.

Elle veut sortir.

GERONTE, *la retient.*

Où courez-vous, Comtesse, & je ne dis qu'un mot.
au Procureur.

Je ne veux point, Monsieur, transiger comme
 un sot.

Allez me ranimer toute la procédure ,

à la Comtesse.

Ou sinon . . . voilà tout Madame je vous jure.

TIMANTE, *à Geronte.*

Un tel ordre peut-il partir de votre cœur !

GERONTE.

Oui . . . qu'examinez-vous, Monsieur le Procureur ?

LE

COMÉDIE.
LE PROCUREUR.

97

Mo!... je vois ...oui, comment! rencontre trop
heureuse,
Dont il faut éclaircir mon ame curieuse !
Que faites-vous ici de la belle Louison ?
Car c'est elle , j'en doute encore sans raison.

GERONTE.

Qu'appellez-vous Louison , comment une Com-
tesse...

LA COMTESSE *à part.*

Adieu la qualité.

TIMANTE *au Procureur.*

Ceci nous intéresse ,

Monsieur, expliquez-vous.

LE PROCUREUR.

Comtesse! & depuis quand?

GERONTE.

Depuis trois ans au moins elle occupe ce rang.

LE PROCUREUR.

Mais vous n'y pensez pas, & c'est Louison, vous
dis-je,

A qui depuis deux mois il a pris le vertige

De quitter le logis ; fille du gros Lubin

Mon Fermier dans la Guyenne, & de Louison
Alin ;

Sœur d'un certain Bazil, adroit dans l'art de fein-
dre.

I

92 LE VALET MAISTRE,
TIMANTE.

Oh , fort bien !

LE PROCUREUR.

Qui par-tout a sçu se faire craindre ;
Pour avoir trop d'esprit , & qui je ne sçais où ,
Gouverne dans Paris , dit-on , certain vieux fou
Qui l'a pris pour Valet, mais dont il est le maître.

TIMANTE à Geronte.

Mon frere par hazard vous pourriez le connaître ,

LA COMTESSE à part.

Pauvre Comtesse hélas ! ce trait est suffoquant.

GERONTE.

Quoi ! vous l'aviez chez vous ? dites-moi depuis
quand ?

LE PROCUREUR.

Nous la fîmes venir tout enfant par le coche
Pour l'élever ici , ma femme sans reproche
N'a ménagé sur rien son éducation ,
Et nous espérions plus de son affection.

DAMIS à Julie.

Ce dénouement pour nous deviendra favorable ;

LA FAUSSE COMTESSE. à Geronte.

Monsieur, on vous dit vrai, ce reproche m'accable

GERONTE.

Qu'on m'apprenne à présent à qui l'on se fiera !

Le voici, voyons donc comme il s'en tirera.

SCENEXI. ET DERNIERE.

GERONTE, TIMANTE, JULIE,
DAMIS, LE PROCUREUR,
LA FAUSSE COMTESSE,
LORMOY.

GERONTE, à *Timante*.

Laissez-moi lui parler.

L O R M O Y.

Dans l'instant le Notaire.

GERONTE, à *Lormoy*.

Nous avons à traiter, Monsieur, une autre affaire
Qui n'exige que vous; ça, parlez moi raison,
Ne mentez plus surtout. Connoissez-vous
Louison,

Sœur d'un certain Bazil, adroit dans l'art de
feindre,

Et qui, dit-on, par-tout à sçu se faire craindre
Pour avoir trop d'esprit ?

L O R M O Y.

En montrant la Comtesse.

Oui, Louison ? la voilà ;

100 L E V A L E T M A I S T R E ;

Moi je suis ce Bazil , dont on dit tout cela

Dès que vous connoissez mon sort & ma naissance ;

Sur eux il n'est plus tems de garder le silence :

La vérité doit faire éclipser le Roman.

Enfin vous sçavez tout, mais dites-moi comment ?

G E R O N T E.

Traître ! c'est par l'aveu de ta sœur elle-même ;

Dont Monsieur par hazard découvre le système ;

C'est chez lui qu'elle a pris son éducation ,

Et c'est par toi , qu'au gré de ton intention ;

Du tour le plus hardi formant ici la trame ,

De Damis elle a cru pouvoir être la femme ,

C'est ainsi qu'abusant de ma crédulité ,

Tu voulois me tromper avec grossiereté.

L O R M O Y.

Doucement, s'il vous plaît , ce reproche me blesse ;

Pour vous tromper j'ai mis plus qu'il ne faut d'adresse ,

Je suis anéanti de ne pas réussir.

La fortune à mon gré ne veut plus me servir ;

Ainsi je m'abandonne à la juste colère

Que vous devez avoir de toute cette affaire.

T I M A N T E.

Pardonnez-lui , mon frere , il prend le bon parti ;

En s'avouant coupable.

COMEDIE

101

GERONTE.

Hé mais il est nanti
De ces vingt mille écus. . .

LORMOY.

Je m'en vais vous les rendre
Mon dessein n'étoit pas , Monsieur , de vous les
prendre,
Je vous l'ai déjà dit.

GERONTE.

Et la donation ?
Crois tu garder ce prix de mon affection ?

LORMOY *la tire de sa poche.*

Non, mais je perds quinze ans d'un assidu service,
Tenez , je vous en fais le cruel sacrifice

En pleurant.

Elle pouvoit pourtant me rendre homme de bien.

TIMANTE.

De quoi s'agit-il donc , mon frere ?

GERONTE.

Ce n'est rien.

LORMOY.

Si vrayment c'est beaucoup. C'est mille écus de
rente

Qui m'auroient satisfait pardelà mon attente.

LE VALET MAISTRE ;

GERONTE.

J'avois poussé pour lui jusque-là ma bonté,
Mais le fourbe a surpris ma générosité.

TIMANTE.

Laissez-lui vos bienfaits, la somme est un peu forte ;

GERONTE.

Quoi qu'à ce fripon-là . . .

TIMANTE :

Fripon, soit, il n'importe ;

Il en sera puni puisque vous le chassez ,

Et vous aurez payé ses services passés ;

Il falloit de donner un peu mieux vous défendre :

Mais quand on a donné qu'il sied mal de re-
prendre :

C'est rougir en secret d'être auteur d'un bienfait ;

Ou déclarer tout haut qu'on ne sçait ce qu'on fait.

LE PROCUREUR.

Messieurs , ajoutez donc qu'il faut qu'en honnête
homme.

Avec elle Lormoy partage cette somme.

LORMOY.

Oui ce partage étoit déjà fait dans mon cœur.

COMEDIE. 105
LA FAUSSE COMTESSE.

Vous nous pardonnez tous avec tant de grandeur.

GERONTE.

Soit, & nous maintenant transigeons, mon cher
frere,

Je rentre avec plaisir dans mon vrai caractère,
Que Julie & Damis assemblant tous nos biens
Dissipent tous procès par les plus doux liens.

Fin du troisième & dernier Acte.

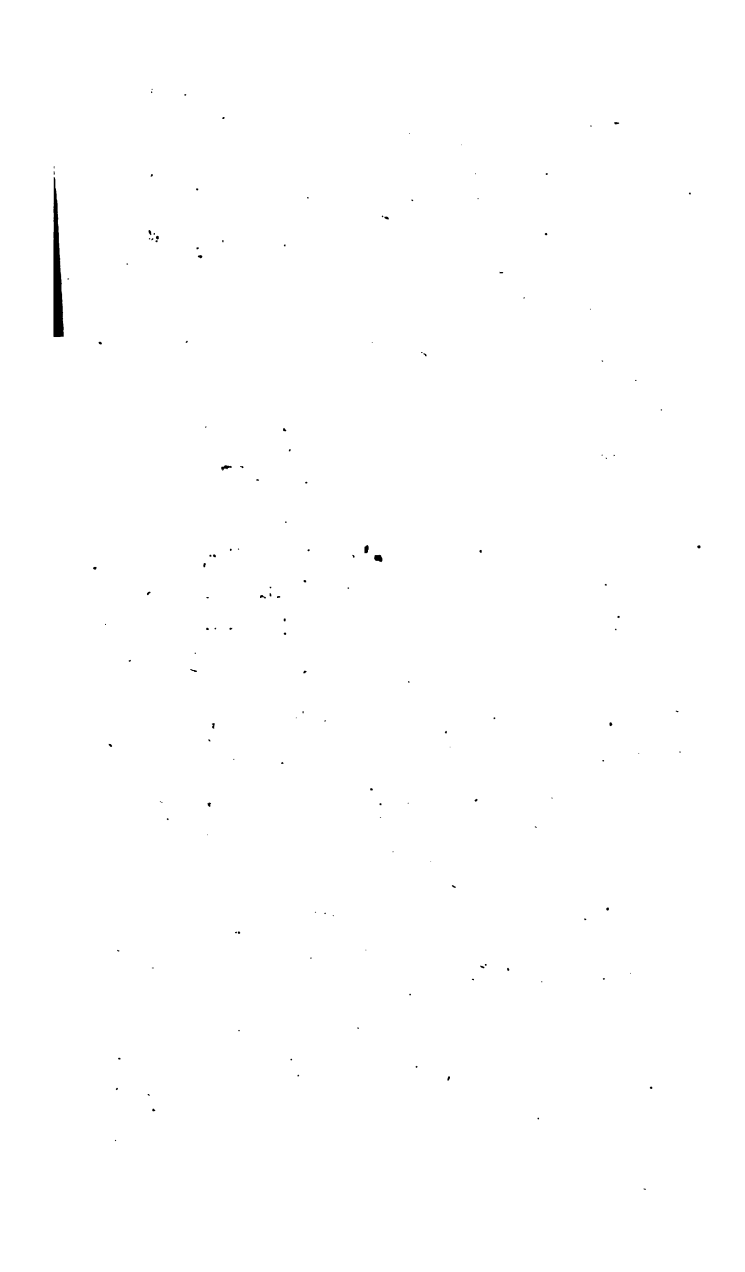
APPROBATION.

J'ai lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier,
une Comédie qui a pour titre, *le Valet Maître*.
Et je crois que l'on peut en permettre l'Impression.
Ce 18 Novembre 1751.

CREBILLON.

*Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent à
la fin du quatrième Volume du choix de diffé-
rentes pièces représentées nouvellement sur le
Théâtre.*

De l'Imprimerie de JORRY.



LES VALETS
MAÎTRES DE LA MAISON,
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Monsieur Antoine Jacques
Par M. ROCHON DE CHABANNES:

Représentée pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 11
Février 1768.

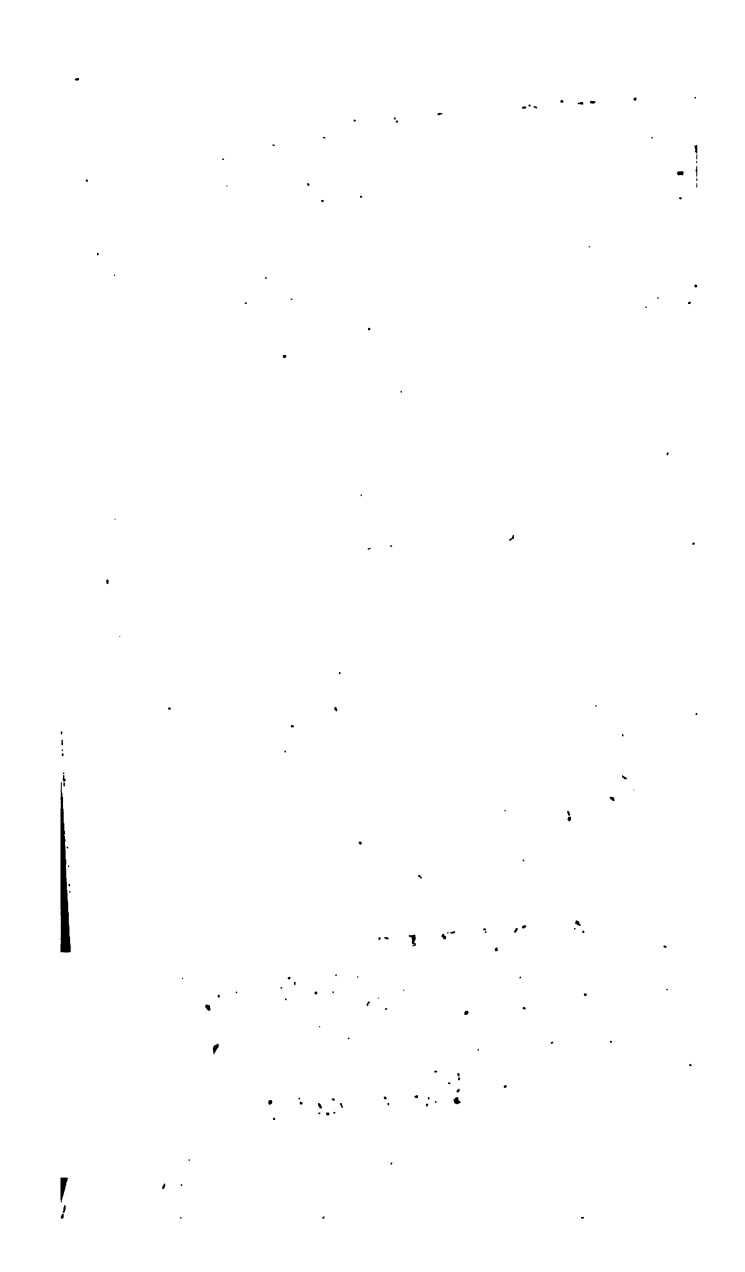
Le prix est de 24 sols.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, rue S. Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





P R É F A C E.

VOILA une de ces bagatelles que l'on fait sans réflexion , qu'on laisse jouer de même , & dont le succès ou la chute sont également indifférens à l'amour-propre ; c'est une folie de société , & qui n'est devenue publique que par complaisance. On y a ri pendant douze représentations , à la dernière encore plus qu'à la première , & mes prétentions ne s'étoient pas étendues si loin , mais je n'aurois jamais compté sur les honneurs de la critique & je les ai eu avec la plus généreuse prodigalité. Comment ! une farce dans ce siècle & sur le Théâtre

iv P R E F A C E.

François , ont dit les gens du bon ton :
Eh ! pourquoi pas, Messieurs ? Moliere,
Regnard & le Sage en ont fait , on
les représente , on s'en amuse tous les
jours , & j'ai cru Alte-là , Mon-
sieur l'Auteur , c'est un vieux respect
pour Moliere.... Un vieux respect pour
Moliere , pour ce grand homme ini-
mitable dans ses plus légères produc-
tions : non , rien n'est plus plaisant—
& des fripons sur la Scène sont-ils
plaisans ? — Oui , pour d'honnêtes-
gens ; nos peres n'étoient pas scan-
dalisés des *Fourberies de Scapin* , du
Légataire , de *Turcaret* , de *Crispin Ri-
val de son Maître* , &c. & nos Peres
nous valoient bien à tous égards.—
Oh ! il n'y a pas le petit mot à ré-
pliquer à cela , Monsieur a fait un
merveilleux ouvrage & nous avons
le plus grand tort du monde.— Eh !
non , Messieurs , eh ! non ; j'ai fait une

P R E F A C E.

misere, une extravagance, mais il falloit la prendre, pour ce que je vous la donnois; il falloit me reprocher de n'avoir pas mis dans mon Dialogue la vérité de Moliere, la bonne plaisanterie de Regnard, & j'aurois été fort embarrassé de vous répondre; mais vous n'avez eu garde de le faire, vous auriez encore ri davantage & mon crime est d'avoir eu la prétention de vous égayer; il n'est pas du bon ton de rire. Mais à propos de bon ton, Messieurs, permettez-moi de vous demander ce que c'est que ce mot de convention; vous sortez de la Comédie & vous dites: voilà une Piece indigne, elle est du plus mauvais ton, ou voilà un ouvrage délicieux, divin, mais c'est qu'il est du meilleur ton du monde; & cela ne veut dire autre chose, sinon que telle Piece que vous approuvez est écrite comme vous parlez, & telle autre

que vous blâmez n'a point la légèreté de votre persiflage, sans examiner de quelle façon l'Auteur a dû la composer. Eh ! n'y a-t-il que votre ton, Messieurs ? Un Auteur qui fait parler des Bourgeois, des Fermiers, des Valets doit-il les faire parler comme vous ? Ne doit-il pas conserver la nuance de chaque état ; mais, me direz vous, laissez-là toute cette vieille Comédie & ne mettez que nous sur la Scène.— Eh quoi ! pensez-vous faire à vous seuls la Nation. Ah ! je vous demande grace pour elle ; laissez-nous donc peindre tous les états, tous les ridicules, tous les vices, avec l'expression & la couleur propres à chaque Personnage. Étudiez la Nature & ne dites de nos ouvrages : *ils sont du mauvais ton*, que quand nous n'aurons pas saisi celui des Interlocuteurs que nous aurons introduits sur la Scène. Ce n'est pas une querelle,

Messieurs, que je vous fais par rapport à ma Comédie qui ne demande aucune sérieuse discussion, mais il est tant d'autres ouvrages plus importants que vous prétendez exalter ou écraser avec ces expressions de *bon* ou de *mauvais* *ton* que je n'ai pû m'empêcher de vous en dire mon avis : si vous avez le droit de nous juger, Messieurs, n'avons-nous pas celui d'appeler de vos jugemens ?

Je dois l'idée de cette bagatelle à un canevas Italien. Comme ce n'est ni le même fond, ni la même intrigue, j'aurois mis aisément en déroute mes ennemis ; mais je ne veux tromper personne. Je n'ai fait imprimer cette Piece que pour la réunir à celles d'*heureusement de la Manie des Arts* & d'*Hilas & Silvie*. Débarrassé maintenant des affaires & tout entier à

moi-même , je vais tâcher de profiter de mes loisirs pour offrir au Public des ouvrages plus dignes de son attention ; j'ai assez joui de son indulgence , il faut songer à mériter ses faveurs.



LES VALETS
MAÎTRES DE LA MAISON,
COMÉDIE.

A.

A C T E U R S.

Monsieur VERMEUIL, M. Molé.
 Madame VERMEUIL, Me. Préville
 GÉNICOUR, *Provincial*, M. Bouret.

*Domestiques de M. &
 Madame Vermeuil.*

CHAMPAGNE,	M. d'Alinval.
LA FLEUR,	M. d'Auberval.
MARINE,	Me. Bellecourt.
FINETTE,	Mlle Fanier,
RIGAUDON,	M. Préville.
BLANCHARD,	M. Bonnéval.
<i>Fourbes travestis.</i>	
L'ABBÉ,	M. Feuilli.
LE MILITAIRE,	M. Auger.
LE NOTAIRE,	M. Paulin,
LE NÉGOCiant,	M. Pin.
UN JOUAILLIER.	
UNE MARCHANDE	
DE MODES,	Mlle. la Chassaigne.
FILLES DE BOUTIQUE,	
<i>personnages muets,</i>	

La Scène est chez M. Vermeuil.



LES VALETS
MAÎTRES DE LA MAISON,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.
MARINE, FINETTE, CHAMPAGNE,
LA FLEUR & RIGAUDON ; *ce dernier
entre du côté opposé aux autres.*

MARINE.

VOTRE servante , Monsieur Rigaudon. Eh bien ! venez-vous recorder la danse ?

RIGAUDON.

Oui... Mais sommes-nous les maîtres de ce logis , & pouvons-nous y recevoir en sûreté nos augustes parens ?

A ij

4 *LES VALETS MAISTRES,*
MARINE.

*Un instant , & la maison est à nous. Nos
Maîtres sont prêts à partir.*

RIGAUDON.

Eh ! quel moyen avez-vous employé ?

FINETTE.

*Le plus simple. Nous les avons priés , Ma-
rine & moi , de nous dispenser de les servir
aujourd'hui ; & ils y ont consenti de la meil-
leure grace du monde.*

RIGAUDON,

*Fort bien : vous les avez envoyé dîner
ensemble quelque part.*

FINETTE.

*Non pas ensemble ; voilà ce qu'il y a de
plaisant , d'extraordinaire. La jalousie les fai-
soit rester autrefois tête-à-tête à la maison ,
ou en sortir de compagnie : on les voyoit
par-tout à la ceinture l'un de l'autre , s'ado-
rant & s'ennuyant ... quand ils ne se querel-
loient pas. Depuis peu ils vont chacun de
leur côté ; & c'est sûrement la jalousie qui
les sépare encore : oui , il y a quelque chose
là-dessous que je ne conçois pas. Ils ont des-
sein sans doute de s'épier ; mais qu'ils aillent ,*

qu'ils viennent , qu'ils se cherchent , qu'ils s'évitent , peu nous importe ; ils sortent , voilà l'essentiel.

MARINE , *avec vivacité.*

Eh ! sans doute , Et toi , qu'as-tu fait ? Où en es-tu ? Donne-nous un peu l'ordre & la marche de la cérémonie. Monsieur Génicour compte-t-il toujours se marier aujourd'hui ? Nos parens , nos amis , le Notaire , nos associés pour tromper le Prétendu arrivent-ils ? Décampons-nous , enfin ?

RIGAUDON.

A quoi , Dame Marine , voulez-vous que je réponde ?

MARINE.

A tout.

RIGAUDON.

Notre benêt de Prétendu , notre franc Picard , dont nous nous sommes emparés au sortir du coche , Monsieur Génicour , plein d'impatience & d'amour...

MARINE.

Eh bien quoi ! Qu'est-ce ? Est-ce qu'il arrive ?

RIGAUDON.

Oh ! non ; il est exact. Vous lui avez or-

A iij

6 LES VALETS MAISTRES,

donné de ne paroître qu'à deux heures, & il n'arrivera pas une seconde devant, quoiqu'il soit habillé depuis huit heures du matin.

CHAMPAGNE.

Et les présens de noce ?

RIGAUDON.

Ne sont pas encore chez Monsieur Génicour ; mais il les attend avec autant d'impatience au moins que nous tous, & compte les présenter lui-même. Ah ! je n'ai jamais vu d'homme si occupé d'un mariage.

FINETTE.

Il a raison d'y songer sérieusement, puisqu'il y songe pour nous deux.

RIGAUDON.

Il bénit cent fois l'instant où, pour la première fois, il eut le bonheur de te voir à mes petites assemblées. Qu'il t'en prit bien, grace à ta vanité, de te faire passer pour une Demoiselle ! Il eut peut-être dédaigné Finette, il aimait éperduement Mademoiselle Vermeuil. Quand je me rappelle toute cette aventure, les mauvais services, bien payés, que je lui rendis, Marine tout-à-coup métamorphosée en Dame & mere de famille,

& Finette en petite bourgeoise innocente ,
qui sort du Couvent ; j'en ris de bon cœur ;
& franchement , je crois que je m'y ferois
trompé tout le premier.

M A R I N E.

Ne faudroit-il pas se lever de bon matin
pour te tromper ? Mais laissons cela à la fu-
ture. Et nos associés , quand arriveront-ils ?

R I G A U D O N,

Ils entreront , dès que la maison sera libre.

M A R I N E.

A la bonne heure.

C H A M P A G N E.

Eh ! qui sont ces gens que ton beau gé-
nie a choisis pour nous aider à tromper
Monsieur Génicour ?

R I G A U D O N.

Un Clerc d'Huissier , un apprentif com-
merçant des Piliers , un garçon de Café , &
un Valet-de-Chambre baigneur.

F I N E T T E.

Voilà une belle famille , & des gens bien
capables !

A iv.

8. LES VALETS MAISTRES ,

... RIGAUDON.

On vous prendra de gros Messieurs pour faire des rôles de fripons !

MARINE.

Eh ! pourquoi pas ? Avec de l'argent on a de tout.

... RIGAUDON.

Tranquillisez-vous : ce sont des coquins qui contreferont à ravir d'honnêtes gens. Le Clerc d'Huissier doit faire le Notaire ; & en vérité il a une physionomie d'honnête homme tout-à-fait propre à jouer ce rôle-là. Le Valet-de-chambre baigneur, cadedis effronté, fourbe, flatteur & caressant comme tous les gens de son pays, qui a un air grivois, & le ton de la garnison, fera les rôles d'un Militaire & d'un cousin. Le garçon de Caffé, nourri de tous les beaux raisonnemens de ce pays, & qui fait par cœur l'esprit de trois ou quatre sots qui y tiennent bureau, sous un habit court & avec un petit collet, fera un bel-esprit & un second parent. Pour Monsieur Criquet, mon apprentif commerçant, & qui fournit à tous les Acteurs des habits pour la représentation de la Piece, il fera les rôles d'oncle & de négociant. Ainsi vous voilà une bonne famille bourgeoise toute trouvée en un moment.

COMÉDIE.

9

MARINE.

Dans le magasin de M. Criquet.

RIGAUDON.

Oui. Mais à propos , Dame Marine , tous ces gaillards-là ont bon appétit , je vous en avertis : avez-vous songé...

MARINE.

Eh , si donc ! la Fleur va passer chez le Traiteur ; nous voulons faire la Madame tout aujourd'hui..

RIGAUDON.

C'est bien assez de besogne. Mais ne perdons pas la tête & le jugement dans cette affaire.

MARINE.

Vous ne perdriez pas grand' chose.

RIGAUDON.

Que la Fleur passe chez le Traiteur , & qu'il l'amene ici ; moi , j'ordonnerai le repas , cela aura un air plus naturel & plus décent. Et quand je serai assis dans un bon fauteuil , les jambes étalées avec un air de morgue & de suffisance , demandant qu'est-ce qui est-là ? sans écouter de réponse , regardant par-dessus l'épaule , ou ne regardant pas , ne

A v

me levant ni ne me baissant ; oh ! je ressemblerai bien à un homme comme il faut aux yeux du Traiteur : car les petites gens, voyez-vous , n'ont de considération pour les Grands qu'à proportion des impertinences qu'ils en reçoivent.

MARINE.

Tu as raison , mon enfant : cela ne t'arrive pas assez souvent pour te le disputer. Cours donc , la Fleur...

CHAMPAGNE.

Oh ! qu'il attende le départ de nos Maîtres. Mais il nous reviendra peu de chose de tant de fourberies , Monsieur Rigaudon.

RIGAUDON.

Oh ! le dîner d'abord ne nous coûtera pas beaucoup.

CHAMPAGNE.

Je l'imagine. Mais nos Messieurs ?

RIGAUDON.

Nos Messieurs?... Il faudra trouver un fonds pour eux , & le Traiteur est homme à nous le faire.

MARINE.

Comment ! veux-tu lui emprunter de l'argent ?

COMÉDIE.

11

RIGAUDON.

Non ; mais son argenterie ; & il ne nous la refusera point,

CHAMPAGNE.

Tu es un hardi coquin !

RIGAUDON.

Tu fais ce que je vaux. Eh ! quoi ! faut-il se passer d'argenterie , faute de moyens pour la payer ? Il n'y a pas de mal à s'arranger ; c'est emprunter sans pouvoir rendre , comme font tant d'honnêtes gens.

FINETTE.

Un moment : chut... J'entends du bruit...
Ce sont nos Maîtres... Marine , emmenez Rigaudon , & tenez-vous un peu à l'écart ; nous allons les expédier.

(Marine & Rigaudon sortent.)



SCENE II.

M. & Madame VERMEUIL,
CHAMPAGNE, FINETTE.
LA FLEUR.

M. VERMEUIL.

LA Fleur ?

Mde. VERMEUIL.

Finette ?

LA FLEUR.

Monsieur.

FINETTE.

Madame.

M. VERMEUIL, *à sa femme.*

Vous voilà sans doute en disposition de
sortir ?

Mde. VERMEUIL.

Et vous dans le même dessein ?

M. VERMEUIL.

Oui, & sans vous, Madame : vous ne me
reprocherez plus mes jalousies.

COMÉDIE.

73

Mde. VERMEUIL.

Et moi sans vous , Monsieur..... vous ne vous plaindrez plus de mes persécutions.

M. VERMEUIL , *à la Fleur.*

Mon épée , mon chapeau.

Mde. VERMEUIL.

(*A part.*) (*A Finette*)

Le traître ! Mes gants , mon mantelet.

M. VERMEUIL , *à part.*

La perfide !

Mde. VERMEUIL.

Avouez-le , Monsieur , nous sommes bien obéissans ; nos gens nous mettent dehors , & nous fortons.

M. VERMEUIL.

Si cela vous avoit contrariée , Madame , vous n'aviez qu'à parler.

Mde. VERMEUIL.

Il faut être raisonnable , Monsieur.

M. VERMEUIL.

Sans contredit. (*A part.*) Je ne suis pas la dupe de tant de complaisance.

Mde. VERMEUIL, *à part.*

Je fais à quoi m'en tenir sur tout ceci.

M. VERMEUIL, *à part.*

Oui, Marine & Finette sont d'intelligence avec Madame, pour m'éloigner d'ici. J'ai entendu parler d'un certain galant à équipage qui venoit, dès que je sortois, barrer ma rue & couvrir ma porte de ses gens... C'est lui sans doute qu'on attend.

(*À La Fleur, dont la présence le gêne.*)

Eh ! brossez - donc ce chapeau.

(*À part.*) Je démêlerai cette aventure.

Mde. VERMEUIL,

à Finette, qui lui présente son mantelet.

Laissez... (*À part.*) C'est un tour de mon mari que l'histoire de mes gens... On dîne ici, ou je suis bien trompée.

M. VERMEUIL, *à La Fleur.*

Bon. Ne me manque-t-il plus rien ? Ai-je ma montre ?... Ma tabatière ?... Un mouchoir ?... Il faut tout vous dire.

Mde. VERMEUIL, *à Finette.*

Voyez à m'arranger ce mantelet... Comme elle est gauche ! ôtez-vous de-là. Mon éventail.

COMÉDIE. 45

CHAMPAGNE, *d Finette.*

On ne me paroît pas trop de bonne humeur.

FINETTE, *d Champagne.*

C'est la jalousie qui va son train.

CHAMPAGNE, *d Finette.*

Et le départ ne va gueres vite.... Un coup d'épaule.

FINETTE, LA FLEUR.

Laissez-nous faire.

M. VERMEUIL.

Eh ! mais ; il me semble que je suis bien mal arrangé. Un miroir.

Mde. VERMEUIL, *d part.*

C'est un article très-important.
(Haut.) Ma boîte à mouches.

M. VERMEUIL, *d part.*

La boîte à mouches : bon ... encore une demi-douzaine. Non ; je ne lui ai jamais vu un air de coquetterie aussi décidé.

, Mde. VERMEUIL, *d part.*

Voyez si quelque chose manque à sa toilette !

16 LES VALETS MAÎTRES,

M. VERMEUIL, *d part.*

Le déshabillé qui lui sied le mieux.

Mde. VERMEUIL, *d part.*

L'habit le plus galant de sa garde-robe.

M. VERMEUIL, *d part.*

Voilà Madame sous les armes.

Mde. VERMEUIL, *d Finette.*

Eh ! rangez-vous donc : vous êtes toujours devant moi , à côté de moi , ou sur mes épaules... Vous ne voyez pas que je veux voir Monsieur.

M. VERMEUIL.

Ah ! Madame ; que ne puis-je me flatter que le soin que vous prenez de votre ajustement... (*A part.*) Je me décele.

Mde. VERMEUIL.

Et moi qu'une toilette si recherchée... (*A part.*) Je me trahis.

M. VERMEUIL.

De la propreté... C'est tout.

Mde. VERMEUIL.

Une petite robe...

M. VERMEUIL.

Oui.

Mde. VERMEUIL.

Et puis , quand on sort...

LA FLEUR.

(*A part.*)

(*Haut.*)

Ils ne sortiront pas. Monsieur ne passe-t-il pas chez son Notaire ?

FINETTE.

Si Madame dîne chez Madame sa mere , il est tems...

Mde. VERMEUIL.

Il est tems que je sorte pour vous , Mademoiselle. Je cède à leur impatience , Monsieur , & je parts.

M. VERMEUIL.

Je vous suis .. Puis-je vous offrir un bras ; Madame ?

Mde. VERMEUIL.

Ah ! ce seroit vous jouer un mauvais tour.

M. VERMEUIL.

Non... Mais cela auroit encore un air de jalousie ; & je n'ose insister...

18. LES VALETS MAISTRES,

Mde. VERMEUIL.

Ni moi vous prendre au mot , par la même raison.

M. VERMEUIL.

N'est-ce pas ? Quand vous reverrai-je ,
Madame.

Mde. VERMEUIL.

Eh ! mais , quand me conseillez - vous de
revenir , Monsieur ?

M. VERMEUIL , *à part.*

Pour que je ne rentre qu'à l'heure conve-
nue. (*Haut.*) Eh ! mais , entre huit & neuf
heures du soir , je pense , pour les arranger.

Mde. VERMEUIL.

Oui ; je crois qu'en effet cela arrangera
tout le monde.

M. VERMEUIL.

Parfaitement... A neuf heures donc.

Mde. VERMEUIL.

Soit.

M. VERMEUIL , *à part.*

Ah ! je démêlerai...

Mde. VERMEUIL, *d part.*

Ah ! je saurai... Mais ! quel éclaircissement osé-je désirer?... Champagne, donnez-moi le bras.

M. VERMEUIL.

Liberté toute entière, Madame.

Madame VERMEUIL.

A charge de revanche ! c'est fort commode.

SCENE III.

LA FLEUR, FINETTE.

LA FLEUR.

NOUS en voilà heureusement débarrassés.
Volons chez le Traiteur.



SCÈNE IV.

MARINE, RIGAUDON,
FINETTE.

RIGAUDON, *d* Finette.

EH bien, les voilà donc partis ?

FINETTE.

Et partis jusqu'à neuf heures du soir.

RIGAUDON.

Jusqu'à neuf heures du soir ? Voilà le bon.

MARINE.

Oui ; voilà le bon... A nous le dez , mes enfans... Allons , Finette , campe-toi sur cette chaise : tu es Mademoiselle Vermeuil ; & moi , qui suis ta mere , Dieu merci pour rire , je me campe sur celle-ci.... Là , hé bien ! je vous demande un peu , ne ferai-je pas bien Madame Vermeuil ?

RIGAUDON.

Oh ! il n'y a pas d'excès.

C O M É D I E.

M A R I N E.

Et, qu'est-ce qui y manque, Monsieur le
contrôleur ?

R I G A U D O N.

Il n'y manque que la façon. Mais voici un
nouveau Maître-d'hôtel que nous amène
la Fleur.

M A R I N E.

Nous allons voir si Oh ! il n'y a pas
moyen Le drôle est de ma connois-
sance.

R I G A U D O N, effrayé.

Eh ! mais . . .

M A R I N E.

Pourvu qu'il ne te connoisse pas, toi.
Qu'as-tu à trembler ? Reste-là ? Quel
poltron !

[*Rigaudon s'étale dans un fauteuil avec un
air de marque & de suffisance.*]



SCENE V.

MARINE, M. BLANCHARD,
RIGAUDON, FINETTE,
LA FLEUR.

MARINE.

AH ! c'est Monsieur Blanchard.

M. BLANCHARD.

Oui , fort à votre service , Dame Marine ,
& à celui de Monsieur & de Madame. Il y
a longtems que je cours après leur pratique.

MARINE.

Eh bien ! la voilà attrapée.... Ah ! si nous
avons su , Monsieur Blanchard , que notre
pratique vous fit tant de plaisir , il y a long-
tems que nous vous en aurions procuré le
petit bénéfice.

M. BLANCHARD.

Ce n'est pas tant pour le profit.

COMÉDIE.

MARINE.

Je conçois cela.

M. BLANCHARD.

Non : mais c'est que ce sont de si bonnes gens. Mais , où sont-ils donc , Dame Marine ?

MARINE.

Madame est sortie & Monsieur est en affaire. Mais voilà Monsieur son frere , & vous pouvez vous adresser à lui. (*A Rigaudon.*) Monsieur , c'est Monsieur Blanchard , que Monsieur votre frere a envoyé chercher , un honnête homme,

RIGAUDON , *dans un fauteuil.*

Un honnête homme ? Eh bien ! qu'il attende.

M. BLANCHARD,

Ne vous gênez pas.

MARINE , *à Rigaudon.*

Et qui diantre t'empêche de lui donner audience sur le champ ?

RIGAUDON , *à Marine.*

C'est pour avoir l'air d'un homme comme il faut.

64 LES VALETS MAISTRES,

MARINE, *bas.*

Le sot !

RIGAUDON.

Eh bien ! où est-il ce Monsieur Blanchard ?
Qu'il se montre ?

M. BLANCHARD.

Monsieur, me voilà.

RIGAUDON.

Ah ! ... Eh bien ! nous ferez-vous faire
bonne chère, Monsieur Blanchard.

M. BLANCHARD.

Eh ! mais oui, Monsieur, avec de l'argent.

RIGAUDON.

Avec de l'argent, Monsieur Blanchard ?
Ce n'est pas là un secret merveilleux. Mais
c'est que je n'ai pas d'argent à vous donner.

M. BLANCHARD.

Je n'en ai pas besoin, Monsieur.

RIGAUDON.

Pourriez-vous m'en prêter ?

M. BLANCHARD.

Ah ! Monsieur....

RIGAUDON.

RIGAUDON.

Ah ! je ne suis pas fier , moi.

M. BLANCHARD , à *Marine*.

Il a l'air d'un bon vivant.

RIGAUDON.

Il faut faire ce repas-là pour l'honneur ;
Monsieur Blanchard.

M. BLANCHARD :

Vous n'avez qu'à commander , Monsieur.

RIGAUDON.

Ah ! s'il n'y a que cela à faire , je m'en acquitterai à merveille.

FINETTE , à *Rigaudon*.

Le monde va venir , & tu... & vous n'aurez
jamais fini , Monsieur.

M. BLANCHARD.

Et puis , nous n'avons pas de tems à perdre
pour vous servir à dîner.

RIGAUDON.

Eh mais ! voilà une bonne raison , Mon-

B

fieur Blanchard. J'aime assez qu'on me paye de bonnes raisons, moi : raisonnons donc.

M. BLANCHARD,

Combien ferez-vous ?

RIGAUDON.

Mais huit Maîtres environ.

M. BLANCHARD.

Il vous faut....

RIGAUDON.

Vous avez du goût, Monsieur Blanchard ; arrangez tout cela ; mais bien : point de léfinerie. Allez.... A propos, Monsieur Blanchard, je ne fais si l'on vous a dit que nous revenions de la campagne ; vous vous en apercevez peut-être ; mais c'est que nous sommes sans-dessus-dessous, que tout nous manque, que rien n'est encore revenu, notre argenterie, par exemple....

. M. BLANCHARD.

Eh bien ! Monsieur, bel embarras ! n'ayez pas d'inquiétude ; je vous fournirai tout ce qu'il vous faudra ; vaisselle plate, vaisselle montée de tous les goûts, de toutes les formes ;

& , quand vous auriez cent personnes à dîner, je ne ferois pas embarrassé de vous servir..... Vous ne comptez que sur huit ?

R I G A U D O N.

Et quelques écornifleurs qui pourront survenir.

M. B L A N C H A R D.

Il faut compter sur une douzaine.

R I G A U D O N.

Oui , douze , quinze ou vingt ; que le dîner soit en conséquence , & qu'on n'ait qu'un couvert de plus à mettre dessus la table.

M. B L A N C H A R D.

Le dessert en porcelaine ?

R I G A U D O N.

Non : nous donnons à dîner à des Provinciaux , & l'argenterie fera plus d'effet ; tout, absolument , tout en argenterie , jusqu'aux couteaux & aux gobelets.

M. B L A N C H A R D.

Il suffit..... Si vous vouliez d'excellens vins ?

B ij

R I G A U D O N.

D'excellens vins ? Eh ! oui , oui ; vous n'avez qu'à apporter , pendant que nous sommes en train de vous ruiner. Là , en confiance , est-il bon ?

M. B L A N C H A R D.

Parfait. Je le fais moi-même.

R I G A U D O N,

Chargez-vous de tout , que nous n'ayons aucun embarras. Adieu , papa Blanchard.

M A R I N E.

Quand nous ferez-vous dîner ?

M. B L A N C H A R D.

Je puis vous servir d'ici à une heure ; un ambigu cependant.

R I G A U D O N.

Soit.

F I N E T T E.

Vive Paris.

M A R I N E.

Et Monsieur Blanchard : c'est un habile homme , & qui fait bien ses affaires : tel que vous le voyez , Monsieur , il donne douze mille livres à ses filles.

LA FLEUR.

Ce petit repas-là servira de trousseau à la première qu'il mariera.

M. BLANCHARD.

Eh mais ! un peu d'un côté , un peu de l'autre.

RIGAUDON.

Oui ; voilà tout le secret.

M. BLANCHARD.

Votre serviteur , Monsieur & compagnie.
Je vais toujours envoyer mettre le couvert.

(*Il sort.*)

LA FLEUR.

Et nous nous chargerons de l'ôter.



S C E N E VI.

MARINE , FINETTE
RIGAUDON, LA FLEUR,
M. CRIQUET, UN CLERC
D'HUISSIER, UN VALET-DE-
CHAMBRE *Baigneur* , UN
GARÇON DE CAFFÉ ,
CHAMPAGNE , *portant un
gros paquet de hardes.*

CHAMPAGNE.

PLACE, place à l'illustre & vénérable famille de Madame Marine & de Mademoiselle Finette : mais un petit moment , & le tableau va changer de face. (*Jettant le paquet de hardes.*) Voilà de quoi en faire des honnêtes gens, des gens comme il faut. Des habits de tout état. Que de pareilles métamorphoses se font à Paris du matin au soir ! Et voilà d'où vient qu'on dit souvent dans un

cercle : » Eh ! mais , j'ai vu cét homme-là
» quelque part «. Et ce quelque part , c'est
derriere un fauteuil..... Soit dit , Messieurs ,
sans nous insulter tous tant que nous sommes.

LE VALET-DE-CHAMBRE *en Gascon.*

Oh ! l'on né prend jamais lé trait pour soi ;
nous sommes d'ailleurs dé la race dont on
fait toutes sortes dé gens..... Mais laissons
tous notre noblesse à l'écart. Cadédis , est-ce
là la future ?

R I G A U D O N.

Oui.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Elle est jolie & meubleroit bien mon pe-
tit châtel. (*A Finette.*) Jé suis , Madémoi-
selle , prêt à tout entreprendre pour vous , à
vous faire épouser Monsieur de Génicour ,
à vous remettre dans les mains de mon ami ,
ou à vous enlever pour mon compte , si la
chose vous fésoit un certain plaisir..... Eh
donc ?

F I N E T T E.

Ah ! cela ne presse pas ençore , Monsieur.

B iv

LE VALET-DE-CHAMBRE,
à Rigaudon.

Jé mé récommande.... C'est pour amuser la pétite; c'est oune manière dé compliment qué jé lui fais-là.

LE GARÇON DE CAFFÉ, à Marine.

Et Madame, pourquoi est-elle ici? Qui l'enleve?

M A R I N E.

Ce n'est pas un freluquet comme toi, tu me laisserois en chemin.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Sandis! moi, jé vous ménérois d'un pôle à l'autre.

C H A M P A G N E.

Alte-là; bride en main, Messieurs les coufins : nous ne voulons pas vous avoir tant d'obligation. Il n'y a rien sans doute de plus honnête que vos procédés; vouloir nous débarrasser de ces Dames, ce seroit peut-être nous rendre un assez grand service, mais....

M A R I N E.

Mais, mais..., voyez l'impertinent!

CHAMPAGNE, *d Marine.*

C'est pour les remercier & leur faire une politesse. (*Aux Messieurs.*) Mais nous ne sommes pas aujourd'hui en humeur de reconnoître tant de bontés; & pourvu que vous nous aidiez à tromper un sot....

RIGAUDON.

Oui, Messieurs; voilà le fait, mais le tems presse: vous n'êtes pas là tous en habits décens pour recevoir Monsieur de Génicour. Si vous songiez à vous habiller. Allons, Monsieur Criquet, étalez vos marchandises.

CRIQUET,

(*Montrant un habit tout criblé.*)

Voilà d'abord un habit militaire.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Eh mais! sandis! il n'est pas en trop bon état; je né serai pas glorieux de le porter.

M. CRIQUET.

Que dis-tu? Il me vient d'une succession que j'ai recueillie sur le champ de bataille. Voilà où nos François le quittent.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Allons, je m'en saisis.

Bv

M. CRIQUET.

Voilà un petit habit court & le manteau ;
c'est un habit à bonnes fortunes. Il a été volé.
Je ne vous dirai pas où ; c'est un secret de
Police.

LE GARÇON DE CAFFÉ.

Je m'empare de celui-ci.

M. CRIQUET.

Voilà une robe de Notaire , trouvée sous
le scellé d'un de ces Messieurs , à qui le
goût des voyages a pris.

LE CLERC D'HUISSIER.

J'en connois toute la valeur , & je l'endosse
avec respect,

M. CRIQUET.

Pour moi , je garde mon habit.

RIGAUDON.

Vîte , vîte , Messieurs , à la besogne ; vous
avez-là tout ce qu'il vous faut : arrangez-vous.
Qu'est-ce qui aide ? Allons , Mesdames , un
péu d'émulation.

MARINE.

Oh ! pardi , j'ai des gants à mettre , & c'est

assez de besogne. Qu'ils s'accommodent.....
 Mais , jamais ma main n'entrera là - de-
 dans.... Finette , la Fleur , Monsieur Cri-
 que , (*A Rigaudon.*) & toi , ne voilà-t-il pas
 assez de Valets-de-Chambre pour faire les
 toilettes de ces Messieurs.

RIGAUDON.

Soit ; toi Champagne , fors & va faire le
 guet.

(*Champagne sort ; Finette , Rigaudon ,
 la Fleur & Criquet servent.*)

LE CLERC D'HUISSIER.

Ma robe.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Mon uniforme.

LE GARÇON DE CAFFÉ.

Mon petit habit court & le manteau.

LE CLERC D'HUISSIER.

Ma cravatte.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Mon haussé-col.

LE GARÇON DE CAFFÉ.

Mon collet.

B vi

36 - *LES VALETS MAISTRES,*

LE CLERC D'HUISSIER.

Ma perruque.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Mon casque.

LE GARÇON DE CAFFÉ.

Mon bonnet rond.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Mon baudrier.

LE CLERC D'HUISSIER.

Mon écritoire.

LE GARÇON DE CAFFÉ.

Mes tablettes.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Des moustaches.

LE GARÇON DE CAFFÉ.

Des mouches , du rouge.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Une canne dé Major.

LE CLERC D'HUISSIER.

Une plume.

LE GARÇON DE CAFFÉ.

Un bouquet.

(Dorénavant ces Messieurs ne doivent plus s'appeler que l'Abbé, le Militaire & le Notaire.)

MARINE.

Eh ! mais comme ils se font servir ! Il n'y a rien de tel que d'avoir obéi pour savoir commander.

LE NOTAIRE.

Eh ! mais , je pense qu'un Robin....

LE MILITAIRE.

Un Dragon....

L'ABBÉ.

Et un Abbé....

FINETTE.

Tout-doux : il ne faut pas au moins insulter à ceux qui vous ont mis l'habit sur le corps.

RIGAUDON.

Bon ! & d'où reviens-tu, Finette ?

38 LES VALETS MAISTRES,

L'ABBÉ.

Oui... Mais voyons , ne nous manque-t-il plus rien ?

LA FLEUR.

Oh ! il ne vous manque plus à tous que l'air de votre état.

SCENE VII.

Les mêmes, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

EH bien , êtes-vous prêts ?

MARINE.

Qu'est-ce qui nous arrive ?

CHAMPAGNE.

Ah , ah , ah ! les bonnes figures ! mais comment faites-vous pour ne pas rire les uns des autres ? Heureusement que Monsieur de

Génicour n'est pas moins ridicule que vous ; il arrive. Oh ! par ma foi , il a bien l'air d'un homme qui vient se marier tout de bon. Il est habillé tout de neuf depuis les pieds jusqu'à la tête , de façon qu'il ne sauroit se remuer & qu'il est tout d'une piece. Je vais lui ouvrir.

S C E N E V I I I .

M A R I N E , F I N E T T E , R I -
G A U D O N , L A F L E U R , L E S
Q U A T R E F O U R B E S .

R I G A U D O N .

ALLONS, composons-nous : formons un cercle. Monsieur le Notaire ici , une table devant lui. Marine là , & Finette au-dessous d'elle..... Le sac à ouvrage à la main.... Un air un peu niais , comme une honnête fille qui se marie.

F I N E T T E .

Reposez-vous sur moi du soin de bien

LES VALETS MAISTRES,

jouer mon rôle : c'est par cet air que je l'ai séduit.

M A R I N E.

Oui , un air niais & sot , entends-tu bien ? La veille du mariage , c'est le rôle d'une fille bien élevée ; le lendemain c'est celui du mari.

R I G A U D O N.

Voilà qui est bien , Dame Marine , & je vous donnerai ma femme à conduire. Pour nous , Messieurs , plaçons-nous comme nous voudrons ; moi cependant à la dernière place ; je dois avoir un air de respect , je ne suis qu'un petit Maître à danser.

M A R I N E.

Si nous allions au-devant de notre gendre.

R I G A U D O N.

Eh ! non , restez en place & contentez-vous de vous lever quand il entrera. Voilà l'usage. Oh ! ça , Dame Marine , la grace que je vous demande , c'est de vous observer & de faire le moins de complimens & d'histoires que vous pourrez.

COMÉDIE.

41

MARINE.

Eh ! mais , tu me disposes bien à la tranquillité par tes sots raisonnemens.

SCENE IX.

Les mêmes , M. GÉNICOUR ,
CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE *annonce.*

MONSIEUR Génicour. (*Il sort avec la Fleur.*)



S C E N E X.

GENICOUR , MARINE ;
FINETTE, RIGAUDON,
LES QUATRE FOURBES.

GENICOUR *va au - devant de
Marine & de Finette , & laisse la
compagnie de côté , de façon qu'il ne
l'apperçoit pas.*

OUI : me voilà bien en colere , bin fa-
ché , Mademoiselle.... Je viens d'assommer un
faquin pour l'amour de vous.

FINETTE.

Comment , pour l'amour de moi ?

GENICOUR.

Je lui ai donné cent coups de bâton avec ma
canne à pomme d'or , voyez-vous !

FINETTE.

Ne l'avez-vous pas gâtée ?

COMÉDIE.

GENICOUR.

Oh ! non.

LES FOURBES,

(*Ils rient de Genicour.*)

Ah , ah , ah.

GENICOUR.

Un faquin , un nigaud : c'est pourtant un de mes gens que j'envoie chez mes marchands presser l'envoi de mes présens de noces , & qui revient tranquillement & les bras pendans me dire : » Monsieur , c'est pour demain.

RIGAUDON.

(*Avec le plus grand étonnement.*)

Pour demain !

GENICOUR.

Ah ! je me suis si fort mis en colere , j'ai fait un si beau train , que j'imagine que les Marchands auront peur , & que cela fera arriver les présens.... En attendant , je viens vous tranquilliser.... car vous ne les attendiez pas moins impatiemment que le futur , n'est-il pas vrai ? Notre belle mere , si j'embrassois la Mariée pour me remettre en bonne humeur.

FINETTE.

Oh ! non, non, Monsieur, je ne le souffrirai jamais sans la permission de ma chère mère.

GENICOUR.

Elle me charme. Vous ne me parlez pas de mon habit : hein ? Comment le trouvez-vous ?

FINETTE.

Je voudrais bien avoir une robe de pareille étoffe.

GENICOUR.

Bon ! mais c'est du drap.

FINETTE.

Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ?

GENICOUR.

La chaussure, les bas, la perruque, les gants, tout cela fort de chez le Marchand.

RIGAUDON.

C'est bien gracieux, au moins, Mademoiselle, pour une honnête fille qui se marie de rencontrer un homme tout neuf, tout neuf.

GENICOUR ;

(Il se retourne pour faire voir son habit à Finette.)

Oui , de la tête aux pieds. Regardez pour voir.... *(Appercevant la compagnie.)* Ah !

LES FOURBES rient.

Ah. ah. ah. ...

GENICOUR , à Rigaudon.

Qui sont ces gens-là ?

RIGAUDON.

Eh ! mais , c'est la famille.

GENICOUR.

La famille ! . . . Il faut leur faire un petit compliment. Messieurs , assurément.... *(Les Fourbes rient toujours.)* Mais.... Voilà une étrange famille !

L'ABBÉ.

Ah , ah , ah. Monsieur , pardonnez. C'est une histoire que nous contoit Monsieur le Major , & qui nous a laissé ces impressions de gaieté.

GENICOUR.

Ah ! je me suis bien douté d'abord de la chose.

46 LES VALETS MAISTRES,

L' A B B É.

Souffrez que nous en rions ; elle est excellente. Ah, ah, ah.

G E N I C O U R.

'Ah ! je ne demande pas mieux, moi ; riez, riez, Messieurs, tant que vous voudrez : vous me donnez aussi envie de rire.

(Ils rient tous.)

'Ah, ah, ah.

R I G A U D O N.

J'aime assez cette manière de faire connaissance ; c'est un bon pronostic pour l'avenir. Il est rare de voir une assemblée de famille de cette gaieté-là.

M A R I N E , à *Finette*.

Cette gaieté-là ressemble à une moquerie. (*Haut.*) Oh ! ça, voulez-vous bien finir & m'écouter. Tenez, Messieurs, voilà d'abord mon gendre, ou peu s'en faut, un vivant alerte, bien planté & payant de sa personne, Gentilhomme de qualité, qui plus est. Voilà aussi....

R I G A U D O N, *l'interrompant.*

Voilà la famille de Madame Vermeuil, de braves gens ; un Commerçant, un Militaire,

COMÉDIE.

47

un Abbé: mais vous ferez plus ample connoissance le verre à la main. En attendant il faudroit s'asseoir & faire lecture du contrat.

GENICOUR.

Ah! c'est trop long de lire un contrat; signons.

LE NOTAIRE.

Mais, il faudroit....

GENICOUR.

Signons, signons.

RIGAUDON.

Nous ne doutons pas, Monsieur le Notaire, que votre contrat ne soit un morceau d'éloquence; mais c'est un petit sacrifice qu'il faut faire à de jeunes mariés que toutes ces formalités ennuiant.

GENICOUR.

Et qui, s'ils pouvoient se passer de vous..?

MARINE.

Vous êtes malin, mon gendre.

GENICOUR.

Quelquefois. Ah ! si ma chere mere vivoit ; elle qui aimoit tant à raconter toutes mes gentilleffes ; elle vous en apprendroit de bonnes... Un jour...

RIGAUDON.

Signons : vous nous conterez cela après la noce ; on vous comprendra mieux.

GENICOUR *figne.*

Ah ! oui , oui... A vous, Mademoiselle ; là, votre nom... Vous tremblez ?

FINETTE.

Oh ! dame , Monsieur , voyez-vous ! c'est que c'est la premiere fois. Je n'en aurai pas plutôt signé une demi-douzaine...

GENICOUR.

De contrats de mariage ?

FINETTE.

Oui , Monsieur , je ferai plus habile.

GENICOUR.

Elle est bonne , avec ses naïvetés.

LE

LE NOTAIRE.

Allons , la mere.

MARINE.

Très-volontiers. Mais je ne fais pas écrire.

LE NOTAIRE.

L'oncle , les cousins.

[*Ils signent tous.*]

RIGAUDON ,

d Genicour , en le tirant à l'écart ,

Voilà , dans le bourgeois , une assez bonne famille , comme vous voyez.

GENICOUR.

Oui ; mais ils sont bien singuliers , & la mere surtout.

RIGAUDON.

Une femme de campagne ; je vous en ai prévenu. Et puis ce n'est pas elle que vous épousez au bout du compte.

GENICOUR.

Non.

RIGAUDON.

J'ai peur que vous ne deveniez ingrat ,
Monsieur Genicour.

50 LES VALETS MAISTRES,

GENICOUR.

Moi ! pourquoi ?

RIGAUDON.

Il pourroit se passer telle chose...

GENICOUR.

Et que veux-tu qui se passe ?

RIGAUDON.

Eh ! que fais-je , moi ?

LE NOTAIRE , *après la signature.*

A merveille. Voilà un contrat dont je suis bien content. Je gagerois bien que les deux contractans ne manqueront jamais aux engagements qu'ils viennent de prendre ensemble.

L' A B B É.

Vous voilà donc Madame Genicour , coufine.

FINETTE.

Quoi ! rien que pour avoir signé mon nom !

GENICOUR.

Oh ! que non ; ce n'est pas encore fait...
Mais nous vous conterons cela un autre jour.

SCÈNE XI.

Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *d Marine.*

QUAND Madame voudra donner ses ordres...

RIGAUDON.

Eh ! mais répondez donc ; c'est vous qui êtes Madame.

MARINE.

Ah ! oui... Eh bien ! Champagne , dînons. Mais si tu veux bien avoir la complaisance de passer ici la table , je te prêterois la main.

CHAMPAGNE.

Madame veut rire.

(Il s'en va.)

MARINE.

Non.



S C E N E X I I.

MARINE , FINETTE , RIGAUDON , GENICOUR , LES
QUATRE FOURBÉS,

RIGAUDON , *bas à Marine.*

PESTE soit de l'étourdie ! est-ce ainsi que
vous soutenez votre rang ?

MARINE , *bas.*

Eh ! qué diantre veux-tu ? On ne sauroit
sitôt l'oublier,

RIGAUDON , *bas.*

Eh ! comment tant de gens font-ils ?



SCÈNE XIII.

*Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE
& LA FLEUR, apportent la table.*

LE MILITAIRE.

ALLONS, voilà la table... Point de cérémonies inutiles ; plaçons-nous.

L'ABBÉ.

Oh ! cousin ; il faut d'abord que les mariés...

MARINE, à Finette.

Oui ; montrez-nous le chemin, Mademoiselle ; passez, passez.

L'ABBÉ

Monsieur le Marié ensuite... Bon... La mère à côté de sa fille ... comme ... un chapeau qu'on met au-dessus d'une vigne pour empêcher les oiseaux d'en venir béqueter les raisins , & notre oncle à côté du marié.

RIGAUDON.

Et allons donc , qui est-ce qui est l'oncle ?
L'oncle, l'oncle.

C ii j

GENICOUR.

Oui. Qu'est-ce qui est mon oncle à moi ?
Car enfin je n'en fais rien.

MARINE.

Eh bien ! Monsieur Criquet ; à quoi pensez-vous ? Là , ne semble-t-il pas que vous sortiez d'un rêve.

L'ABBÉ.

Monsieur le Notaire à côté de Madame Vermeuil , qui ne seroit peut-être pas fâchée de lui faire aussi dresser un contrat.

LE NOTAIRE.

Fort à votre service , Madame.

L'ABBÉ.

Et vous , Monsieur Rigaudon , à côté de mon oncle. Nous , Major , sur les aîles.

LE MILITAIRE.

Pour attaquer le centre... Bon... Vous voilà arrangés... Faisons honneur au repas.

FINETTE.

Allons , Monsieur de Genicour ; mettez.

votre serviette de peur de gâter votre bel habit neuf.

GENICOUR.

Que vous êtes bonne de penser à tout cela !.

MARINE.

Que vous servirai-je , mon gendre ?

GENICOUR.

Ah ! notre belle-mère , à la compagnie , s'il vous plaît.

LE MILITAIRE.

Point de politesse à table... Tenez , je vous donne l'exemple , & j'ajuste ce gibier... La bonne fête que jé vais lui faire !... pour vous , Monsieur le Marié , vous nous tiendrez assez mauvaise compagnie , jé l'imagine ; & la cousine seule....

MARINE.

Oh ! pourquoi ? L'amour ne nourrit pas ; & il faut qu'il prenne des forces....

L'ABBÉ.

Sans vous interrompre , notre tante ; mais si vous nous envoyiez de ce plat que vous avez là devant vous. Une assiette à ma tante.

MARINE.

Ça n'est pas trop bon... Dame, si je m'étois mêlée de ce-repas-là, vous auriez fait meilleure chère.

RIGAUDON.

Hein... Ah ! si nous buvions à la santé des mariés.

TOUS.

Oui.

MARINE.

C'est à vous, notre gendre.

LE MILITAIRE.

Sur l'air : *Tu croyois en aimant Colette.*

- » O délicieuse bouteille,
- » Que j'aime tes enchantemens !
- » Tu fais que le mari sommeille,
- » Tu n'éveilles que les amans.

MARINE.

Nous sommes des gens de l'ancienne roche, mon gendre ; nous rions, nous chantons.

Air : *Monseigneur, vous ne voyez rien.*

- En dépit de nos merveilleux
- Qui sont, ma foi, de vrais sauvages ;

Nous conservons de nos ayeux
 Les bons & précieux usages :
 Ensemble ils buvoient le vin vieux ,
 Et s'embrassoient à qui mieux mieux
 Buons , & baisons-nous :
 Il n'est point de plaisir plus doux.

(*Champagne & La Fleur sortent.*)

SCENE XIV.

MARINE , FINETTE , RIGAUDON , GENICOUR , LES
 FOURBES.

MARINE.

ALLONS , ma fille ; tenez-vous droite , &
 chantez : *Jardins , &c.*

RIGAUDON.

Avec la permission de la compagnie ; la
 chanson pour M. Genicour : c'est sa fête.

Sur l'air : *Eh ! toujours va qui danse.*

Honneur à Monsieur Genicour ;

Le héros de cette fête ;

Ah ! les beaux myrthes que l'Amour

A ce galant apprête !

Cv

58 LES VALETS MAISTRES.

Voyez l'air sémillant qu'il a ,
Comme il saute d'avance !
Ta , la , la , la , la , la , la ,
Et toujours va qui danse.

GENICOUR.

Oui ; je saute toujours moi ; & voilà pour
quoi je me marie.

RIGAUDON.

Sur le même air.

Quels charmes nouveaux le plaisir
Répand sur votre maîtresse !
C'est la rose dont le zéphir
Étale la richesse.
Vous êtes ce petit vent-là ,
Soufflant sur l'innocence.
Ta , la , la , la , la , la , la ,
Et toujours va qui danse.



SCÈNE XV.

MARINE, FINETTE, RIGAUDON, GENICOUR, LES FOURBES, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *d* Genicour.

MONSIEUR, vos gens sont de retour, & n'amenent personne.

GENICOUR.

Comment ? Quoi ? Qu'est-ce ?

CHAMPAGNE.

Le Jouaillier & la Marchande de modes ne peuvent venir qu'à huit heures.

GENICOUR.

A huit heures ! se moquent-ils de moi ? Est-ce qu'on manque aux mariés ? Ah ! je leur apprendrai à se moquer d'un brave gentilhomme.

MARINE.

Et de toute une famille, mon gendre, & de toute une famille.

RIGAUDON, *d Genicour.*

Et d'une petite fille qui ne rêve , qui ne pense depuis huit jours qu'à ces présens.

GENICOUR.

Sans doute. Laissez-moi faire ; je cours chez le Jouaillier , la Marchande de modes ; & j'emporte les présens où la boutique. Viens, suis-moi , Rigaudon.

[*Il se leve de table.*]

MARINE.

Mais un moment... Il faut dîner.

GENICOUR.

Demandez à la petite s'il faut dîner.

FINETTE.

Mais j'ai peur que vous ne pensiez...

GENICOUR.

Ah ! je ne pense point ; je ne pense point.

FINETTE.

Que ce n'est pas par rapport à vous...

GENICOUR.

Eh ! si donc ; si donc... Partons.

LE MILITAIRE.

Au revoir, Messieurs, & promptement ;
mais ne reparaissez pas sans les présens.

GENICOUR.

Oui, oui ; je conçois l'impatience de tout
le monde.

(*Genicour, Rigaudon &
Champagne sortent.*)

SCENE XVI.

MARINE , FINETTE , LES
FOURBES, LE MILITAIRE.

LE MILITAIRE.

ALLONS, qué tout ceci né dérange rien ;

MARINE.

Mais il faudroit cependant les attendre ;

LE MILITAIRE.

Oui, le verre à la main.

MARINE.

Eh ! mais voilà des maris bien attendus ;

S C E N E X V I I.

Les Acteurs précédens , LA FLEUR ;
& CHAMPAGNE.

*(L'un d'un côté & l'autre de l'autre , & faisant
chacun le tour de la table.)*

CHAMPAGNE.

Sauve , sauve qui peut. Madame...

LA FLEUR.

Sauve , sauve qui peut. Monsieur...

*[Tout le monde se sauve. Quelques-uns empor-
tent des plats. Champagne tire la table ,
& la met de côté.]*

S C E N E X V I I I.

M. & Mde. VERMEUIL.

*(Ils entrent l'un après l'autre sans se voir , &
se trouvent nez à nez.)*

Mde. VERMEUIL.

CIEL ! que vois-je ? Est-il possible ? En
croirai-je mes yeux ?

M. VERMEUIL.

Quel désordre ! quelle confusion ! ma mai-
son au pillage.

Mde. VERMEUIL.

Ah ! vous voilà, Monsieur ?

M. VERMEUIL.

Ah ! vous voilà, Madame.

SCENE XIX.

M. & Mde. VERMEUIL,
M. BLANCHARD.

M. BLANCHARD.

EH bien ! quoi ? Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?
Déjà hors de table ! serviteur, Monsieur
& Madame.

Mde. VERMEUIL.

Monsieur !... que voulez-vous ?

M. VERMEUIL.

Monsieur !... qui êtes-vous ?

M. BLANCHARD.

Je suis Monsieur Blanchard, le-Traiteur.

M. VERMEUIL.

Ah ! vous êtes le-Traiteur ?

M. BLANCHARD.

Oui.

64. LES VALETS MAÎTRES.

M^{de}. VERMEUIL.

Ah ! c'est donc vous qui avez fait le repas ?

M. BLANCHARD.

Oui.

M. VERMEUIL.

Et vous osez vous présenter à mes yeux !

M^{de}. VERMEUIL.

Et vous osez vous présenter devant moi ?

M. BLANCHARD.

Et devant qui ?

M^{de}. VERMEUIL.

Que ceux qui donnent les fêtes les payent.

M. BLANCHARD.

Comment, Madame ! est-ce que vous n'auriez pas dîné ici ?

M^{de}. VERMEUIL.

Eh ! non, Monsieur Blanchard, & vous voyez bien que vous êtes un sot.

M. BLANCHARD.

Oui !... Monsieur, si j'avois su que c'étoit pendant l'absence de Madame.

Madame VERMEUIL.

Comment, pendant l'absence de Madame !... mais qu'apperçois-je ?

SCÈNE XX.

*Les mêmes, UN JOUAILLIER,
UNE MARCHANDE DE
MODES, DEUX FILLES
DE BOUTIQUE, portant des
Corbeilles.*

M. VERMEUIL.

QUE veulent ces gens-ci ?

LA MARCHANDE DE MODES.

Nous nous sommes bien fait attendre ;
mais nous ne saurions aller aussi vite que la
volonté des Amans.

M. & Mde. VERMEUIL.

Des Amans !

LE JOUAILLIER, à M. Vermeuil

Si Madame vouloit considérer la beauté &
la richesse de cet écrin.....

Mde. VERMEUIL.

Ah ! je n'y puis plus tenir & je quitte la
place. *(Elle sort.)*

S C È N E X X I.

LA MARCHANDE DE MODES ;

M. BLANCHARD , LE

JOUAILLIER , M. VERMEUIL.

LA MARCHANDE DE MODE , à
M. Vermeuil.

VOYEZ si tout cela est beau & bien conditionné , & si notre amoureux a plaint la dépense.

M. VERMEUIL.

Notre amoureux !... eh bien ! Madame ; qu'avez-vous à dire ?... Mais elle est sortie , sans doute pour éviter ma fureur , & elle a bien fait.

M. BLANCHARD.

Mais , Monsieur , mon dîner.

LE JOUAILLIER.

Mais , Monsieur , mes diamans.

LA MARCHANDE DE MODES.

Mais , Monsieur , mon mémoire.

M. VERMEUIL.

Si vous ne remportez tout cela...

LE JOUAILLIER.

Ah ! Monsieur , nous avons ordre d'attendre le Monsieur.

LA MARCHANDE DE MODES.

Oui, le Monsieur.

M. VERMEUIL.

Comment ! quel Monsieur ?

LA MARCHANDE DE MODES.

Celui qui nous a commandé tout ceci.

M. VERMEUIL.

Ah ! je voudrois bien qu'il s'avisât de se présenter.

LE JOUAILLER.

Il n'y manquera sûrement pas.

S C E N E X X I I .

Les mêmes, GENICOUR.

GENICOUR, *aux Marchands.*

A H ! vous voilà donc arrivés enfin . . .
Eh bien ! où est tout le monde ? Est-on content ? Essaye-t-on les habits ?

M. VERMEUIL.

Ah ! c'est donc vous, Monsieur, qui envoyez des présens aux Dames ?

GENICOUR.

Oui, c'est moi-même.

M. VERMEUIL.

Et vous vous imaginez qu'ils doivent être bien reçus ?

68 LES VALETS MAISTRES,
GENICOUR.

Belle demande ! au point où nous en sommes.

M. VERMEUIL.

Qu'appellez-vous, Monsieur, au point où nous en sommes ?

GENICOUR.

(*A part.*) Il se met en colère. (*haut.*) Seriez-vous par hasard un rival ?

M. VERMEUIL.

Oui, Monsieur, & un rival très-dangereux pour vous.

GENICOUR.

On ne m'avoit pas dit que la petite fille avoit des amoureux. Je ne me ferois pas mêlé dans cette bagarre.

M. VERMEUIL.

C'est un mari outragé qui vous demande raison. Allons, Monsieur, fortons.

GENICOUR.

Ah ! je ne fors jamais que pour prendre
Par, moi.

COMÉDIE. 69

M. VERMEUIL.

Si j'appelle mes gens....

GENICOUR.

Eh ! oui , oui , appelez-les un peu , je suis curieux de voir comme ils vous obéiront. Mais voici Rigaudon mon introducteur.

M. VERMEUIL.

Votre introducteur !

SCENE XXIII.

Les mêmes , RIGAUDON.

M. VERMEUIL.

AH ! vous voilà donc , Monsieur le pendent !

RIGAUDON.

Oui , Monsieur ; mais vous êtes en compagnie , & je vous laisse.

M. VERMEUIL.

Demeure , ou je t'affomme sur la place.

RIGAUDON.

Il n'est pas nécessaire de m'en prier de la sorte, & le plaisir que je ressens.... Monsieur veut-il prendre sa leçon ?

M. VERMEUIL.

Je veux t'en donner une dont tu te souviennes.... Quel est cet homme-ci ?

RIGAUDON.

Ce Monsieur ? (*A Genicour à part.*) Ah ! vous aurez fait quelques étourderies.

GENICOUR.

Comment ?

RIGAUDON.

Paix.

M. VERMEUIL.

Parle, parle.

RIGAUDON.

Et pourquoi pas ? (*A Genicour à part.*) Je vous expliquerai.... (*A Monsieur Vermeuil.*) Vous ne voyez donc pas d'un coup d'œil ce que c'est que tout ceci.... On se marie.

M. VERMEUIL.

Qu'est-ce à dire ?

R I G A U D O N , *d M. Vermeuil.*

Une folie , une extravagance : (*haut.*) Monsieur s'appelle Monsieur Genicour.... il est amoureux,... il veut épouser.... (*à M. Vermeuil.*) on se rassemble ici une demi-douzaine de fous que vous aurez fait fuir.... vous envoyez les couverts , &....

M. B L A N C H A R D .

Mais c'est le frere.

R I G A U D O N , *haut.*

Tenez , voilà Monsieur Blanchard , un très-habile homme , à qui l'on commande un excellent dîner , & qui fait faire la meilleure chere du monde.

(*Montrant le Jouaillier & la Marchande de Modes.*)

Voilà aussi Madame Bonnegrace & Monsieur Brillantin que nous avons donné à Monsieur Genicour. (*à M. Vermeuil.*) Aussi pourquoi êtes vous si ombrageux , on vous auroit mis de la confidence , & vous auriez vû des choses très-plaisantes.

M. V E R M E U I L .

Mais tout ceci n'explique rien & je ne vois pas....

R I G A U D O N , *d M. Vermeuil.*

Il faut vous débarrasser de cet honnête homme ainsi joué par Madame , & j'imagine un moyen.

M. VERMEUIL.

De t'échapper de mes mains? tu te trompes.

RIGAUDON *haut*.

Monfieur est le maître de la maison.

GENICOUR.

Le maître de la maison!

RIGAUDON, *d Genicour*.

Oui, nous sommes sur le point de le faire interdire. (*Haut.*) Il ne veut pas marier sa fille. (*A M. Vermeuil.*) C'est Madame. (*Haut.*) Et nous ne saurions nous passer de son consentement. . . . (*A Genicour.*) du moins aujourd'hui sortons. (*haut.*) Monsieur de Genicour, & moi, Monsieur, nous vous baisons bien les mains & nous nous flattons qu'un jour vous voudrez bien permettre... (*Appercevant Madame Vermeuil.*) Je suis mort.

SCENE XXIV.

Les mêmes, M. VERMEUIL;
MARINE & FINETTE.

Mde. VERMEUIL.

EH! approchez, approchez donc, Mesdames, & venez éclaircir tout ceci.

GENICOUR.

GENICOUR.

Eh ! oui , approchez , notre belle-mere ,
& notre future , tâchez de remettre l'esprit
à votre mari & à votre pere ; & dites-lui
que c'est sa fille , & non pas sa femme que
je veux épouser.

M. VERMEUIL.

Qu'est-ce à dire sa fille , sa femme ?

RIGAUDON.

Oui , Monsieur , voilà le fait : c'est de
Mademoiselle dont il est amoureux.

GENICOUR.

Et que je viens vous demander.

Mde. VERMEUIL.

Nous demander Finette , ma femme-de-
chambre !

GENICOUR.

Sa femme-de-chambre ?

RIGAUDON.

Hélas ! oui , Monsieur . Nous nous sommes
servis de votre nom , emparés de votre
maison , & nous en avons fait les hon-
neurs pour recevoir Monsieur Genicour.

D

M. VERMEUIL.

Comment, abuser de notre nom !

Mde. VERMEUIL.

Tromper un honnête-homme !

GENICOUR.

Me faire épouser une Soubrette !

RIGAUDON.

Ah ! Monsieur , nous n'avions pas de intentions si criminelles..... pour vous la faire doter , passe.

GENICOUR.

Oh ! oui , je conçois cela ; les coquins se feroient enfuis avec mes présens.

BLANCHARD.

Et avec mon argenterie.

GENICOUR.

Voilà de bons tours. Si nous nous amusions à présent à leur jouer celui de les faire pendre.....

M. BLANCHARD.

Un moment. Et mon dîner.....

M. VERMEUIL.

Tranquillisez-vous, Monsieur Blanchard ;
il a été donné sous mon nom , je m'en
charge.

(*Blanchard sort.*)

(*Aux domestiques.*)

Sortez , & ne vous renommez jamais de
moi.

RIGAUDON , *sortant avec les gens.*

O fortune ! tu ne veux donc pas que
nous devenions encore honnêtes-gens !

SCENE XXV.

M. ET Mde. VERMEUIL ;
GENICOUR, LES MARCHANDS.

M. VERMEUIL.

POUR vous , Monsieur , tâchez de vous
arranger avec vos Marchands , & priez-les
de ne pas conter votre histoire.

GENICOUR.

Eh ! pourquoi non ? ils ne m'ont pas attrai-
pé , & je vous ai fait une belle peur.

76 LES VALETS MAISTRES.

M. VERMEUIL.

Oui ! nous en rirons plus d'un jour.

Mde. VERMEUIL , à son Mari :

Et j'espère que cette aventure vous guérira de vos jalousies.

GENICOUR.

Et moi des intrigues de ce Pays.

M. VERMEUIL.

(*En donnant le bras à sa femme.*)

Vous permettez... ?

GENICOUR.

Oh ! oui, parbleu vous vous seriez bien moqués demain de moi , si j'étois revenu ici.

(*On se salue & se séparé , &*

M. Genicour continue.)

Ah ! si jamais je me marie , que je n'aie vu naître le pere , la mere , les enfans & toute la famille , pour n'y être plus attrapé !

(*M. Genicour sort, & les Marchands le suivent.*)

FIN.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, les
Valets Maîtres de la Maison; Comédie, & je crois qu'on
peut en permettre l'impression, à Paris ce 25 Dé-
cembre 1768.

M A R I N.